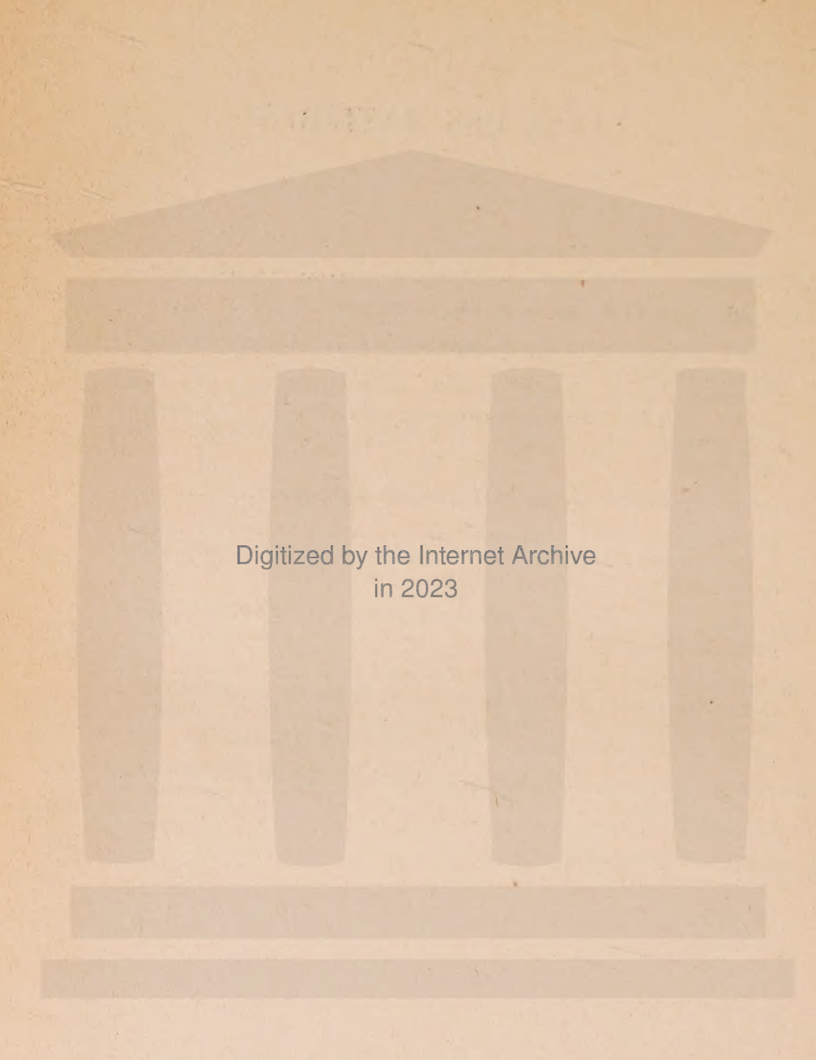
TABLE DES MATIÈRES

Le Gérant : Gabriel BEAUCHESNE.



CE CAHIER IV DU VOLUME XI DES « ARCHIVES DE PHILOSOPHIE » A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1er OCTOBRE MCMXXXV PAR FIRMIN-DIDOT AU MESNIL, POUR GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS ÉDITEURS A PARIS

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

n° 1

Philosophie Générale et Métaphysique.

F. J. von RINTELEN, *Der Wertgedanke in der Europäischen Geistesentwicklung. Teil I : Altertum und Mittelalter.* Un vol. in-8° de XX-304 p. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1932. Prix : 9 R. M.

Dans un article récent des « Archives » (vol. IX, cahier III, p. 235-261), le P. Schuster exposait l'histoire de la philosophie de la valeur en Allemagne et montrait l'importance qu'elle acquiert tous les jours. M. F. J. von Rintelen est un des représentants les plus marquants de ce mouvement parmi les catholiques. Un travail très remarquable publié dans le volume II du *Festschrift* dédié à Geyser, « Philosophia perennis » (*Die Bedeutung des philosophischen Wertproblems*), préludait au volume que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs. L'auteur faisait remarquer alors combien il est urgent de remettre à l'étude le problème des valeurs, qui permettra une rénovation de l'esprit et de la civilisation. Mais ce problème est intimement lié à l'histoire, car chaque époque a vu triompher telles ou telles valeurs, et la vérité de chacune ne pourra se révéler qu'au terme d'une enquête où leur caractère absolu, objectif, s'imposera manifestement à nous. A cette enquête ce volume I veut contribuer en étudiant la genèse et le développement des valeurs dans l'Antiquité et au Moyen Age, jusqu'à l'aurore des temps modernes.

Mais d'abord, que faut-il entendre par « valeur »? Ce sont des idéals, objets de tendances et de désirs profonds, des fins, par conséquent, voulues pour elles-mêmes, et voulues aussi pour d'autres idéals plus élevés, car toutes doivent s'insérer dans un système hiérarchiquement constitué où la valeur suprême, le « summum bonum », occupe le premier rang. Le concept de valeur peut s'appliquer à des objets spirituels, comme à des actes de l'âme, ou à des réalités physiques, ou encore à des normes, des principes, des idées.

Les recherches historiques de M. von Rintelen sont très sûres, très précises. L'auteur a puisé aux sources mêmes et il a su également utiliser les résultats de la critique la plus récente, sans jamais tomber dans l'esprit de système, ce qui était le danger dans un travail de ce genre. Il montre comment se forme et s'épanouit la grande tradition platonico-aristotélicienne, enrichie par l'augustinisme et le thomisme, l'harmonisation des valeurs éternelles, intellectuelles ou de sentiment, essences ou esprit, amour intellectuel ou amour chrétien, le tout unifié, hiérarchisé dans

l'*ordo bonorum* de saint Thomas; puis, vers la fin du Moyen Age, l'apparition d'une nouvelle valeur, ou du moins la révélation d'une valeur laissée jusque-là davantage dans l'ombre, celle de l'individu.

Il est impossible de résumer en quelques formules une œuvre aussi riche et l'on ne peut que recommander la lecture d'un livre aussi profondément pensé. Le philosophe et l'historien y trouveront leur profit.

J. S.

Franz MAIER. *Kennst Du Dich Wirklich? Wege zur Selbsterkenntnis und zur Gesundung der Seele. Mit einem Geleitwort von Hochschul professor* Dr. Franz Xaver EGGERSDORFER. In-8° de X-156 p. Freiburg im Breisgau, Herder, 1933. Prix : 1,80 R. M.

A quoi faut-il attribuer l'impuissance totale d'agir et de penser où se trouvent tant d'hommes à notre époque? Énervement des énergies, fièvre de la vie ambiante, dispersion? Sans doute.

Ce livre semble aller plus profond. « Te connais-tu toi-même? » Voilà la question que M. Maier veut poser à tous ceux qui souffrent de leurs déficits; elle est à son sens la clef de leur guérison.

Par une analyse détaillée du moi dans ses diverses manifestations vitales; conscientes ou inconscientes, sensibles ou intellectuelles, des relations entre le « moi » et le corps, le « moi » et l'esprit, etc..., l'auteur met d'abord en lumière le mécanisme de notre vie psycho-physiologique. Après quoi une seconde partie est consacrée à une thérapeutique du « moi » : lutte contre la nervosité, hygiène du vouloir, le « moi » source d'énergie, etc...

Directeurs d'âmes et éducateurs pourront trouver d'utiles suggestions dans ces pages.

J. MINERY.

Der Grosse Herder, Nachschlagewerk für Wissen und Leben. Tome VII : KONSERVATIV-MASCHINIST. Un vol. avec illustrations dans le texte et 30 articles encyclopédiques; VI pp. et 1696 col. de texte, 130 col. annexes, 15 plans en couleurs, 10 planches d'art en couleur, 12 en noir et 4 photogravures. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1934. Prix : rel. toile : 34, 50 mks, rel. demi-veau : 38 mks.

Ce volume, qui est de tous points le digne continuateur de ceux qui l'ont précédé, offre à première vue plus d'intérêt pour l'histoire contemporaine que pour la philosophie; telles sont les fortunes de l'ordre alphabétique qui réservait à ce volume beaucoup d'informations relatives à la guerre (*Krieg*) en général et à la grande guerre en particulier.

Mais déjà dans ces articles qui concernent la guerre le philosophe trouvera exposé ce qui a rapport à la morale (277) et au droit (291). Nous pouvons signaler aussi : *Lasalle, Leibniz, Lenin, Marx...* et les articles : *Korporatives System, Kultur, Kunst, Lehrfreiheit* etc...

P. M.

M. Viller, F. Cavallera et J. de Guibert. — *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique. Doctrine et Histoire*, Fascicule I, Aa-Allemande (Spiritualité), 320 col. ; fascicule II, Allemande (Spiritualité) — Anglaise (Spiritualité), col. 321-640. Paris, Beauchesne, 1932 et 1933. Prix : 20 fr. le fascicule vendu aux seuls souscripteurs.

Comme le faisait présager la qualité des Directeurs, ce Dictionnaire a reçu de la presse compétente un accueil enviable. Et bien mérité à en juger par les deux fascicules parus. Puissent les « vingt fascicules environ » que comprendra l'œuvre entreprise ne pas se faire attendre trop longtemps ! Toutefois, valeur d'abord.

Impressionnante par le nombre et la variété est la liste des collaborateurs effectifs. Nul autre moyen d'assurer l'étendue et le sérieux de l'information historique ainsi que l'excellence doctrinale. Rien que dans le fascicule I, douze ordres religieux se trouvent mis à contribution. On a cherché avant tout des publicistes spécialisés.

Historiques ou doctrinaux, les articles publiés s'attachent à la spiritualité catholique. Mais celle des non-catholiques, voire des non-chrétiens, trouve en plusieurs une place honorable. Signalons à ce propos, dans *Abandon*, les différentes sortes de « faux abandon », ses origines, ses phases, bref, son histoire, par l'auteur sulpicien de *La spiritualité chrétienne*, P. Pourrat. Beaucoup de philosophie se trouve ici évoquée, utilisée, critiquée. Avis aux lecteurs des *Archives de Philosophie* qui n'auraient pas lu encore. Avis en ce qui concerne *Abandon* par M. Viller et P. Pourrat, et encore au sujet d'*Abnégation* par J. de Guibert et R. Daeschler, d'*Abstinence* par F. Mugnier, d'*Accroissement des vertus*. Dans ce dernier article, c'est le R. P. Th. Deman, O. P., qui expose la théorie thomiste, et le R. P. F. de Lanversin, S. J., qui présente celle de Suarez. On juge par cette méthode de l'esprit sagement indépendant du Dictionnaire. Signalons encore, toujours de notre point de vue philosophique, *Adoration* par A Molien, *Affections-Affective (Spiritualité)* par P. Pourrat, *Ailly* (Pierre d') par E. Vansteenberghe, le moine oriental et polémiste antipalamite *Akindynos* par M. T. Disdier, *Albert le Grand* par M. Viller, *Albigeois et Cathares* par F. Vernet. Mention très spéciale pour *Allemande (Spiritualité)* par F. Vernet, qui clôt le fascicule I et ouvre le II ; pour *Alphonse de Liguori (Saint)* par G. Liévin, Cssr, et *Ame* par L. Reypens, S. J., *Amitié* par G. Vansteenberghe, *Anges* par J. Duhr, *Anglaise (Spiritualité)*.

L'article *Ame* m'ayant paru exceptionnellement riche et intéressant pour un lecteur des *Archives*, j'en signale ici l'économie : *son fond, ses puissances et sa structure d'après les mystiques*. Il est très poussé du point de vue doctrinal comme du point de vue historique.

Et maintenant viennent sans trop tarder d'autres fascicules aussi dignes de l'objet du présent Dictionnaire.

B. R.

P. Garin, *La théorie de l'idée suivant l'École thomiste*, 2 vol. in-8° de 1260 p. Desclée de Brouwer, Paris, 1932.

Dans ces deux volumes consciencieux, M. P. Garin étudie une théorie qui lui a paru centrale chez S. Thomas, celle de l'*idée*. Il n'a voulu l'envisager ni dans ses sources, ni dans son évolution à travers les commentateurs thomistes, mais il a cherché à en dégager les lignes directrices dans la tradition. De S. Thomas, il utilise surtout la *Somme Théologique*, « l'œuvre au caractère le plus défini et le plus définitif » (*Introd.*, p. 21). Parmi les interprètes, il y a les penseurs et les historiens purs ; M. Garin s'attache aux premiers. Notamment à Sylvestre de Ferrare (1474-1528), Cajetan (1468-1534) et Jean de Saint-Thomas (1589-1644) : tous dominicains.

Pour se rendre compte de l'ampleur des matières patiemment traitées dans l'ouvrage de M. Garin, il n'est que de parcourir la table analytique qui clôt le second volume. Douze pages serrées. Elle sera fort utile au professeur qui, avant sa classe, désire se remémorer tel ou tel point de doctrine, se munir d'un texte sage de Sylvestre, de Cajetan ou de Jean de Saint-Thomas.

Des questions nombreuses et en soi si prenantes qu'il a eu l'occasion de rencontrer au cours de ses 1260 pages, M. Garin n'a sous-estimé aucune Toutes bénéficient d'un développement clair, commun, reçu. Aucune vue personnelle, pas de pensée évocatrice ou suggestive, nul mordant, mais un total respect des explications longuement fournies par les trois commentateurs. Si elle rappelle celle de plus d'un interprète actuel du thomisme, la manière consciencieusement littérale de M. Garin ne s'apparente certes en rien à celles d'un Sertillanges, d'un Rousselot, d'un Maréchal, ni même à celles de MM. Gilson, Forest ou Maritain. D'une abnégation rare, il croit devoir s'effacer entièrement devant ce qu'il estime être la tradition thomiste et quand il lui arrive de citer un livre ou un article d'auteurs plus personnels, il a soin de déclarer qu'il le fait à titre de pure information (cf. I, p. 68, note, et II, p. 1223, note).

Que conclure au sujet de l'ouvrage de M. Garin? Qu'il a atteint son but. L'auteur, c'est incontestable, a montré « qu'il existe manifestement entre tous les Thomistes » par lui étudiés « une profonde unité de vues concernant la nature de la représentation. Cette unité de vues, poursuit-il, existe entre nos Auteurs, précisément parce que nos Maîtres ont véritablement possédé une « vue » puissante, une intuition métaphysique de ce qu'est la connaissance » (p. 1226).

B. Romeyer.

R. Jolivet, *Le Thomisme et la critique de la connaissance*. 1 vol. in-8° de 147 p. (Biblioth. franç. de Phil., 3e série). Paris, Desclée de Brouwer, 1933. Prix : 10 fr.

Après avoir noté que « la critique est essentiellement... le problème du rapport de la pensée à l'être » (p. 18), M. R. Jolivet évoque certaine

querelle du *Cogito* et, une fois rejeté comme idéaliste parce qu'irréel le *Cogito* cartésien, s'attache à montrer comment le *Cogito* de S. Thomas, celui qui est vraiment donné, s'avère principe efficace de *Réalisme critique*. C'est qu'il consiste en cette réflexion complète par laquelle chacun de nous, lorsqu'il juge intellectuellement, prend conscience de penser selon les exigences du réel et d'être par nature ordonné à penser ainsi. Dans ce texte fameux du *De Veritate* (I, 9) auquel on se réfère et que nous commentions en 1925 dans les *Archives de Philosophie* (III, II, p. 3-6 et p. 33-38), S. Thomas, en effet, pose bien, sans le développer de dessein formé, le principe d'une Critique de la connaissance humaine. Car, note M. Jolivet, la réflexion complète est ici « distincte à la fois de l'ontologie et de la psychologie »; « de l'ontologie, en tant qu'elle appartient à la philosophie des valeurs..., de la psychologie, en tant qu'elle est une réflexion sur les procédés de connaître... pour en définir et en préciser la valeur de connaissance du réel » (p. 65). Dès lors, à moins de vouloir donner au mot *critique* le sens exclusif et systématique qu'il prend dans l'idéalisme contemporain, il n'y a pas lieu d'hésiter à qualifier le thomisme de *réalisme critique*. Ce qui reste vrai c'est que S. Thomas oriente vers une Critique de la connaissance plutôt qu'il n'y chemine lui-même.

M. Jolivet nous semble avoir raison dans ses critiques et dans sa thèse propre. C'est assez dire en quelle estime nous tenons son étude. Peut-être, néanmoins, son interprétation du *Cogito* cartésien le fait-elle plus subjectiviste et idéaliste qu'il ne convient. Il eût été opportun, en tout cas, de la justifier, et de ne pas tenir pour définitives certaines manières actuelles de le comprendre. Mais ce point est secondaire ici. Ce qui me paraît regrettable c'est qu'il se soit interdit de compléter son excellent et très judicieux exposé par un examen approfondi des conditions à priori du Réalisme critique de S. Thomas. Conditions subjectives et objectives, prochaines et ultimes. A le faire, il eût senti la nécessité d'examiner à fond la doctrine du P. Maréchal. Elle est de toute première importance. Et pas plus qu'elle ne peut se passer de ce minimum d'intellection intuitive qu'implique l'affirmation absolue, celle de S. Thomas adoptée par M. Jolivet ne saurait pleinement satisfaire si l'on n'entreprend de faire valoir le dynamisme spirituel qu'elle implique.

B. ROMEYER.

P. TIBERGHIEN, *La Science mène-t-elle à Dieu?* Un vol. in-12 de 216 p. Paris, Bloud et Gay, 1933. Prix : 12 fr.

Le titre de ce livre est prometteur. Il ne s'agit pas, en effet, ici, de réfuter encore une fois les prétentions athées et irreligieuses du dogmatisme scientifique, ni même de montrer que le « sentiment religieux » ne s'oppose en rien à la Science. C'est piétiner sur place et faire piètre figure que de s'en tenir là. M. P. Tiberghien s'est demandé si la Science, la vraie science moderne, à la seule condition de se respecter elle-même, ne mènerait pas à Dieu? Si oui, il conviendra de parler, comme l'indique le sous-titre, d' « Introduction scientifique à la question religieuse ».

Menée de façon alerte, l'enquête égale la promesse. Appliquée à la matière, la Science oriente l'esprit à un problème qui la dépasse, celui du mouvement, du devenir; appliquée à la vie, elle en étudie les *résultats*, laissant, offrant même, à une autre méthode intellectuelle l'étude ultérieure de l'*élan* au but, qui constitue proprement le devenir vital. A la Métaphysique donc de s'attacher au mouvement comme tel et à la vie, d'en scruter l'essence, les exigences profondes, la raison ultime. Montons jusqu'à la conscience humaine. La Science ici se doit de déterminer les conditions selon lesquelles se déroulent nos phénomènes, mais elle ne peut qu'inviter à s'adresser ailleurs pour chercher ce que c'est que sentir, penser, vouloir, choisir; de la Science relève l'investigation des faits sociaux et moraux, mais elle saura passer la main s'il s'agit de définir l'idéal social et moral de l'humanité.

En somme, si elle contribue à éliminer des métaphysiques fausses, la Science appelle, pour se compléter, une méthode ultérieure, transcendante. Elle oriente « la pensée du philosophe vers une certaine conception métaphysique du monde » (p. 93). Et partant, de Dieu. Mais la métaphysique même la meilleure, en raison de son caractère abstrait, et la religion naturelle qu'elle fonde, ne peuvent nous satisfaire pleinement. De là, si nous sommes humbles, le sentiment de plus en plus vif de notre insuffisance à nous combler, et la disposition intime, le vœu de mieux en mieux éprouvé, l'ouverture spirituelle, à l'endroit de la foi catholique qui seul promet, au terme de l'épreuve, l'intuition surnaturellement béatifiante de Dieu et de tout en Dieu. Est-elle vraie et divine? Nous chercherons bien, étant ainsi préparés du dedans à ne pas passer à côté des *signes* de Dieu sans les voir, ou les entendre, ou les sentir. Livre de belle vulgarisation. Adaptation personnelle, suggestive et très avertie, parfaitement sûre aussi, de la méthode excellente suivie dans *L'Action* de M. Maurice Blondel, il ne peut qu'intéresser, charmer et nourrir.

B. Romeyer.

A. Verriele, *Le surnaturel en nous et le péché originel* (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). In-12 de 243 p. Bloud et Gay, Paris, 1932. Prix : 12 fr.

Sur ce double thème du surnaturel en nous et du péché originel, M. Verriele nous donne ici un livre qui fait penser au bon vin vieux. Riche et savoureux ensemble. Riche de doctrine au point que les pages n'en pourraient porter davantage; savoureux, parce que cette doctrine, en se développant, se révèle comme animée d'une pensée personnelle, informée, assez sûre d'elle-même pour n'avoir pas à craindre de se frayer son chemin. Rien de banal et d'usagé, point un système d'abstractions toutes faites, mais un esprit qui se déploie, sainement optimiste et humaniste, nourri de tradition et fort heureusement sensible aux meilleures suggestions de la pensée française contemporaine.

Après un avant-propos où s'exprime, « à grands traits, le sens de la

doctrine *du surnaturel dans l'homme et du péché originel* » (p. 20), M. Verriele nous présente, dans leur genèse et leur actualité présente, les deux concepts de nature et surnaturel. S'il ne peut s'en dégager par immanence, le surnaturel de la grâce se trouve répondre au mieux, non certes à une exigence même simplement morale du sujet spirituel, mais plus qu'à on ne sait quelle inerte capacité de réception : à une convenance et à un désir naturels. C'est « bien la nature qui, par élévation transformante, *devient* elle-même le surnaturel », portant en elle comme un double « *désir* du surnaturel, l'un naturel mais de soi inefficace, l'autre surnaturalisé déjà par la grâce, et la postulant plus ou moins efficacement » (p. 61-62). Cette dernière phrase nous paraît moins heureuse et nous dirions plutôt : c'est la nature qui, par élévation transformante, *devient* elle-même surnaturalisée, partant absolument parachevée et comblée.

Au chapitre deuxième, l'auteur nous fait assister, dans la sainte Écriture et la Tradition, à la révélation divine du surnaturel; puis il a soin, utilisant Pascal, Blondel et Dechamps, de la confirmer par une critique serrée de l'expérience religieuse. Tout cela intéresse la philosophie.

Les chapitres suivants, sur la dispensation divine du surnaturel et le péché de l'homme (III), la justice originelle (IV), le péché originel en Adam et dans sa descendance (V), les effets du péché originel (VI), la nature du péché originel (VII), relèvent principalement de la théologie. Le philosophe chrétien, toutefois, y trouvera beaucoup à prendre encore; tant la manière de M. Verriele est intelligemment compréhensive.

L'on est heureux, après avoir lu son livre, de sentir plus profondément la vérité du « O felix culpa » et d'entrevoir, dans ce mystère du péché originel, une révélation de Sagesse et d'Amour.

B. ROMEYER.

Morale et Sociologie.

Arthur BAUMGARTEN, *Der Weg des Menschen. Eine Philosophie der Moral und des Rechts.* In-8° de xv-613 p. Tubingen, J. C. B. Mohr, 1933.

Voici encore une *Weltanschauung*, une de ces « visions du monde », dont les philosophes d'outre-Rhin sont prodigues. L'auteur fait table rase de tous les principes admis jusqu'à aujourd'hui, même du principe de contradiction qui porte en lui-même la contradiction (!). Il rejette toute dialectique, y compris la dialectique kantienne et hégélienne. En un mot, du point de vue spéculatif, il professe un scepticisme total, et néanmoins il veut construire une métaphysique qu'il décore du nom d'empiriste et de pragmatiste. Si pour lui, en effet, il n'y a pas de vérité abstraite pour l'esprit, il y a cependant possibilité d'établir un critère de l'action, de déterminer un but de la vie, et cela suffit. M. Baumgarten, on le voit, se place sur le terrain même des anciens philosophes de la Nouvelle Académie. Le but de l'existence n'est pas limité à l'individu qui, au fond, ne

compte pas, mais il est conçu comme le retour à une perfection originelle qui se réalisera dans l'avenir, un idéal entrevu par l'esprit collectif, incarné sans doute dans les individus, mais qui leur est transcendant. Cet idéal, c'est le mieux-être de l'humanité auquel doivent travailler tous les hommes qui sauront dépasser leur individualité éphémère pour unir leurs efforts à ceux de la collectivité.

J. S.

F. Neyen, S. C., *La Force d'âme. Ses applications dans la vie.* In-16 raisin de xii-216 p. Paris, Lethielleux, 1932. Prix : 12 fr.

La force d'âme est la « condition générale » de toutes les vertus. Après en avoir défini la nature, indiqué les éléments qui contribuent à sa formation, l'auteur la montre en acte dans les diverses circonstances de la vie et groupe autour de cette vertu tout un traité de morale, complété par des directives particulières à l'usage des médecins, avocats, notaires, de tous ceux qui ont besoin de fermeté dans la pratique des professions libérales.

G. Jarlot, S. I., *De Principiis Ethicae Socialis. Documenta ultimorum romanorum pontificum. I Leonis XIII, Pii X, Benedicti XV.* In-8° de 81 p. (Textus et Documenta. Series Philosophica 3). Romae. Apud Aedes Pont. Universitatis Gregorianae, 1932. Prix : 6 lire.

Le R. P. Jarlot a eu l'heureuse idée de grouper les principaux textes des Encycliques pontificales des derniers papes concernant la Morale sociale. Ce premier fascicule comprend des extraits de Léon XIII, Pie X, Benoît XV. Ils sont cités suivant l'ordre chronologique, mais un Index systématique rétablit l'ordre des matières. Voici les principaux chefs d'études : *De Societate universim* (fondement et fin, justice dans la société humaine, égalité des hommes dans la société, liberté humaine dans la vie sociale); *De Societate coniugali* (mariage, divorce, éducation); *De re œconomica* (Socialisme, droit de propriété, limite de ce droit, relations entre ouvriers et patrons, salaire, syndicalisme, syndicats mixtes, classes sociales); *Politica* (origine de la cité, fin de la cité, autorité, origine de l'autorité politique, fin et limite de l'autorité politique, régime politique, citoyens et suffrage); *Respublica christiana* (le double pouvoir, dignité de l'Église, rôle de l'Église, sa place au-dessus des factions politiques, l'esprit chrétien); *De Vita inter nationes* (guerre et paix, union entre les nations). On voit par cette seule énumération l'importance des questions traitées. Les élèves des séminaires ou des Universités pontificales pourront avoir ainsi entre leurs mains sous un format commode, une véritable Somme de la pensée des derniers papes sur des problèmes vitaux. Souhaitons que l'auteur de ce recueil nous donne sans tarder un second fascicule où seront ainsi reproduits les actes si importants de Pie XI sur ces mêmes sujets.

J. S.

A. TOULEMON, *Le Suffrage Familial ou Suffrage universel intégral. — Le vote des Femmes.* — In-8° de 270 p. Paris, Recueil Sirey, 1933. Prix : 25 fr.

La dépopulation n'est pas seulement le mal de notre pays, c'est un fait mondial.

La cause? M. A. Toulemon n'a pas la naïveté de croire qu'elle soit unique, mais une des principales à ses yeux est la politique anti-familiale. Celle-ci dans notre pays est le fruit d'un « mensonge constitutionnel » qui accorde une majorité écrasante aux célibataires. En gros, sur une population de quarante millions d'habitants, dix millions d'électeurs inscrits et sur ces dix millions, six millions de célibataires ou de veufs sans enfants. C'est ce que l'on appelle le suffrage universel.

Résultat : Écrasement des pères de famille au jour du scrutin, d'où, dans le pays, une politique qui crée une atmosphère peu favorable à l'éclosion de la famille.

Le remède? Se mettre dans la logique de notre système représentatif, établir le suffrage universel *intégral* en accordant *à la fois* aux femmes et aux enfants la reconnaissance de leur droit de participation à la vie politique comme à la vie civile. Instituer le vote des femmes sans reconnaître le droit de suffrage des mineurs. serait — l'auteur le montre logiquement et le prouve expérimentalement par un coup d'œil général sur le monde civilisé, Europe et E. U. — une erreur catastrophique : ce serait réaliser au plus grand dommage de la famille, partant de la vie du pays, « la complicité des célibataires hommes et femmes ».

Au terme de son ouvrage, M. A. Toulemon est en droit de conclure : « Lorsque l'observation des faits rejoint la logique du raisonnement et conduit à la même conclusion, il semble bien qu'on doive tenir cette conclusion pour certaine ». Cette conclusion c'est que notre régime électoral actuel est en train de nous tuer, que se contenter d'instaurer le vote des femmes, c'est accélérer notre anéantissement. Au vote des femmes il importe d'ajouter la juste représentation des enfants. L'auteur expose diverses solutions, différents projets. Mais peu lui importe le mode pratique de réalisation : le meilleur sera celui qui aura le plus de chances d'être accepté.

Le livre de M. A. Toulemon est un plaidoyer éloquent, clair, et, sans être fastidieux, solidement documenté tant au point de vue philosophique qu'au point de vue historique. Un appendice de statistiques est particulièrement suggestif.

Jean CALMEILLE.

Nicolas BERDIAEFF, *Problème du Communisme.* In-16 de 169 p. (« Questions disputées »). Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

Trois études constituent ce volume : « Vérité et mensonge du communisme », « Psychologie du Nihilisme et de l'Athéisme russes », « La Ligne

générale de la Philosophie soviétique ». L'auteur fait justement remarquer que l'influence incontestable exercée par le Communisme en notre siècle, l'attrait mystique qu'il provoque sur bien des âmes, tiennent aux éléments de vérité qu'il renferme : vérité négative d'abord, la dénonciation d'une fausse société chrétienne décadente et dégénérée, adaptée aux intérêts de la période capitaliste; vérité positive ensuite, qui se manifeste dans l'organisation et l'aménagement de l'économie, dont dépend la vie des individus, et qui ne peut plus être considérée comme le jeu des intérêts et des arbitraires. De même, l'égoïsme national et l'isolement qui provoquent les inimitiés et les guerres doivent être définitivement vaincus par une organisation supernationale de l'humanité. Mais le mensonge du Communisme est plus grand que sa vérité. L'esprit du Communisme est la négation du principe spirituel chez l'homme; son mensonge est un mensonge athée. Or, l'athéisme mène à l'inhumanité; la négation de Dieu, à la négation de l'homme. A Dieu et à l'individu sont substituées la société et la classe. La collectivité, à laquelle on rend des honneurs divins, prend elle-même la place assignée à Dieu et à l'homme. De là proviennent toutes les tares du Communisme : contrainte sanglante, tyrannie insupportable à la dignité humaine; adoption de n'importe quels moyens pour réaliser un but que l'on considère comme unique et supérieur; le mal, la haine, la vengeance, utilisés pour frayer les voies à l'accomplissement de la fraternité humaine. Le Communisme, et M. Berdiaeff insiste sur ce point dans chacune de ses études, est une contre-religion; son athéisme a quelque chose de mystique; c'est l'exaltation de la matière et l'effort pour réaliser le paradis terrestre. La matière est l'absolu, elle est pleine d'une vie intime, elle est la pensée, elle est le logos, elle est la liberté. La philosophie soviétique est un matérialisme dialectique : le mouvement dans l'univers se produit toujours à la suite d'un auto-dynamisme inhérent à la matière, dans les profondeurs de laquelle est renfermée la contradiction qui, du dedans, donne naissance au mouvement spontané : toutes les propriétés de l'esprit hégélien passent à la matière.

N. Berdiaeff, *Le Marxisme et la Religion* (traduit du russe par I. P. et H. M.). Plaquette de VII-58 p. Paris, Éditions « Je sers », 1931.

Déjà suranné, le marxisme originel se présentait comme une théorie universelle de l'univers, un hégélianisme renversé. Ce n'est pas l'*idée* qui est créatrice de valeurs, mais la matière. Du travail socialement organisé et dominateur résultera, avec la ruine des idéologies capitalistes, le seul paradis qui compte et qui soit réalisable, le paradis terrestre. L'homme, pour y entrer et se faire dieu, doit éliminer tout dogmatisme moral et religieux, tout idéal autre que celui de la domination du prolétariat organisé. Sa mission est de briser tout autre règne que celui de la collectivité prolétarienne.

Système tendant à détruire les valeurs spirituelles, antimoral et antireligieux, le marxisme s'oppose au bien supérieur et vraiment personnel

des êtres humains. Il faudra pour l'abattre « un christianisme purifié, spiritualisé, approfondi, prenant conscience de ses devoirs créateurs et dans la culture et dans la vie sociale » (p. 58).

B. R.

Antonio de GIULIANI. *La Cagione riposta delle decadenze e delle rivoluzioni. Due opuscoli politici del 1791 e del 1793, editi a cura e con introduzione di Benedetto Croce.* 1 vol. de XXVIII-108 pp., Bari, Laterza e Figli, 1934.

Né à Trieste, en 1755, mort dans la même ville en 1835, Antonio de Giuliani consacra son activité à l'étude des questions politiques et économiques. La matière ne lui faisait pas défaut pendant la période agitée où il vécut! De ces études sont nés un certain nombre de volumes, dont M. Benedetto Croce publie les deux plus remarquables, à savoir le *Saggio politico sopra le vicissitudini inevitabili delle società civili* (1791), et l'adresse *Alla convenzione nazionale di Parigi* (1793). Dans ces deux opuscules, Giuliani exprime avec vigueur son opposition à la conception rationaliste et pragmatiste de l'histoire, qui fut propre au dix-huitième siècle, et défend une conception objectiviste du cours de l'histoire, en conseillant aux politiques de respecter ce qui existe et d'apporter la plus extrême prudence dans les réformes et les innovations. La *Convention nationale* aurait évidemment gagné à faire son profit des éloquentes adjurations de Giuliani! — Du point de vue économique, Giuliani défend, sur la question de rapport entre la population et les subsistances, des idées qui annoncent celles de Malthus, si bien que l'on peut se demander si Malthus n'aurait pas eu connaissance des écrits de Giuliani.

R. JOLIVET.

Philosophie Scientifique.

Philosophy of Science. Vol. I January 1934 N° 1. Editorial, *What is Philosophy of Sciences?* — RUDOLF CARNAP, *On the Character of Philosophic Problems.* HERBERT FEIGL, *The Logical Character of the Principle of Induction.* E. T. BELL, *Finite or Infinite.* D. J. STRUIK, *On the Foundations of the Theory of Probabilities.* WILLIAM MARIAS MALISOFF, *An Examination of the Quantum Theories.* J. B. S. HALDANE, F. R. S. *Quantum Mechanics as a Basis for Philosophy.* R. A. FISHER. *Indeterminism and Natural Selection. Discussion. Reviews and Notes.* 1 fascicule in-8° de 131 pages. Publié par The Williams and Wilkins Company, Baltimore, U. S. A. Prix du volume annuel de 4 fascicules (400-500 pages) $ 5. 50, port payé.

Cette nouvelle revue se présente sous l'autorité de nombreuses et éminentes personnalités scientifiques et philosophiques qu'elle a enrôlées dans son comité d'édition et son conseil. Son but essentiel est l'analyse critique des concepts fondamentaux à la lumière des résultats positifs de la science, par la collaboration plus étroite des savants et des philosophes.

C'est ce que propose l'éditeur, Dr. W. M. MALISOFF, dans le premier article. M. le Prof. RUDOLF CARNAP explique ce qu'il entend par philosophie : celle-ci n'a pas pour objet une réalité transcendante, située au delà des objets de la science empirique. Elle est essentiellement la théorie de la science ou mieux la logique des sciences. Tous les problèmes philosophiques sont des questions sur la syntaxe du langage scientifique, ainsi que l'auteur l'explique par quelques exemples : problèmes des fondements des mathématiques, de la physique, de la biologie, de la psychologie. On reconnaît l'attitude nettement antimétaphysique de l'École de Vienne. M. HERBERT FEIGL écarte les explications ordinairement proposées du principe d'induction. Il voit en lui une règle prescriptive qu'il formule ainsi : « Cherchez à réaliser un maximum d'ordre par des opérations logiques sur les propositions élémentaires. Généralisez cet ordre (quelle que soit sa forme, causale, statistique ou autre), avec un minimum d'arbitraire, c'est-à-dire selon le principe de simplicité ». M. le Professeur E. T. BELL traite non pas exactement de l'infini mais des particularités des nombres qui introduisent l'infini dans les mathématiques. Il souligne avec humour les embarras presque inextricables où l'on s'engage dès qu'on veut découvrir une signification vraiment intelligible dans les notions mathématiques. M. D. J. STRUIK cherche à mettre en lumière les fondements de la théorie des probabilités, les rapports des lois de causalité naturelle avec celles de régularité statistique. Il conclut que la théorie mathématique des probabilités est une théorie de mesure et qu'il n'y a pas de probabilité sans causalité. Dans un premier article sur la théorie des quanta Mr le Prof. W. M. MALISOFF accuse les incohérences de la formulation de Planck. Mr le Prof. J. B. S. HALDANE, dans des pages riches de suggestions les plus diverses, propose de construire une représentation philosophique de l'univers, englobant toutes les formes de la réalité, de la matière inorganique à l'esprit, en prenant pour point de départ les conceptions qu'impose la physique des quanta. Les notions d'indéterminisme et de totalité permettraient de construire, plus haut que le vieux matérialisme, une « dialectique matérialiste ». Dr R. A. FISHER pense que l'indéterminisme introduit en physique est très propre à enrichir le concept de causalité naturelle dont use la biologie.

M. RÉGNIER.

Alexandre PERIETEANU, *La Méthode Scientifique*. Un vol. in-16 de 204 p. (« Bibliothèque de Philosophie contemporaine »). Paris, Alcan, 1932. Prix : 15 fr.

« L'étude de la méthode scientifique n'a jamais été entreprise avec méthode » (p. 72). Cette déclaration, qui suppose chez l'auteur une lecture peu étendue, donne du moins la mesure de ses prétentions. En deux parties consacrées, la première à l'analyse, la seconde à l'application de la méthode scientifique, M. Perieteanu nous livre sur la Science et sur les sciences des réflexions personnelles assurément originales. Voici quelques-unes de ses trouvailles.

« On dit que l'arithmétique a pour objet l'étude des nombres, ce qui est faux, car l'arithmétique peut être faite sans nombre » (p. 79). De cette assertion étrange l'auteur donne une démonstration qui ne prouve qu'une chose, c'est qu'il confond *nombre* et *chiffre*. La confusion est regrettable.

Passons à la géométrie : « Toute la géométrie n'est qu'une suite de soi-disant démonstrations qui ne sont que des expériences analogues aux démonstrations du chimiste et du physicien » (p. 126). Dès lors la question du postulatum d'Euclide se laisse facilement résoudre : « ... une démonstration rationnelle est impossible, tandis que la démonstration expérimentale est évidente » (p. 129).

Voici un résumé non moins original de la Mécanique rationnelle : « La mécanique rationnelle classique dote les points de l'espace géométrique de deux qualités, l'énergie et la force... L'énergie est l'élément qui agit sur les vitesses. La force est l'élément qui agit sur l'énergie ». Et, pour illustrer ces singulières définitions, voici de non moins singulières formules

$$e = k\frac{dx}{dt}, \qquad f = q\frac{de}{dt}$$

L'auteur ignore sans doute qu'il y a eu jadis une célèbre querelle des forces vives et qu'avec Leibniz la mécanique rationnelle classique définit l'énergie par une fonction quadratique de la vitesse.

Terminons par une dernière trouvaille : « Les voies de Dieu sont insondables, soutient saint Constantin, ce qui ne l'empêche pas de les recommander comme les meilleures malgré cet aveu d'incompétence » (p. 64). Nous ne savons dans quelle bibliothèque M. Perieteanu a découvert les œuvres de saint Constantin, mais ce que nous savons c'est que son livre contient, à défaut d'un aveu, un témoignage certain, encore qu'involontaire, de sa propre incompétence.

Jean ABELÉ.

R. DE MONTESSUS DE BALLORE, *La Méthode de Corrélation*, un vol. 13 × 19 de 77 p. (Collection « Scientia »). Paris, Gauthier-Villars, 1932. Prix : 15 fr.

La notion de *corrélation* entre deux événements est celle qui dans une étude purement descriptive des phénomènes correspond le mieux au concept métaphysique de *causalité*. On comprend dès lors l'intérêt qui s'attache à toute étude visant à la préciser.

Lorsque les événements étudiés sont de ceux que l'observateur peut répéter à volonté en modifiant à son gré les circonstances de leur production, il est relativement aisé de discerner les variables entre lesquelles existent des corrélations et d'exprimer celles-ci par des fonctions mathématiques judicieusement choisies. Il en va tout autrement dans les sciences de pure observation, en météorologie par exemple : il n'y a alors d'autre ressource que de multiplier les observations, de les grouper et de dresser des statistiques qui font apparaître les corrélations sous forme de coefficients de probabilité.

Lorsqu'on ne dispose que d'un nombre insuffisant d'observations pour pouvoir appliquer le calcul des probabilités, on peut utiliser une méthode simple que l'auteur a contribué à perfectionner et dont l'exposé fait l'objet de l'ouvrage analysé.

Soient deux phénomènes dont on se demande s'ils sont en corrélation l'un avec l'autre. Supposons que par une double série d'observations on ait déterminé deux suites de valeurs

$$x_1, \quad x_2 \ldots \quad x_n \qquad\qquad y_1, \quad y_2 \ldots \quad y_n$$

représentant les *écarts* par rapport aux valeurs moyennes des grandeurs caractéristiques de ces deux phénomènes. Formons les sommes

$$\begin{aligned} Sxy &= x_1 \; y_1 + x_2 \; y_2 + \ldots + x_n \; y_n \\ Sx^2 &= x_1^2 + x_2^2 + \ldots + x_n^2 \\ Sy^2 &= y_1^2 + y_2^2 + \ldots + y_n^2 \end{aligned}$$

et considérons la fonction $r = \frac{Sxy}{Sx^2 + Sy^2}$.

Cette fonction jouit des propriétés suivantes : si les grandeurs caractéristiques des deux phénomènes varient proportionnellement l'une à l'autre : $r = 1$, si elles varient inversement proportionnellement l'une à l'autre : $r = -1$ et si les phénomènes sont totalement indépendants : $r = 0$. Pour des corrélations moins étroites que celles qui sont exprimées par la loi de proportionnalité r prend une valeur intermédiaire entre ± 1 et 0. Telles sont les propriétés remarquables dont l'auteur donne une démonstration élégante.

On est donc fondé à adopter *par définition* l'expression précédente comme *mesure* du degré de corrélation entre deux phénomènes.

Une série d'exemples variés montre l'application de la méthode.

Outre les praticiens auxquels la méthode de corrélation rendra de précieux services, le petit traité de M. de Montessus de Ballore intéressera les lecteurs désireux de se rendre compte de la façon dont les mathématiques s'appliquent au réel. Il est clair que les propriétés de la fonction r ne l'imposent nullement à titre exclusif comme mesure de la corrélation. L'auteur montre lui-même comment le carré r^2 s'applique mieux que r aux cas de corrélation faible. « *Comme à la base de toutes les sciences mathématiques appliquées, nous trouvons ici une part de considérations appréciatives que nous faisons coïncider, au plus près possible, avec la réalité des faits* » (p. 36).

Nous pensons que la remarque vaut également des mathématiques pures, ou plus exactement qu'il n'est ni avantageux ni même possible de *purifier* totalement les sciences mathématiques de la considération de leurs applications.

Jean ABELÉ.

W. RIVIER, *Essai sur la simultanéité à distance.* Un vol. in-8° de 72 p. (« Archives de la Société Belge de Philosophie », 3e année, fascicule n° 1). Bruxelles, Lamertin, 1932. Prix : 15 fr.

L'auteur essaie dans ce travail de retrouver les principaux résultats de la théorie de la relativité sans recourir à la définition de la simultanéité à distance par signaux optiques. Il lui substitue une définition analogue empruntée à un jet de projectiles lancés avec des forces égales par des engins de propulsion identiques.

Quoi qu'il en soit de la valeur de cette définition, qui appellerait une discussion impossible à instituer ici, elle nous apparait bien plus artificielle que celle d'Einstein. En fait c'est par le sens de la vue, et donc par signaux optiques, que nous apprécions la simultanéité des événements qui se passent dans notre vie quotidienne. Pourquoi substituer à ce procédé naturel et remarquablement précis un autre auquel les plus récents progrès de la balistique seraient incapables de communiquer une précision non seulement comparable, mais même de beaucoup inférieure?

Quant à l'équivalence de la nouvelle définition de la simultanéité à celle d'Einstein, équivalence affirmée par l'auteur, nous nous permettons d'en douter puisqu'elle lui permet, de son propre aveu, de maintenir séparées les notions de temps et d'espace.

Jean ABELÉ.

Ernest BARTHEL, *Kosmologische Briefe. Eine neue Lehre vom Weltall.* Petit in-8° de 112 p. Berne et Leipzig, Haupt, 1931. Prix : 4,20 mks.

Le titre de l'ouvrage ne ment pas. Le système du monde exposé dans ces pages par M. E. Barthel est en effet très neuf. Qu'on en juge!

Non seulement la géométrie euclidienne devient grossièrement fausse pour des objets qui s'écartent sensiblement des dimensions humaines, mais de la géométrie qu'y substitue l'auteur, la « géométrie polaire », découlent les conséquence suivantes.

1° La terre n'est nullement, comme on l'admet depuis trois siècles, une minuscule planète mobile au sein d'un espace immense. C'est elle qui est au contraire immense au sein d'un espace limité dont son centre immobile occupe un des pôles ou foyers.

2° La terre et les autres astres du système solaire, qui tous, y compris le soleil, sont notablement plus petits qu'elle et plus proches de sa surface que celle-ci de son centre, tournent tous autour de l'axe du monde. Du double mouvement de l'observateur entraîné à sa surface et de l'astre observé, on déduit le mouvement apparent de cet astre.

3° Quant aux étoiles fixes, elles n'ont aucune existence objective. De même que les raies observées dans un spectroscope reproduisent la forme de la fente d'où provient la lumière, ce qui montre qu'elles n'en sont que les images, de même les étoiles fixes ne sont toutes que les images du soleil réfractées par le champ de forces que constitue l'espace.

Ce système astronomique auquel on ne peut refuser le mérite de la nouveauté est exposé en douze lettres adressées aux correspondants hypothétiques les plus variés : gens du monde et même savants, mais ceux-ci sont avertis que pour comprendre ils doivent se dépouiller des erreurs et des préjugés de la science officielle. La forme littéraire en rend la lecture très agréable, tâche rendue facile d'ailleurs par l'absence totale d'arguments.

Jean ABELÉ.

Histoire de la Philosophie.

A. LEVI, *Sulla Metafisica del Pitagorismo antico* (Extrait de l' « Athenaeum », Juillet 1933). Brochure de 6 p. Pavia, Amministrazione de l' « Athenaeum ».

Le Dottrine Filosofiche della Scuola di Megara (Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Estratto dai « Rendiconti della Classe di Scienze morali e filologiche ». Ser. VI, vol. VIII, fasc. 5-6). Brochure de 37 p. Roma. Bardi, 1932.

M. Adolfo Levi, professeur à l'Université royale de Pavie, a déjà publié d'excellents travaux sur l'histoire de la philosophie ancienne, en particulier sur le platonisme et les doctrines socratiques. Nous avons eu l'occasion de louer ici à diverses reprises ces études toujours très objectives et très prudentes.

Dans les deux articles que nous signalons aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs, il apporte quelques précisions intéressantes sur le Pythagorisme et sur les théories de l'école de Mégare.

Le premier de ces travaux présente l'hypothèse que la théorie centrale de la métaphysique pythagoricienne : les choses sont nombres, dérive de la cosmologie admise par la secte, cosmologie d'après laquelle l'univers résulte d'une obscurité primitive illimitée et d'une limite consistant en unités ou points lumineux qui apportent la détermination. Le nombre formé par de telles unités apparait être de cette sorte la véritable réalité de l'Univers. Il était dès lors facile d'appliquer cette conception aux choses particulières.

La seconde contribution démontre, en s'appuyant sur la doxographie, que l'enseignement mégarique est un compromis entre l'éléatisme et la doctrine de Socrate. Euclide, formé par les deux écoles, applique au Bien, objet de la science socratique, toutes les déterminations de l'Un de Parménide. L'être est la perfection suprême ou le Bien. Il peut être appelé Dieu ou l'intelligence, il est l'intelligence divine, toujours égale à elle-même, non engendrée, impérissable, immobile, immuable. Ainsi le mégarisme revenait à l'intuition éthico-religieuse du précurseur de ce mouvement, Xénophane. La doctrine morale de l'ἀπάθεια, que l'on trouve chez des Mégariens comme Stilpon, n'a pas été empruntée par ces derniers aux Cyniques. Elle est une conséquence des conceptions métaphysiques d'Euclide : tout ce qui n'est pas l'Être est apparence, non-être, n'a pas de réalité.

Donc le seul sentiment que l'on puisse avoir à l'égard de ces choses, c'est l'indifférence. Ceci M. Lévi l'établit contre Zeller. Les Mégariens assignaient à la critique des opinions adverses le rôle de purifier moralement et religieusement l'esprit, des ténèbres de l'erreur, des passions, et de l'élever à la vision du vrai Bien qui est en même temps suprême connaissance, suprême vertu et source de félicité. Ils combattent les Platoniciens et la théorie des Idées qui affirme l'existence d'une multiplicité. La plupart des *apories* développées dans le *Parménide* de Platon, proviennent de leur école. Dans le *Sophiste*, c'est à eux que songe Platon quand il parle des νέοι, et bien entendu il ne faut point les reconnaître parmi les « amis des Idées », introduits dans le même dialogue. Tous les arguments dialectiques des Mégariens tendent à réfuter la métaphysique pluraliste et s'inspirent de la méthode et de la critique de Zénon d'Elée.

J. SOUILHÉ.

Marino GENTILE, *La Dottrina platonica delle Idee-numeri e Aristotele.* In-8° de 216 p. (« Annali della R. Scuola Normale superiore di Pisa ». Classe di Lettere e Filosofia. Vol. XXX, fasc. III). Pisa, Tipografia Editrice Pacini-Mariotti, 1930.

La question des Idées-Nombres et de leur critique par Aristote, a été magistralement traitée chez nous, voilà bien des années, par M. Robin. L'ouvrage du professeur français est aujourd'hui classique et reste fondamental. On ne peut examiner de nouveau le problème sans s'y référer continuellement. Cependant l'auteur a voulu systématiquement ignorer Platon lui-même et limite son enquête au seul témoignage d'Aristote, s'efforçant de retrouver le platonisme à travers l'exposé et la critique du Stagirite. M. Gentile se place à un autre point de vue. Il considère les deux, et les dialogues platoniciens et l'interprétation aristotélicienne. A l'aide de ces documents parallèles, il essaie de comprendre et de justifier les objections apportées par le disciple contre la théorie du Maître. Divers travaux parus ces dernières années, et dont il s'est heureusement inspiré sans les suivre aveuglément, ceux de Jaeger, en particulier, et de Stenzel, lui ont frayé la voie, en lui permettant d'apprécier plus justement, soit l'évolution intellectuelle d'Aristote, soit le sens de certains dialogues de Platon. Je ne puis aujourd'hui entrer dans le détail de ce travail important et solide, je me propose d'y revenir plus tard. Si toutes les parties ne me semblent pas provoquer une adhésion sans réserve, plusieurs points me paraissent parfaitement mis en lumière : 1° on peut justifier la critique aristotélicienne grâce aux éléments qu'on retrouve dans les derniers dialogues de Platon, le *Parménide*, le *Sophiste*, le *Philèbe*, le *Timée*, les *Lois*. Les propositions attribuées par Aristote à son maître : la coïncidence des Idées et des Nombres, la causalité des Idées-Nombres, la situation intermédiaire des êtres mathématiques, la dérivation de tous les nombres des deux principes de l'un et de la dyade infinie, constituent en fait dans ces dialogues, le noyau central de la

cosmologie métaphysique; 2° les exposés d'Aristote révèlent la présence dans l'Académie de deux tendances différentes : l'une, qui se rattache à Speusippe, exagérant la prééminence du Nombre, au détriment de l'Idée; l'autre, plus voisine du platonisme primitif, et qui élabore peut-être déjà les arguments en faveur de l'existence des Idées, réfutés par Aristote dans le Περὶ ἰδεῶν et dans le Livre A de la *Métaphysique*. Un témoignage de ce désaccord peut être décelé, d'une part dans les *Lois*, où Dieu, l'âme et le Nombre paraissent vouloir s'unifier dans le concept de Divinité; de l'autre dans l'*Epinomis*, où le Nombre, dans toute sa pureté, est placé au sommet de la hiérarchie des êtres. La divergence entre les deux dialogues exige-t-elle qu'on attribue l'*Epinomis* à un disciple dissident de Platon? Je n'en suis pas absolument sûr; 3° le Livre N de la *Métaphysique* répond aux deux groupes de l'école platonicienne. L'auteur se considère encore comme appartenant à l'école, ainsi que le prouve l'expression « nous » dont il se sert quand il expose les théories dont il commence à se détacher. La critique est objective, mais on sent continuellement affleurer, sous les objections apportées, une doctrine nouvelle qui se prépare. On pourrait en dire autant du Livre A. Les Livres A, K, M sont postérieurs, et déjà la critique prend dans ces traités une nouvelle forme. Elle est conçue en fonction des principes désormais établis, soit dans les livres précédents, soit dans la *Physique*.

Je n'ai fait ici qu'énoncer quelques-unes des richesses contenues dans l'ouvrage de M. M. Gentile. Sur plusieurs points de détail on pourra ne pas être d'accord avec l'auteur, mais on doit avouer qu'il apporte une importante et utile contribution à l'étude des rapports entre le platonisme et l'aristotélisme.

J. SOUILHÉ.

Marino GENTILE, *Etica e Metafisica nel pensiero di Seneca*. Estratto dalla « Rivista di Filosofia Neo-Scolastica », Novembre-Dicembre 1931. Brochure de 5 p. [479-483]. Milano Società Editrice « Vita e Pensiero », 1931.

Dans cette communication lue à Milan à la vingtième réunion de la Société italienne pour le progrès des Sciences, l'auteur reprend les conclusions d'un travail sur les fondements métaphysiques de la morale de Sénèque (Cf. *Archives de Philosophie*, vol. X, Cahier I, Supplément bibliographique N° 1, p. 22). Il analyse ici principalement la Lettre LXV à Lucilius pour y montrer les fondements métaphysiques sur lesquels Sénèque base sa Morale, mais il fait ensuite ressortir comment la Morale a réagi sur la Métaphysique, en lui apportant d'importantes modifications.

J. S.

A. GARREAU, *Saint Albert le Grand.* I vol. in-8° de 297 p. (Coll. « Temps et Visages »). Paris, Desclée, 1932. Prix : 20 fr.

C'est une biographie de circonstance que M. A. Garreau a publiée dans la collection « Temps et Visages ». Biographie de l'illustre dominicain qu'en 1931 le pape Pie XI canonisait et proclamait Docteur de l'Eglise. Sachons gré à l'auteur de nous présenter ici, avec une histoire instructive qui se réclame surtout de la science du R. P. Mandonnet, la Lettre Décrétale de S. S. Pie XI « In thesauris Sapientia ». Excellemment traduite par M. Maurice Brillant, cette Lettre de grand style nous montre en Albert le Grand « un saint dont notre temps, qui cherche ardemment la paix et qui attend des merveilles des découvertes de la Science, peut considérer l'exemple attentivement et avec grand profit » (p. 279).

B. R.

K. SCHMIEDER, C. S. Sp., *Alberts des Grossen Lehre vom natürlichen Gotteswissen,* 1 vol. in-8° de XII-179 p. Fribourg-en-B., Herder, 1932. RM : 3.

Beau et grand sujet, vu le thème et le Maître ici étudiés. Le R. P. K. Schmieder, au vrai, a voulu faire bénéficier élèves et professeurs de la théodicée d'Albert le Grand. Après avoir, de façon sommaire, indiqué sur quelles bases psychologiques et logiques repose ce sommet de la science métaphysique, il souligne le caractère médiat et négatif de notre connaissance de Dieu, rappelle les trois voies classiques, s'explique sur l'analogie : en soi, avant et chez Albert. Il envisage ensuite les divers aspects de la doctrine albertinienne sur l'existence de Dieu, pour, enfin, présenter ceux qui concernent son essence. Rien que de très normal dans cette division.

Bien qu'en fait l'auteur paraisse avoir visé, outre le but pratique d'enseignement, celui d'apporter une contribution scientifique aux recherches sur la philosophie scolastique, c'est surtout le but pédagogique qu'il a atteint. Divisions et subdivisions nombreuses, notions plus nettes qu'approfondies, rapprochements historiques plus indiqués qu'efficacement établis. Au total, plus d'idées, d'ailleurs fort utilement élucidées, que de science approfondie et de pensée.

B. R.

Robert LINHARDT, *Die sozial-Prinzipien des hl. Thomas von Aquin.* In-8°, XIV-239 p. Freiburg-in-Brisgau, Herder, 1932. Prix : 8,80 RM.

La préface fait connaître suffisamment les intentions de l'auteur, qui sont toutes de loyauté intellectuelle. Ne pas imposer à saint Thomas ses propres catégories mentales; ne pas le comprendre en fonction d'une école; ne pas l'expliquer par ses commentateurs, mais par ses sources : s'en tenir aux textes. C'est encore fausser saint Thomas que le voir à travers les problèmes contemporains. Ce ne sont pas nos conjonctures

sociales, économiques, politiques, qu'il avait à résoudre, mais les siennes. Il convient d'abord, pour l'étudier, de le situer dans son climat. Puis, s'étant assimilé sa doctrine, aborder les problèmes contemporains.

Or, saint Thomas politique n'est intelligible que par saint Thomas sociologue, et il ne peut être question pour lui de sociologie séparée. Monastique, Économique, Politique, sont trois cantons, à titre égal, de l'Éthique, laquelle est corollaire de la Métaphysique. « Scientia rerum per altissimas causas » : les principes premiers de l'être sont premières causes de la vie sociale. Et si toutes causes s'expliquent par la finalité, *a fortiori* l'être social et l'activité humaine sont à interpréter à raison de la Fin dernière. Laquelle? Naturelle ou surnaturelle? Impossible de justifier saint Thomas philosophe, sans fréquenter saint Thomas théologien.

Alors, science *a priori?* Comme d'autres font de l' « Économie pure » ou de l' « Économie mathématique », faut-il, à partir de notions théologiques ou métaphysiques, faire de l' « Éthique sociale pure »? Non, car la sociologie est science d'observation, et s'efforce d'être science exacte, celle de saint Thomas avant celle de Durkheim. Nous serions dans un grand embarras, si la métaphysique thomiste n'était un réalisme solide, dérivée qu'elle est, pour une part, de l'empirique Aristote, et d'autre part, du très réel Augustin. Ceci accordé, le Dr Linhardt fera tranquillement ses déductions métaphysiques.

Successivement, il analysera l'idée d'être et celle de devenir; la notion de but; Dieu et l'Univers; nature et surnature; en philosophie du Droit, il campera, suivant les formules thomistes : droit et loi; loi éternelle, loi naturelle et droit des gens; droit positif et immutabilité de la loi naturelle; en philosophie sociale : l'individu et la société; l'origine et le but de la société; l'idée communautaire, la communauté corporative, l'autorité; en économique, seront analysés la philosophie de la vie et de la culture; l'esprit économique; le travail et la propriété; la richesse et la pauvreté.

Tout cela en 230 pages. C'est beaucoup. Le danger était — nous n'oserions affirmer que l'auteur l'ait complètement évité — de rester en surface; en cours de route, les problèmes les plus graves, les plus débattus aussi, ont été frôlés : nature et surnaturel, rapports de l'individu et de la société; transcendance de la personne, et subordination, comme partie au tout, de l'individu à la société. On s'y arrête une page, et on passe. Solidarisme et universalisme, Schilling et Spann sont renvoyés dos à dos. Schilling dira, bougonnant, que c'est faute d'avoir abordé les questions; je ne suis pas très sûr que Spann ne soit du même avis.

Il faut en prendre son parti. Le Dr Linhardt voulait expliquer saint Thomas en lui-même et pour lui-même. Remonter au-dessus des controverses est du même coup éliminer de son champ visuel toutes questions disputées, qui sont généralement affaire d'interprétation. C'est renoncer aussi à résoudre des problèmes fondamentaux, que saint Thomas n'avait pas à prévoir (Linhardt a raison), mais pour lesquels tout de même, sa métaphysique fournit des principes de solution.

Mais la fidélité textuelle est sans limite. Qu'on veuille bien ne voir là aucune ironie. Linhardt possède parfaitement saint Thomas. Il l'a lu, relu, annoté. L'appareil de références, en bas de pages, est impressionnant. Et les textes sont pris aux bons endroits. Il y a là une richesse d'intimité, et de commerce assidu avec le Maître, fort enviable. Mieux, car la chose est plus rare, saint Thomas n'est aucunement sollicité : nous avons sa pensée « naïve » au sens le plus latin du mot. Il me semble que, ayant l'intention *déclarée* de ne lui rien ajouter, ni glose ni commentaire, de le comprendre littéralement, de peur de le fausser, c'est bien ainsi qu'on doit le rendre.

La question est de savoir si ce littéralisme est un idéal. Veut-on, historien désintéressé, restaurer, comme d'autres font une fresque antique, couverte de badigeons successifs, la pensée médiévale d'un auteur du XIII[e] siècle, dans sa pureté ; ou bien, harcelé de problèmes contemporains, trouver dans le « Docteur Commun » les principes moraux qui nous livreront le fil d'Ariane au dédale des événements et des systèmes? Sertillanges, que Linardt aime à citer, veut, après Lacordaire, que saint Thomas ne soit pas une borne mais un phare. Et parmi les néophytes (Linhardt n'est pas néophyte), il y a deux façons de découvrir saint Thomas : comme un diamant sous les décombres et les ruines. Quelques lavages, quelques clivages, on l'enserrera dans un riche écrin ; le public sera admis à le contempler sous vitrine — et sous bonne garde. Ou bien comme une pensée vivante, qui fut conditionnée, bien entendu, par ses coordonnées temporelles, pensée et civilisation, mais qui, ayant eu la vigueur de donner à l'effort métaphysique une orientation définitive, peut encore, dans nos affolements contemporains, rester l'aiguille que rien n'affole. Nous la mettrons alors, en bonne place, devant les yeux du pilote.

Le D[r] Linhardt a préféré la première attitude. Il faut, dans cette hypothèse, le féliciter d'une parfaite réussite.

Un dernier mot, mais j'ai peur qu'on le prenne pour une malice. L'ouvrage est très bien construit, clair, facile, de lecture agréable. Du moins pour le lecteur français, qui possède bien le latin scolastique ; mais un allemand, même familier du latin, qui ne saurait pas convenablement le français, s'y retrouverait-il facilement[1]?

G. JARLOT.

D[r] B. LINDNER, O. E. S. A., *Die Erkenntnislehre des Thomas von Strasburg* (« Beiträge zur Gesch. der Phil. und Theol. des Mittelalters », begr. von Cl. Baeumker, hersg. von M. Grabmann, Band 27, Heft 4/5) : x-139. S. Aschendorffsche Verl., Münster in W.

Le R. P. Lindner fait ici revivre en pleine mêlée des débuts du XIV[e] siècle la vigoureuse figure de Thomas de Strasbourg, philosophe,

1. Exemples : in frappanter Solidarität (p. 10); souveräne Beherrschung, (13), sich identifizieren (15); Das bonum apparens ist nich immer das bonum verum (39); die Gründe kommen aus zwei Richtungen : ex parte rationis und ex parte hominum — propter mutationem conditionum (ibid); usw...

théologien et longtemps Général de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. La *via antiqua* du thomisme et du scotisme, la *via moderna* du conceptualisme et du nominalisme en relation avec l'averroïsme, se font une guerre acharnée. Son attitude critique mène Thomas de Strasbourg à un réalisme modéré : *Peripateticos ego sequor in philosophia.* Ce but, il le réalise, porté par son large augustinisme, un vif intérêt pris aux choses de la nature et une belle méthode scientifique. Son style expressif et précis, qui fait penser au grand saint Thomas, lui valut un succès tel que son commentaire des Sentences fut souvent réédité depuis 1490 et que tout l'Ordre des Augustins le suivit de préférence.

De ses maîtres, Gilles de Rome et Jacques de Viterbe, et des autres penseurs de son temps, il diffère surtout sur les questions de l'âme, de l'origine, de la nature et de l'objet de la connaissance, et sur la connaissance de Dieu. Par ces différences mêmes il laisse déjà pressentir Suarez.

B. R.

Henri Busson, *La Pensée religieuse française de Charron à Pascal.* In-8° de 665 p. Paris, Vrin, 1933.

Ouvrage érudit qui retrace le mouvement intellectuel religieux durant la première moitié du XVIIe siècle. Le rationalisme de l'époque précédente ne se renouvelle guère. Ce sont toujours les mêmes arguments qu'apportent les libertins ou les déistes. Les mêmes questions, les mêmes formules continuent la libre pensée de la Renaissance : arguments contre l'immortalité de l'âme, contre la Providence, tendance toujours accrue de séparer la foi et la raison, lutte contre le surnaturel, contre l'aristotélisme de la scolastique, adaptation du stoïcisme et de l'épicurisme. A ces doctrines qui se répandent de plus en plus, les apologistes orthodoxes opposent des théodicées, des traités de l'âme, des apologies en latin et en français. L'apologétique pénètre même les romans, le théâtre et l'épopée. Mais elle ne se renouvelle pas non plus. Les défenseurs de l'Église tournent comme leurs adversaires dans un cercle cent fois parcouru, mais la doctrine s'étiole sous leur plume. Elle absorbe les systèmes les plus divers : stoïcisme, pyrrhonisme, atomisme, épicurisme. De plus, comme l'incrédulité gagne les masses, on est obligé d'adapter cette apologétique, et, par le fait, on l'appauvrit : l'extension du finalisme, de la sentimentalité pieuse, l'appel trop répété aux nécessités pragmatiques ou sociales ne se fait qu'au détriment de la substance philosophique et théologique.

Baron Cay v. Brockdorff, I. *Eine Thomas Hobbes zugeschriebene Handschrift und ihr Verfasser.* — II. *Ein Verehrer Thomas Hobbes'als Interpret des Aristoteles.* — III. *Spinozas Verhältnis zur Philosophie des Ibn Tophail.* Brochure de 32 p. (Veröffentlichungen der Hobbes-Gesellschaft). Kiel, Druck von Karl J. Rössler, 1932.

Die Urform der « Computatio sive Logica » des Hobbes. Brochure de 33 p. (Veröffentlichungen der Hobbes-Gesellschaft). Kiel, K. J. Rössler, 1934. Prix : 1,80 RM.

Ces deux brochures constituent des contributions intéressantes à l'étude de Thomas Hobbes. Il existe une association Hobbes, dont Kiel est un centre important, et qui a pour président le baron Cay von Brockdorff, l'auteur des travaux que nous présentons à nos lecteurs.

I. La première brochure comprend trois articles concernant des personnages qui ont vécu dans l'entourage, ou sous l'influence de Hobbes. Il existe à la Mazarine un manuscrit intitulé : « La foie anéantie. Ou démonstration de la fausseté des faits principaux qui sont contenus dans les deux Testaments. Ouvrage, traduit du latin de Hobbes, 1763 ». Le baron von Brockdorff croit qu'il s'agit d'un faux. Cet ouvrage ne serait pas de Hobbes, mais aurait vu le jour au XVIIIe siècle. L'auteur ne serait autre que Holbach.

L'admirateur de Hobbes qui interprète des passages d'Aristote concernant l'éléatisme est de Martel. Il discute avec de la Chambre sur le sens de ces textes de la *Physique* aristotélicienne. L'intermédiaire entre les deux savants est le P. Mersenne. On trouvera dans la brochure trois lettres de Martel au P. Mersenne.

La troisième contribution signale les rapports de Spinoza avec la philosophie d'un arabe du Moyen Age, Ibn Tophail. Une traduction latine du texte arabe venait de paraître à Oxford en 1671 sous le titre « Philosophus autodidactus ». On avait déjà remarqué de nombreuses ressemblances entre l'œuvre de Spinoza et cet ouvrage. M. de Brockdorff, sans nier ces ressemblances, fait aussi ressortir les divergences sur des points importants (par exemple la suprématie de l'État sur l'individu), points où Spinoza subit manifestement l'influence de Hobbes.

II. La deuxième brochure reproduit un manuscrit inédit de Hobbes, une Logique en six chapitres. C'est, pense l'éditeur, une rédaction primitive du *De Corpore*. La comparaison avec l'ouvrage définitif publié est fort intéressante. Voici les titres des chapitres : 1. De Philosophia ; 2. De Vocabulis ; 3. De Propositione ; 4. De Syllogismo ; 5. De Erratione, Falsitate et Captionibus ; 6. De Methodo.

Une Introduction soignée et des notes éclairent le texte et montrent les rapports (ressemblances et divergences) entre le *De Corpore* et ce résumé de Logique.

A. LEVI, *Il Problema dell' Errore nella Filosofia di B. Spinoza* (Estratto dalla Rivista « Sophia », Aprile-Giugno 1933). Brochure de 17 p. Palermo, Industrie riunite editoriali Siciliane, 1933.

Il Problema dell' Errore nella Filosofia del Locke (Estratto da « L'Archivio di Filosofia », fasc. I, pp. 100-108, Gennaio-Marzo 1933). Brochure de 9 p.

L'auteur de ces deux études, après avoir analysé la conception que se font de l'erreur soit Spinoza, soit Locke, montre combien cette conception est peu cohérente avec leur système général.

Chez Spinoza, la théorie de l'erreur constitue l'unique tentative possible pour concilier deux exigences contradictoires : l'une qui le portait à nier la réalité de toute forme d'imperfection et par conséquent aussi de toute connaissance erronée, l'autre qui l'obligeait à rendre raison de l'indépendance apparente des êtres finis par une vision imparfaite et donc fausse des choses. En fait, ces deux thèses sont tour à tour affirmées, mais aucune ne permet de comprendre comment la contradiction peut être surpassée. Spinoza ne peut accepter franchement l'existence de l'erreur sans détruire son propre système. Ce problème vient se heurter au monisme qui s'efforce de dériver de Dieu, d'une façon nécessaire, les êtres finis, et soutient toutefois qu'ils ne se séparent pas de lui, qu'il en est la cause immanente. De plus, la doctrine déterministe de Spinoza rend l'erreur nécessaire. Et alors quel espoir avons-nous de l'éviter ou même de la reconnaître?

Quant à Locke, il affirme que la connaissance vraie se réfère uniquement à des vérités évidemment certaines, et il est ensuite contraint de reconnaître que l'erreur est possible en bien des cas. L'examen montre qu'elle peut aussi se rencontrer là où il avoue qu'elle ne se peut vérifier.

Christoph Ertel, *Schellings positive Philosophie. Ihr Werden und Wesen.* In-8° de 197 p. Pallotiner Verlag. Limburg Lahn, 1933.

On sait que le développement philosophique de Schelling présente trois périodes ainsi désignées : période de l'identité, période néo-platonisante, période positive. C'est cette dernière, à laquelle aboutit l'évolution intellectuelle du philosophe, que veut étudier M. Ertel. Son travail est très consciencieux et très objectif. Après avoir exposé le concept de la connaissance et ses divers modes dans la première doctrine de Schelling, recherché les manifestations du développement progressif de la théorie dans des écrits comme *Philosophie und Religion*, *Philosophische Untersuchungen über das Wesen des menschlichen Freiheit*, signalé les influences extérieures qui ont agi sur le philosophe, celles de Jacobi, de Eschenmayer, Baader, il en vient à l'exposé de la philosophie positive qui s'efforce, par delà l'idéalisme, de retrouver le réel... Il la définit : la science qui, d'un Absolu, posé hypothétiquement comme Dieu, en déduit la possibilité du monde réel, prouve la réalité de ce monde à l'aide de l'expérience, et alors peut démontrer également la réalité de ce Dieu posé d'abord comme hypothétique. L'auteur conclut en montrant que Schelling n'est point arrivé cependant à surmonter l'idéalisme.

J. S.

Dr Hermann TREFTZGER. *Joseph Weber, ein Philosoph der Katholischen Romantik.* In-8o de VIII-24 p. Freiburg im Breisgau, Herder, 1933. Prix 2,70 RM.

Monographie très condensée qui marque la courbe suivie par une âme droite à la recherche d'un équilibre entre les exigences de sa raison et ses aspirations religieuses.

Weber (1753-1832) dès ses premières années d'enseignement à l'université de Dillingen, se propose d'intégrer à la philosophie traditionnelle de l'Église catholique les apports nouveaux de la philosophie contemporaine. Après une étude sérieuse de Kant et de Fichte, il glane à travers l'œuvre de Schelling les éléments d'un romantisme catholique : réel et idéal, nature et esprit se confondent dans l'absolu. La raison est pour Weber l'organe du vrai, et l'entendement l'organe de la réalisation pratique dans la vie des vérités contemplées par la raison. Religion et piété, christianisme et philosophie, science et foi font un tout convergent et se complètent mutuellement.

L'intérêt de ce petit volume est surtout apologétique.

J. MINERY.

Johannes SCHUBERT. *Gœthe und Hegel.* In-16 de VIII-194 p. Leipzig, Felix Meiner, 1933. Prix : 5,20 RM.

En rapprochant la pensée de Gœthe et de Hegel, l'auteur de cet ouvrage montre combien ces deux « sommets » de la culture allemande, malgré les divergences de points de vue et d'expression, se rapprochent pour ce qui concerne leur vision de l'Univers, leur *Weltanschauung*. Tous deux ont usé d'une méthode identique : surmonter les oppositions. Si la polarité (Polarität) et l'ascension compréhensive (Steigerung) sont les concepts fondamentaux de la pensée de Gœthe, chez Hegel, nous trouvons ceux d'antithèse et de synthèse. Chacun, dans une direction différente, cherche à réaliser l'unité des oppositions, réconciliées dans un concept plus large, unité du rationalisme et de l'irrationalisme chez l'un ; de l'esprit allemand et de l'antiquité, du classicisme et du romantisme, de l'Occident et de l'Orient chez l'autre. Pour Gœthe, comme pour Hegel, le monde ne peut être expliqué par une théorie basée sur des concepts unilinéaires, mais il doit être compris comme une totalité vivante, l'unité concrète de tous les opposés, une « coïncidentia oppositorum ».

Johannes HOFFMEISTER, *Gœthe und der deutsche Idealismus.* In-16 de VI-132 p. (« Der Philosophischen Bibliothek ». Band 66). Leipzig, Felix Meiner, 1932. Prix : 7,50 RM.

Cet ouvrage porte comme sous-titre : Introduction à la Philosophie du réel chez Hegel. L'auteur qui a publié dans la collection Lasson le volume comprenant les leçons données à Iéna en 1803/4 (*Jenenser Realphiloso-*

phie, I Die Vorlesungen von 1803/4), veut par cette étude aider à mieux comprendre la théorie du philosophe allemand sur la Nature. Elle n'est, en effet, pleinement intelligible que si on la replace dans son cadre, c'est-à-dire si on se rend compte des conceptions que se faisaient de la Nature, à l'époque de Hegel, les penseurs allemands. Sans Herder, Gœthe, Schelling, Hegel aurait peut-être donné une autre direction à sa philosophie de la Nature; en tout cas, celle-ci dépend essentiellement de ses prédécesseurs ou contemporains. La Nature dans l'idéalisme allemand est l'objet d'une vision spirituelle. Sans doute, l'observation n'est point négligée, mais elle est guidée par cette intuition de l'esprit. Tous les grands écrivains romantiques du temps ont développé en ce sens leurs doctrines, mais Gœthe peut être considéré comme le centre et l'âme de ce mouvement. La croyance en des forces spirituelles, en des Idées actives qui travaillent l'Univers, s'opposant entre elles et s'unissant dans une synthèse qui les embrasse toutes, la conception de la vie du monde comme une réalisation des Idées de Dieu, la puissance intuitive de l'esprit... autant de directions de l'idéalisme allemand, qui ont été exprimées par Gœthe avec plus de clarté et de profondeur que par nul autre. Schelling a « transcendantalisé » ces idées, Hegel les a exposées sous une forme logique. Aussi sur bien des points y a-t-il un accord total entre Gœthe et Hegel.

Käte Nadler, *Der dialektische Widerspruch in Hegels Philosophie und das Paradoxon des Christentums.* In-8° de VIII-143 p. Leipzig, Felix Meiner, 1931. Prix : 6,50 RM.

Ce travail est un essai pour penser la doctrine chrétienne en fonction du système hégélien. L'auteur s'oppose à la théologie dialectique de Barth et de Brunner, ainsi qu'à la « philosophie de l'existence » de Heidegger. Ceux-ci en voulant conserver le dualisme entre Dieu et l'homme, entre la Philosophie et les « Paradoxes » de la Révélation, empêchent toute assimilation par l'esprit de la vérité religieuse. Il faut, d'après K. Nadler, grâce à la dialectique libératrice de Hegel, dépasser les oppositions et le dualisme et les concilier dans une synthèse unificatrice. Cette dialectique surmonte la contradiction de la pensée et le paradoxe de la croyance. Pensée et croyance ont besoin de l'actualisation concrète, c'est-à-dire de la réalisation progressive, et un jour définitive, de l'Esprit absolu. Cette conception entièrement inspirée de Hegel, reproduit également celle de Kroner, auquel du reste, l'ouvrage est dédié.

Félix Ravaisson, *Testament Philosophique et Fragments, précédés de la notice lue en 1904 à l'Académie des Sciences morales et politiques par Henri Bergson.* Texte présenté revu et augmenté d'inédits par Ch. Devivaise. Un vol in-8° écu orné d'un portrait de Ravaisson, VII-197 p. (Bibliothèque de Philosophie). Paris, Boivin, 1933. Prix : 20 fr.

Le *Testament Philosophique* n'a pas été publié tel quel par Ravaisson, mais reconstitué grâce à de nombreux fragments. M. Xavier Léon en a

donné une première édition en 1901 dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. M. Devivaise reproduit ici ce texte, mais ayant pu se procurer des documents nouveaux, il a incorporé à la première rédaction d'importants développements et ajouté de nombreuses notes susceptibles d'éclairer le lecteur. De plus, quelques appendices, fournis par des manuscrits inédits, permettent de se faire une idée plus complète de la pensée de Ravaisson. Le fragment I est un résumé d'ensemble, contemporain du *Testament;* le fragment II développe l'opposition entre le spiritualisme et le matérialisme: le fragment III compare certains points de doctrine stoïcienne et chrétienne; le fragment IV constitue une étude sur les Mystères. On saura gré au nouvel éditeur d'avoir reproduit en guise de Préface à ce volume la belle notice écrite par Bergson en 1904.

Jean Wahl, *Vers le concret. Études d'Histoire de la Philosophie contemporaine.* In 8° de 269 p. (Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie). Paris, Vrin, 1932. Prix : 30 fr.

M. Wahl reproduit dans ce volume trois études parues soit dans la *Revue Philosophique*, soit dans la *Revue de Métaphysique et de Morale :* la première concerne William James (*William James d'après sa Correspondance*); la deuxième, Whitehead (*La Philosophie spéculative de Whitehead*); la troisième, un français, Gabriel Marcel (*Le Journal Métaphysique de Gabriel Marcel*). Ces articles ont subi des modifications et des corrections. Dans une préface importante, l'auteur nous dit pourquoi il rapproche ici ces trois philosophies. Elles révèlent, en effet, des tendances analogues et sont très représentatives de cet état d'esprit qui s'est fait jour ces dernières années et qui prédomine en plusieurs pays du monde. En Allemagne surtout, ce mouvement qui se rattache au penseur danois Kierkegaard, a pris une véritable ampleur et les noms de Max Scheler, Heidegger, Karl Barth, sont aujourd'hui célèbres. Or, M. Wahl croit découvrir des directions similaires dans les doctrines qu'il analyse. Toutes trois, dévoilant l'inanité de la critique hégélienne, mettent l'accent sur le *mien*, sur l'*ici*, *maintenant*, en un mot sur l'immédiat et le concret.. Elles se détournent de l'idéalisme et, en plaçant notre esprit parmi les choses, nous font voir « que le choc n'est pas seulement cet X que se représente l'idéalisme, mais un contact, une parenté, nous dirions volontiers avec Claudel une « connaissance » de l'esprit et des choses » (p. 4). Ces philosophes sont des empiristes, mais non pas des empiristes à la manière de J. S. Mill ou de Spencer, qui refusent de se poser le problème et prennent simplement dès l'abord l'être comme donné. Leur empirisme a passé par le rationalisme et l'a dépassé : c'est celui du dernier Fichte et du dernier Schelling. Il se définit par son affirmation de la non-déductibilité de l'être, par son affirmation du donné, c'est-à-dire de quelque chose d'immédiat. Ce nouveau réalisme se caractérise par deux termes solidaires l'un de l'autre : transcendance et immanence : « Idée d'un au-delà par quoi la connaissance prend un sens, vers quoi elle se dirige, dont elle tire sa nourriture, telle est cette

transcendance. Idée de cette densité compacte où aucun élément n'est absolument transcendant par rapport à l'autre, telle est cette immanence » (p. 8). La pensée oscille sans cesse entre ces deux pôles. Il n'y a pas de barrière entre nous et les choses. « Nous communions avec elles par cette réception dont parle Whitehead, par cette médiation sympathique dont parle G. Marcel, par cette saisie de l'extérieur en tant qu'extérieur dont l'idée hante la pensée, et plus que toute autre la pensée contemporaine et que nous trouvons particulièrement visible dans l'*Essai sur les Formes et l'Essence de la Sympathie* de Scheler, et dans certains passages des romans de D. H. Lawrence » (p. 10). Ce réalisme ne concerne pas seulement les idées ou les phénomènes, mais encore les valeurs qui sont objectives aussi bien que subjectives : subjectives, en tant que vie du sentiment, objectives, en tant que cette vie du sentiment est réelle. « James dans sa théorie de l'expérience religieuse, Whitehead quand il parle des valeurs esthétiques, et aussi des valeurs religieuses, G. Marcel tout au long de son *Journal Métaphysique*, s'attachent à faire voir ce deuxième degré de fusion de l'objectif et du subjectif, où l'identité de ces deux qualificatifs opposés ne vient plus de la possibilité qu'ont certains faits de se trouver dans des contextes différents, mais de la réalité de l'esprit » (p. 14). Enfin ces doctrines impliquent une dialectique, car elles renferment des éléments qu'il faut concilier : transcendance et immanence, extériorité et intériorité, permanence et fluidité... Mais cette dialectique ne ressemble en rien à la dialectique hégélienne où le mouvement est immanent à l'idée. Elle s'apparente davantage à celle du *Parménide* de Platon. En d'autres termes, elle est une oscillation active et tendue des idées, inquiétude de l'esprit, effort, élan de l'âme (l'Eros de Platon), qui trouve la réalité dans ce passage continuel d'une forme à l'autre et ce mouvement incessant entre des forces contraires.

J. S.

LIVRES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age. Année 1932. In-8° de 283 p. Paris, Vrin, 1933.

E. AUGIER. — *Mecanismes et Conscience.* In-8° de 355 p. Paris, Alcan, 1934.

V. BASCH. — *Essais d'Esthétique de Philosophie et de Littérature.* In-8° de VIII-413 p. (Biblioth. de Philos. contemp.) Paris, Alcan, 1934.

R. BAYER. — *L'Esthétique de la Grâce.* Deux vol. de VIII-634 et 579 p. (Bibl. de Philos. contemp.) Paris, Alcan, 1933.

— *Léonard de Vinci. La Grâce.* In-8° de 303 p. Paris, Alcan, 1933.

S. BEHN. — *Das Ethos der Gegenwart.* Grand in-8° de 77 p. (Die Philosophie). Bonn, P. Hanstein, 1934.

J. D. BERRUETA et J. CHEVALIER. — *Sainte Thérèse et la vie mystique.* In-8° de 275 p. (Les Maîtres de la Pensée religieuse). Paris, Denoël et Steele, 1934.

M. BLONDEL. — *La Pensée. I La Genèse de la Pensée et les paliers de son ascension spontanée.* In-8° de XLI-421 p. (Biblioth. de Philos. contemp.) Paris, Alcan, 1934.

C. D. BROAD. — *Determinism, Indeterminism and Libertarianism.* In-16 de 48 p. Cambridge, The University Press, 1934.

A. BRUNNER, S. J. — *Die Grundfragen der Philosophie.* In-16 de XIV-294 p. Freiburg im Breisgau, Herder, 1933.

R. CARNAP. — *L'Ancienne et la Nouvelle logique.* In-8° de 37 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1933.

N. COPERNIC. — *Des Révolutions des Orbes célestes.* Introduction, traduction et notes de A. KOYRÉ. In-8° écu de VIII-154 p. Paris, Alcan, 1934.

P. M. CORSI, S. J. — *Il Problema dell' Infinito del Rinascimento a Kant.* Brochure de 30 p. Naples, 1933.

M. de CORTE. — *La Doctrine de l'Intelligence chez Aristote.* In-8° de XII-309 p. (Biblioth. d'Hist. de la Philos.) Paris, Vrin, 1934.

COURNOT. — *Considérations sur la Marche des Idées et des Événements dans les temps modernes.* Texte présenté et revu par F. MENTRÉ. Deux volumes in-8° écu de 380 p. chacun (Biblioth. de Philos.). Paris, Boivin, 1934.

B. CROCE. — *La Critica e la Storia delle Arti figurative.* In-8° de 256 p. (Bibl. di Cultura Moderna), Bari, Laterza, 1934.

— *Nuovi Saggi sul Gœthe.* In-8° de XI-191 p. (Bibl. di Cultura Moderna). Bari, Laterza, 1934.

Criterion. Collana di Studi Filosofici. Fascicolo II. In-8° de 63 p. Bologna, Stabilimento Tipografico Felsineo, 1934.

J. DESTREZ. — *Études critiques sur les œuvres de saint Thomas d'Aquin d'après la tradition manuscrite.* In-8° de 226 p. (Biblioth. Thomiste). Paris, Vrin, 1933.

C. DIANO. — *Platone. Dialoghi.* Vol. III. In-8° de 381 p. (Filosofi antichi e medievali). Bari, Laterza, 1934.

D. DRAGHICESCO. — *Vérité et Révélation.* In-8° de XIV-494 p. (Biblioth. de Philos. contemporaine). Paris, Alcan, 1934.

S. von DUNIN BORKOWSKI, S. J. — *Spinoza. Aus den Tagen Spinozas.* Band II. I Teil : *Das Entscheidungs-Jahr 1657.* In-8° de 495 p. Münster, Aschendorff, 1933.

E. DUPRÉEL. — *La Cause et l'Intervalle ou Ordre et Probabilité.* In-8° de 51 p. (Archives de la Société belge de Philosophie). Bruxelles, Lamertin, 1933.

G. GALLI. — *Saggio sulla Dialettica della Realtà spirituale. I. I Problemi fondamentali.* In-8° de VIII-277 p. Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1933.

— *Studi Storico-Critici sulla Filosofia di Ch. Renouvier. I. La Filosofia teoretica dei Manuali.* In-8° de 61 p. Gubbio, Scuola Tipografica « Oderisi », 1933.

M. GRABMANN. — *Studien über den Einfluss der aristotelischen Philosophie auf die mittelalterlichen Theorien über das Verhältnis von Kirche und Staat.* In-8° de 161 p. (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften). München, Verlag der Bayerischen Akademie, 1934.

E. GRASSI. — *Dell' Apparire e dell' Essere seguito da linee della Filosofia Tedesca contemporanea.* In-8° de 97 p. (Pensatori Antichi e Moderni). Firenze, « La Nuova Italia », 1933.

R. HUBERT. — *Contribution à l'étude sociologique des origines de la notion de Droit naturel.* Extrait des « Archives de Philosophie du Droit et de Sociologie juridique », p. 91-158. Paris, Recueil Sirey, 1933.

B. JANSEN. — *La Philosophie religieuse de Kant.* Traduit et adapté de l'allemand par P. CHAILLET. In-8° de 181 p. (Bibl. d'Hist. de la Philos.). Paris, Vrin, 1934.

R. JOLIVET. — *Précis de Philosophie.* Nouvelle édition revue et corrigée. In-8° de 160 p. Lyon, Vitte, 1933.

L. W. KEELER. — *The Problem of Error from Plato to Kant.* In-8° de XIII-281 p. (Analecta Gregoriana, vol. VI). Romae, Apud Ædes Pontif. Univ. Gregor. 1934.

— *Sancti Augustini Doctrina de Cognitione.* In-8° de V-80 p. (Textus et Documenta. Series Philosophica, 11). Romae, Apud Ædes Pont. Univers. Gregor., 1934.

A. KOEBERLÉ. — *Nouveau Traité de la Liberté chrétienne.* Traduit de l'allemand par E. ROEHRICH. In-8° de VII-249 p. Paris, Alcan, 1933.

I. von KOLOGRIWOF. — *Die Metaphysik des Bolschewismus.* In-8° de 80 p. Salzburg, Pustet, 1934.

E. Krakowski. — *Plotin et le Paganisme religieux.* In-8° de 299 p. (Les Maîtres de la Pensée religieuse). Paris, Denoël et Steele, 1933.

H. Kühle. — *S. Alberti Magni Quaestiones de Bono.* In-8° de 53 p. (Florilegium Patristicum). Bonnae Hanstein, 1933.

J. Lachelier. — *Œuvres.* Deux vol. de xlv-219 et 224 p. (Bibl. de Phil. contemp.). Paris, Alcan, 1933.

A. Lang. — *Henrici Totting de Oyta Quaestio de Veritatibus catholicis.* In-16 de 28 p. (Opuscula et Textus. Series Scholastica, Fasc. XVI). Munster, Aschendorff, 1933.

V. Leemans. — *F. Toennies et la Sociologie contemporaine en Allemagne.* In-8° de 25 p. Paris, Alcan, 1933.

H. Leenhardt. — *La Nature de la connaissance et l'erreur initiale des Théories.* In-8° de 351 p. (Bibl. de Phil. contemp.) Paris, Alcan, 1934.

H. Lützeler. — *Einführung in die Philosophie der Kunst.* In-8° de vi-95 p. (Die Philosophie). Bonn, Hanstein, 1934.

A. Mager, O. S. B. — *Die Zweiten Salzburger Hochschulwochen 9 bis 27 August 1932.* In-8° de 184 p. Salzburg, Pustet, 1933.

— *Die Dritten Salzburger Hochschulwochen 22 August bis 5 September 1933.* In-8° de 173 p. Salzburg, Pustet, 1934.

G. Marcel. — *Le Monde cassé, suivi de Position et Approches concrètes du Mystère ontologique.* In-8° de 301 p. (Les Iles). Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

M. Marchesini. — *Omero. L'Iliade e l'Odissea. Due Saggi critici.* In-8° de xi-139 p. (Biblioteca di Cultura moderna). Bari, Laterza, 1934.

J. Maréchal. — *Précis d'Histoire de la Philosophie Moderne. T. I. De la Renaissance à Kant.* In-8° de 307 p. (Museum Lessianum, Sect. Philos. 16). Louvain, Museum Lessianum, 1933.

J. Millon d'Ainval. — *Système d'Identification universel.* Brochure de 32 p. Sarlat, Michelet, 1934.

A. Muller, S. J. — *Notes d'Économie Politique. Première Série.* In-8° de 477 p. Paris, Éditions Spes, 1933.

F. Olgiati. — *Cartesio.* In-8° de xi-329 p. (Publicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore). Milano, Società Editrice « Vita e Pensiero », 1934.

J. Pacotte. — *La Connaissance. Mathématique, Technique, Humanisme, Métaphysique.* In-16 de vi-194 p. (Bibl. de Phil. contemp.) Paris, Alcan, 1934.

U. A. Padovani. — *Arturo Schopenhauer.* In-8° de ix-214 p. (Publicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore). Milano, Società Editrice « Vita e Pensiero », 1934.

G. Rabeau. — *Dieu. Son existence et sa Providence.* In-12 de 191 p. (Bibl. Cath. des Sciences religieuses). Paris, Bloud et Gay, 1933.

J. Raymond. — *Je suis la Voie.* In-8° de vi-309 p. Paris, Téqui, 1934.

Abbé Rémy. — *Voyage dans les merveilles de l'espace.* In-8° de vi-77 p. (Collection « Je Sème »). Paris, Téqui, 1934.

Rivista di Filosofia Neo-Scolastica. Spinoza nel Terzo Centenario della sua Nascita. In-8° de 210 p. Milano, Soc. Edit. « Vita e Pensiero », 1934.

P. Rucker, O. F. M. — *Der Ursprung unserer Begriffe nach Richard von Mediavilla.* In-8° de xvi-174 p. (Beiträge zur Gesch. der Philos. und Theol. des Mittelalters. Bd. XXXI, Heft 1). Münster, Aschendorff, 1934.

V. Rüfner. — *Die Natur und der Mensch in ihr.* In-8° de 82 p. (Die Philosophie). Bonn, Hanstein, 1934.

G. de Ruggiero. — *Filosofi del Novecento.* In-8° de vii-297 p. (Biblioteca di Cultura moderna). Bari, Laterza, 1934.

E. Samios. — *La sainte vie de Mahatma Gandhi.* In-16 de vii-175 p. Neuchatel. — Paris, Editions Delachaux et Niestlé S. A. 1934.

F. de Sanctis. — *Pagine Sparse. Contributi alla sua Biografia e Supplemento alla Bibliografia a cura di* B. Croce. In-8° de 151 p. (Bibl. di Cultura moderna). Bari, Laterza, 1934.

P. Siwek, S. J. — *Aristotelis De Anima. Libri tres, graece et latine.* Trois vol. in-8° de 358 p. (Textus et Documenta. Series Philosophica, 10). Romae, apud Ædes Pont. Univ. Gregor., 1933.

H. Schwamm. — *Das göttliche Vorherwissen bei Duns Scotus u. seinen ersten Anhängern.* In-8° de 343 p. (Philos. und Grenzwissenschaften. Bd. V, Heft 1/4). Innsbruck, F. Rauch, 1934.

J. Tricot. — *Aristote. De la Génération et de la Corruption.* Traduct. nouvelle et Notes. In-8° de xviii-171 p. (Bibl. des Textes philos.) Paris, Vrin, 1934.

— *Aristote. De l'Ame.* Traduct. nouvelle et Notes. In-8° de xii-237 p. (Bibl. des Textes philos.). Paris, Vrin, 1934.

J. J. Trillat. — *Organisation et Principes de l'Enseignement en U. R. S. S. Les relations entre la Science et l'Industrie.* In-8° de 79 p. et 3 planches. Paris, Hermann, 1933.

E. Turolla. — *Saggio sulla Poesia di Sofocle.* In-8° de 277 p. (Bibl. di Cultura moderna.) Bari, Laterza, 1934.

J. Vialatoux. — *Philosophie Économique. Études critiques sur le Naturalisme.* In-8° de xxvi-222 p. (Bibl. française de Philos.). Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

B. Wigersma. — *Verhandlungen des Dritten Hegelkongresses vom 19 bis 23 April 1933 in Rom.* In-8° de 278 p. Haarlem, Tjeenk Willink, 1934.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1934.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

n° 2

Philosophie générale.

E. Lemasson, *Manuel de Philosophie à l'usage des candidats au Baccalauréat.* Deux volumes in-8° de 392 et 420 p.. Paris, Beauchesne, 1934.

Il n'est pas, dit-on. de manuel idéal. Je ne sais si celui-ci ne fera pas mentir la formule. Les professeurs de philosophie et leurs élèves auront désormais un excellent instrument de travail. De ces deux volumes, le premier comprend uniquement la psychologie; le second, la logique, la Morale et la Théodicée. La présentation extérieure est très bonne et unit la clarté à l'élégance. Quant au fond, l'auteur a su disposer les différentes questions du programme avec beaucoup de netteté et de méthode; il accorde à chacune d'elles l'importance qu'elle mérite et la développe de façon à la mettre à la portée des jeunes esprits auxquels s'adresse le manuel. Aussi trouvera-t-on dans ces exposés beaucoup de comparaisons, d'images, un appel constant aux faits et au concret. Le point de vue historique a, comme il convient dans un ouvrage de ce genre, une place importante et s'insère naturellement dans l'exposé dogmatique. L'auteur connaît bien les théories qu'il rapporte et sait les mettre à la portée de ses lecteurs. Les citations sont généralement bien choisies et suggestives. De plus, des références très précises aux œuvres des philosophes ou à des travaux connexes aux questions traitées, permettront aux élèves, aidés de leurs maîtres, de perfectionner leurs connaissances et de faire eux mêmes de petites études personnelles. Enfin, chaque chapitre est accompagné d'un certain nombre de sujets de dissertations données dans les diverses facultés ces dernières années. L'auteur a développé la Métaphysique plus que ne le comportent les programmes. « C'est que, nous dit-il avec raison, les problèmes qu'elle étudie sont fondamentaux. Leur solution résume et met en lumière les positions prises en Psychologie, en Logique et en Morale. Nous avons remarqué maintes fois que les élèves ne comprennent vraiment leur cours de Philosophie qu'après avoir étudié la Métaphysique » (II, *Avertissement*). Nous ne pouvons que souhaiter à cet excellent traité la plus large diffusion.

J. Souilhé.

Dr S. Reinstadler, *Elementa Philosophiae scholasticae*, 15e édition. Deux vol. in-12 de xlviii-1102 p. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1934. Prix : 7, 75 mks.

Dans la préface de cette nouvelle édition, l'auteur nous avertit qu'il passe la main à son ami Charles Robert, docteur en théologie et philosophie scolastique, lequel présidera désormais aux destinées des *Elementa Philosophiae Scholasticae*. Nous lui souhaitons de conserver à cet excellent petit manuel les qualités qui ont fait son renom : esprit vraiment philosophique, choix heureux de ce qui pouvait être laissé de côté dans un exposé élémentaire, clarté des explications doctrinales, abondance relative des renseignements positifs. Ce faisant, et veillant, selon le vœu de l'auteur, à un contact plus étroit avec les résultats de la science moderne, il lui permettra de vérifier longtemps encore le jugement du Cardinal Mercier qui le déclarait digne entre tous de devenir classique dans les séminaires. Le nombre des éditions en porte le meilleur témoignage.

P. M.

Der Grosse Herder, Nachschlagewerk für Wissen und Leben. Tome VII. maschona — osma. Un vol. de vi pp. et 1696 col. de texte, 145 col. annexes et 1.651 illustrations. — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1934. Prix : reliure toile 34,50 mks; demi-veau, 38 mks.

Les volumes du Grand Herder se succèdent sans lassitude : il faut répéter, sans nous lasser non plus, qu'ils restent, les uns après les autres, de même qualité que les premiers dont nous avons déjà dit le mérite. C'est la confection même de ce grand ouvrage qui a été disposée en tableau détaillé d'organisation rationnelle à l'article *Organisation*.

Citons les articles qui intéressent le plus la philosophie : le matérialisme (*Materialismus*), le modernisme (*Modernismus*), le droit naturel (*Naturrecht*); ceux qui se rapportent à l'homme (*Mensch*...), la nation (*Nation, Nationalismus, Nationalpolitische Erziehung*) et surtout au national-socialisme (long article *Nationalsozialismus*).

Articles biographiques : Mercier, Newman, Newton, Nietzsche...

Avec ce huitième volume, l'ouvrage en est à plus des deux tiers de son achèvement.

P. M.

Orient et Occident (*Orient und Occident*), Cahiers publiés par Fritz Lieb et Paul Shuetz en collaboration avec Nicolas Berdjajew et E. Reisner. Suite, cahiers 11-16. Leipzig, Hinrichs.

On a déjà parlé dans « Les Archives » (Vol. X. Cahier I, suppl. bibliogr. N. 1. 1933, p. 89), des dix premiers cahiers de cette importante revue consacrée à l'étude de la pensée orientale et surtout russe. Les nouveaux

cahiers sont aussi intéressants et riches que leurs devanciers. Signalons en passant l'article suggestif de E. Reisner sur la Christologie et l'Eschatologie dans la philosophie de Schelling, révélateur pour quiconque étudie la genèse de ces questions chez les penseurs russes (Cahier 10); une traduction du « Nietzsche russe », Constantin Leontiev, sur « le monasticisme » et le monde (Cah. 11); tout le cahier 13 consacré à l'étude de la sutuation de l'Eglise vis-à-vis du bolchévisme en Russie; le Cahier 14 à la question de l'Ukraine, sa philosophie et sa mystique; le 15e traitant de l'Eglise et de l'école en U. R. S. S.; enfin le 16e sur l'élément utopique et apocalyptique dans la pensée russe.

Inutile de parler de la tenue de la revue, elle continue d'être aussi parfaite, qu'objective. Sa bibliographie vraiment unique en est le vrai joyau cher à tous ceux qui travaillent ces problèmes et dont le nombre s'accroît journellement.

Iwan KOLOGRIWOF.

Gallo GALLI, *Saggio sulla Dialettica della realta spirituale*. I. — *I problemi fondamentali*, 1 vol. in-8° de 277 p., Milan, Società editrice Dante Alighieri, 1933, 25 Lire.

Cet ouvrage expose un point de vue qui veut être une conciliation de l'idéalisme et du spiritualisme. Armando Carlini s'était naguère, en Italie, attelé à cette tâche. M. Gallo Galli la reprend sur de nouvelles bases.

Le principe suprême logique-concret est celui de la synthèse *a priori* comme conciliation des contraires hégéliens par le moyen de la transvaluation réciproque de l'affirmation et de la négation. A la synthèse *a priori* se joignent : la considération de l'infini comme n'étant nécessairement jamais tout entier en acte, et, par là, comme se résolvant en une expression inépuisable et toujours nouvelle du réel, — la considération du rapport causal, et, en général, de la catégorie relation, comme fonction réciproque de variables indépendantes, — enfin la considération de la catégorie de l'un-multiple subjectif, qui est la catégorie suprême de l'être et du connaître.

Telles sont les bases sur lesquelles M. Galli veut construire l'expérience ou plutôt les principes dont il veut la *déduire*. L'acte spontané, dans son caractère singulier ineffable, conduit à l'universel, lequel, à son tour, devient sensible par l'inquiétude immanente à l'activité spontanée, sans perdre, d'ailleurs, sa valeur d'universel. D'autre part, de l'intimité absolue du sujet singulier, on passe à la position de l'existence et à l'intelligence de l'efficience des autres sujets : d'où l'invention de la réalité des sujets multiples, monades qui sont les membres d'un système. L'intériorité du sujet, considérée cette fois du point de vue spirituel, donne naissance au concept d'immanence, qui appelle à son tour la notion d'un Dieu transcendant, exigée par la saisie du devenir infini qui caractérise essentiellement la réalité spirituelle. Enfin, de la dialectique de l'un-multiple subjectif se déduisent quatre formes de la réalité spirituelle : la con-

naissance sensible, la connaissance rationnelle, l'activité impulsive et l'activité volontaire, expressions de l'aptitude créatrice inépuisable de l'esprit. Tout cela, de nouveau fonde une théorie de la valeur.

Sans aucun doute, M. G. Galli réussit à concilier idéalisme et spiritualisme. En un sens, même, la conciliation est inutile, s'il est vrai que, tels qu'il les entend, idéalisme et spiritualisme coïncident. M. Brunschvicg, en France, pour des raisons, d'ailleurs, assez différentes de celles de M. Galli, ne cesse de le répéter. Mais peut-être aussi qu'idéalisme et spiritualisme coïncident trop facilement. M. Brunschvicg abandonne tout ce qui est au-dessous de l'esprit, matière, vie, contingence. Simplification arbitraire, qui ne donne qu'une illusion de solution. M. Gallo Galli, lui, veut tenir compte de toute l'expérience. Mais, ici encore, la solution n'est-elle pas postulée par la méthode déductive, qui commence par intérioriser tout l'univers? La conciliation de l'idéalisme et du spiritualisme réussit trop parfaitement, et le problème qui surgit est d'expliquer tout ce que l'expérience implique de « matérialisme ». C'est toute la croix de l'idéalisme.

En tout cas, ce sont de belles pages que celles que vient de publier M. Gallo Galli, riches, lucides et d'une belle inspiration morale.

R. JOLIVET.

Henri BERGSON, *La Pensée et le Mouvant. Essais et Conférences.* Un vol. in-8° de 322 p. Paris, Alcan, 1934.

Ce nouveau livre de M. Bergson renferme, outre deux importants chapitres inédits présentés sous forme d'*Introduction* (p. 1113) et remontant à 1922 (113, *note* I), un certain nombre d'articles ou de conférences spécialement désirés. Les voici dans leur ordre en cet ouvrage : *Le possible et le réel,* Essai publié dans la revue suédoise *Nordisk Tidskrift* en novembre 1930; *L'intuition philosophique,* Conférence faite au Congrès de philosophie de Bologne, le 10 avril 1911; *La perception du changement,* Conférences faites à l'Université d'Oxford les 26 et 27 mai 1911; *Introduction à la Métaphysique,* Essai paru dans la *Revue de Mét. et de Morale* en 1903; *La philosophie de Claude Bernard,* Discours prononcé à la cérémonie du Centenaire de Claude Bernard, au Collège de France, le 30 décembre 1913; *Sur le pragmatisme de William James. Vérité et Réalité,* Essai composé pour servir de préface à l'ouvrage de W. James sur le Pragmatisme, traduit par E. Le Brun (Paris, Flammarion, 1911); *La vie et l'œuvre de Ravaisson.* Notice parue dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques,* 1904, t. 1, p. 686.

L'*Introduction* comprend deux parties : la première a pour titre *Croissance de la vérité. Mouvement rétrograde du vrai;* la seconde, plus considérable (p. 33-113), traite *De la position des problèmes.*

Combien le présent ouvrage a d'importance pour aider à comprendre la pensée de Bergson et en soi nous le dirons, preuves à l'appui, dans le

prochain Cahier d'*Etudes critiques.* Relevons, en attendant, quelques passages essentiels.

Intuition : « Nous avons désigné par ce mot la fonction métaphysique de la pensée : principalement la connaissance intime de l'esprit par l'esprit, subsidiairement la connaissance, par l'esprit, de ce qu'il y a d'essentiel dans la matière, l'intelligence étant sans doute faite avant tout pour manipuler la matière et par conséquent pour la connaître, mais n'ayant pas pour destination spéciale d'en toucher le fond » (p. 244, note). L'*intelligence* opposée ici à l'*intuition,* bien loin d'être le tout de la pensée, n'en est que la détente abstraite et conceptuelle; elle a une vraie valeur, mais toujours inférieure au contenu absolu de l'intuition qu'elle monnaye, sans pouvoir jamais l'épuiser, en concepts généraux et clairs. Tout ce qu'ils ont de portée spéculative, les concepts abstraits le tiennent des données intuitives qu'ils s'efforcent de traduire, et aussi de cette vertu interne qui leur vaut de nous aider à marcher vers de nouvelles et plus pénétrantes intuitions. Vraie valeur mais en fonction d'intuitions à expliciter ou à préparer. « Concevoir est un pis aller quand il n'est pas donné de percevoir, et le raisonnement est fait pour combler les vides de la perception ou pour en étendre la portée » (p. 165). Il n'est que de bien entendre ces vues et de les pousser encore dans le sens métaphysique pour obtenir une doctrine valable de l'*intuition* et du *concept.* Nous reviendrons sur ce point essentiel.

Changement, mouvement. Voici un des textes qui ont suscité le plus d'incompréhensions tant chez les adversaires que chez les partisans de la *substance.* « *Il y a des changements, mais il n'y a pas sous le changement, des choses qui changent :* le *changement n'a pas besoin d'un support. Il y a des mouvements, mais il n'y a pas d'objet inerte, invariable, qui se meuve : le mouvement n'implique pas un mobile* » (p. 185). C'est M. Bergson qui souligne. Ce qu'il exclut ici à bon droit c'est, non pas la substance, mais la *chose* ou le *support* conçus de façon toute quantitative, comme pure passivité; bref, la *substance* qui ne serait pas *nature,* et donc, pas essence c'est-à-dire intelligible. Ce qu'il admet c'est la substance qui se révèle principe de virtualités et d'actions, principe agissant et permanent, principe qui s'actualise peu à peu et, en s'actualisant ainsi, *dure.* En chaque substance concrète, le principe d'être est principe d'action, l'être est action passée, présente et future, action virtuelle et actuelle, inconsciente. « De ce qu'un être est action peut-on conclure que son existence soit évanouissante? Que dit-on de plus quand on le fait résider dans un « substratum », qui n'a rien de déterminé puisque par hypothèse, sa détermination et par conséquent son essence est cette action même? Une existence ainsi conçue cesse-t-elle jamais d'être présente à elle-même, la durée réelle impliquant la persistance du passé dans le présent et la continuité indivisible d'un déroulement? Tous les malentendus proviennent de ce qu'on a abordé les applications de notre conception de la *durée réelle* avec l'idée qu'on se fait du *temps spatialisé* » (p. 185, *note* 1). Plus loin, l'auteur s'étonne à juste titre de la méprise qui a fait comparer sa doctrine du réel à celle d'Héraclite. « *Il y a une*

réalité extérieure et pourtant donnée immédiatement à notre esprit... Cette réalité est mobilité. Il n'existe pas de *choses* faites, mais seulement des choses qui se font, pas d'*états* qui se maintiennent, mais seulement des états qui changent ». En d'autres mots, la substance est principe constamment agissant d'action. « Encore une fois, écrit en note M. Bergson, nous n'écartons nullement par là la *substance*. Nous affirmons au contraire la persistance des existences. Et nous croyons en avoir facilité la représentation. Comment a-t-on pu comparer cette doctrine à celle d'Héraclite? » (p. 238).

B. ROMEYER.

E. CASTELLI, *Réflexions critiques sur le problème de la philosophie chrétienne,* Marseille, Etudes philosophiques, 1932.

Dans cette *Communication* présentée à la société d'Etudes philosophiques de Marseille, M. Castelli se demande en quel sens est possible une philosophie chrétienne : neuf pages où l'auteur s'évertue, avec un succès négatif, à poser exactement le problème. Pour lui, en effet, il s'agirait ici de lever l'antinomie apparente qui résulte de la présence simultanée, en l'acte de foi, de la *liberté* et de la *certitude* (p. 5). Problème intéressant, certes, mais qui n'est pas celui de la philosophie chrétienne.

B. R.

Psychologie et Ésthétique.

René LE SENNE. Professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand. *Le Mensonge et le caractère.* Un vol. in-8° de 348 p. Prix : 45 fr.

Son étude sur le mensonge, M. Le Senne l'a faite à la lumière d'une science encore jeune : la caractérologie, et au moyen d'une méthode jusqu'à présent peu employée en France : celle des corrélations ; c'est dire l'actualité de son travail.

L'auteur prend pour point de départ de ses recherches les résultats de l'enquête sur l'hérédité psychologique faite en 1909 par deux psychologues hollandais : G. Heymans et E. Wiersma et répartis par eux suivant huit caractères : amorphes, apathiques, sanguins, flegmatiques, nerveux, sentimentaux, colériques et passionnés. Ces caractères résultent des différentes combinaisons de trois propriétés fondamentales : l'émotivité, l'activité et le « retentissement » qui classe les hommes en « primaires » ou « secondaires » suivant qu'ils sont plus accessibles aux effets d'une représentation quand elle occupe le champ de la conscience claire ou au contraire quand elle est tombée dans le subconscient. Le premier fait acquis par cette documentation est que la véracité se rencontre le plus rarement chez les « nerveux » qui sont des émotifs, inactifs, à fonction primaire (E N A P).

M. Le Senne part de ce fait. Il le relie d'abord à un autre fait : la plus

grande véracité des caractères autres que le nerveux. Il établit ensuite l'augmentation de véracité relativement aux trois propriétés fondamentales qui servent à définir le nerveux et parvient à la formule suivante dont l'application fournit des résultats qui concordent avec ceux de l'enquête d'Heymans de façon aussi satisfaisante qu'il est possible en une matière de cette complexité :

$V = 37 + 0{,}15\,a - 0{,}3\,e + 0{,}6\,r$, où V définit le coefficient de véracité, e, l'émotion, a, l'activité et r, le retentissement des représentations. L'auteur élabore enfin une théorie du mensonge (particulièrement du mensonge improvisé) qu'il résume ainsi lui-même : Le mensonge résulte « de « l'activation d'une tendance forte par elle-même et renforcée par un coeffi- « cient élevé d'émotivité générale, que ne viennent compenser ni d'autres « tendances manifestées, à cause du rétrécissement ordinaire ou momen- « tané du champ de conscience, ni d'autres tendances subconscientes, à « cause de la primarité du sujet » (p. 83).

Cette loi de la véracité établie, on en déduit les conséquences : conséquences générales d'abord, relatives notamment à la psychologie de l'esprit faux et du pessimiste, conséquences particulières ensuite permettant une classification des mensonges suivant les différents caractères : nerveux, colériques, non émotifs primaires, non émotifs secondaires.

L'enquête qui sert de base à ce travail, comme toutes celles du même genr d'ailleurs, appelle des réserves, la systématisation des résultats de cette enquête paraîtra, comme toute systématisation, un peu arbitraire ; il n'en reste pas moins vrai que l'œuvre de M. Le Senne est très remarquable et aura efficacement contribué au progrès de la psychologie auquel nous assistons actuellement en France. Par sa méthode rigoureuse, ses aperçus originaux, ses conclusions variées et intéressantes, cet ouvrage sera grandement apprécié de tous ceux qui sont déjà initiés à la méthode des corrélations ; il faut espérer qu'il donnera à quelques-uns d'entre eux l'idée et le goût de se consacrer à des recherches du même genre. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse en faire?

A. Barbaste.

Heinrich Lützeler, *Einführung in die Philosophie der Kunst*. Un vol. in-8° de vi-95 p (« Die Philosophie. Ihre Geschichte und Systematik », fasc. 14). Bonn, Peter Hanstein, 1934. Prix : broch. RM. 3; carton. RM. 3,20.

Il ne s'agit nullement ici d'une Esthétique ou Philosophie du Beau, mais bien d'une Philosophie de l'Art, qui met en relief l'antithèse entre beauté naturelle et œuvre d'art, délimite le domaine strictement artistique, analyse le processus psychologique d'une création artistique, pour lui trouver enfin une justification métaphysique et théologique.

Après l'étude très technique des caractères essentiels de l'art, individuel et social, humain et divin en quelque sorte par sa participation à la puissance créatrice, religieux presque toujours (même lorsqu'il traite de sujets profanes), voici la justification métaphysique de l'Art que nous

propose le Prof. Lützler : l'art achève et libère ce qu'il y a de foncièrement humain en nous, lorsqu'il harmonise notre exigence des réalités finies avec le désir de les dépasser, nos besoins d'action et de contemplation à la fois.

Les douze premiers chapitres de cet ouvrage, organisés avec une parfaite clarté et d'une érudition serrée, intéresseront surtout les techniciens. Les deux derniers chapitres sont plus facilement abordables : « L'Art et l'Être Absolu », « l'Analyse scientifique et l'Art ». Que le lecteur simplement curieux ne s'étonne pas de ces titres : les idées qu'ils recouvrent ont l'avantage d'être très élevées et très solides, sans trahir pour autant le bon sens, et c'est la marque de leur authentique valeur.

J. Minéry.

Benedetto Croce, *La Critica e la Storia delle arti figurative. Questioni di Metodo,* 1 vol. de 254 pp. (Biblioteca di cultura moderna), Bari, Laterza, 1934, 16 L.

Ce volume ne contient pas d'inédits, mais réunit seulement les passages des différents ouvrages de B. Croce qui se rapportent spécialement à l'histoire et à la critique des beaux-arts. Les questions les plus variées y trouvent place, depuis la dispute de l' « art pur » jusqu'aux problèmes de la technique et du métier. — La lecture de ces notes détachées suppose une continuelle référence aux théories esthétiques de B. Croce, si importantes dans l'ensemble de sa doctrine. Mais on pourrait aussi bien concevoir ce florilège comme une introduction à ces théories, dont il nous propose nombre d'applications concrètes.

R. Jolivet.

Philosophie Scientifique.

Reallexikon der Vorgeschichte — Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrter. Herausgegeben von Max Ebert, Ord. Professor an der Universität Königsberg. — 15 vol. en 16 tomes, gr. in-8°. Berlin, W. de Gruyter et C°, 1924-1932.

Des raisons d'ordre financier, encore plus que d'ordre national, je pense, — l'ouvrage revient à plus de 5.250 francs — ont presque complètement empêché le public éclairé français, sauf quelques rares spécialistes, de prendre contact avec ce magistral ouvrage. Un bref compte rendu ne pouvant par suite être que de peu d'utilité, on en trouvera une recension plus complète dans le prochain fascicule d'Études critiques des *Archives*. Mais il faut signaler dès maintenant le véritable tour de force réalisé par les éditeurs Berlinois pour mettre sur pied en huit ans, dans les circonstances difficiles que chacun sait, un Monument de cette importance.

Tous les préhistoriens savent l'insurmontable difficulté que constituait

l'émiettement de leur documentation, même la plus précieuse, dans une quantité de périodiques locaux, à tirage restreint et souvent dans des langues d'accès difficile. Les meilleurs bulletins bibliographiques nationaux, ceux de notre *Anthropologie* française, par exemple, ne représentaient qu'une aide insuffisante. Le présent Dictionnaire est le premier qui vienne réellement combler pareille lacune. Il sera désormais impossible de l'ignorer, et même de s'en passer pour n'importe quel travail sérieux. Ajoutons qu'il ne peut manquer de constituer une étape importante vers l'unification des dénominations et des classifications, si désirable elle aussi et si énergiquement réclamée au Congrès International de Londres en 1932.

La Préface peut décevoir un peu en n'annonçant que la Préhistoire de l'Europe, de l'Asie Occidentale et du proche Orient. La restriction est défendable, quoique, comme l'on dit, « pendant qu'on y était » il n'eût pas coûté tellement davantage d'être encore plus compréhensif. Et bien des difficultés présentes de la Préhistoire s'éclairciront peut-être le jour où, comme d'autres sciences, elle cessera d'être aussi strictement circumméditerranéenne. En fait, du reste, la réalisation a quelque peu dépassé le programme fixé : on a inclus officiellement l'Afrique du Nord et l'Égypte, dont l'absence eût été inexcusable, et les seules lacunes sérieuses, que couvrent du reste quelques rappels, allusions ou brèves notices, demeurent la Chine et l'Afrique du Sud. C'est peu, relativement à la masse du matériel, mis pour la première fois à la facile disposition des chercheurs.

Ebert exprime le regret, dans son *Nachwort*, que les circonstances l'aient privé du concours des savants Français et Anglais Il dit cependant sa reconnaissance pour le collaborateur Français — le Cte Bégouën — qui en dernière heure est venu spontanément offrir son aide et à qui l'on doit les articles sur la caverne des Trois-Frères et le Tuc d'Audoubert. Evidemment, là comme ailleurs, un plus large esprit de collaboration (que l'on a senti renaître du reste au Congrès de 1932) eût, à l'avantage de tous, encore augmenté la valeur de l'ouvrage. Telle quelle, je le répète, elle demeure considérable et vraiment unique. La compétence et la largeur d'esprit souvent méritoire des auteurs ont réussi à atténuer ce déficit de contribution directe venue du dehors; et, mieux encore, l'autorité personnelle d'Ebert a su réduire au minimum les divergences d'opinions et de théories qui si souvent ont entravé le développement des sciences préhistoriques.

J'espère, dans la mesure du possible, faire bientôt connaître aux lecteurs des *Archives* quelques-unes des richesses de ce *Reallexikon,* — à ceux du moins que la présente note n'aura pas décidés à faire avec lui une connaissance plus directe et plus complète.

Christian BURDO.

Dr Vinzenz Rüfner, *Die Natur und der Mensch in ihr.* (*Die Philosophie, ihre Geschichte und ihre Systematik Abt. 10*). 1 vol. in-4° de 82 p. Bonn, Peter Hanstein, 1934. Prix : 2,60 RM.

Ce fascicule, un des premiers parus sur les 15 qui doivent composer la collection dont le Dr Steinbüchel a assumé la direction, est consacré à la Cosmologie. Toutefois au vocable de « Naturphilosophie », le plus employé outre Rhin pour désigner la Cosmologie, l'auteur a préféré un titre encore plus suggestif et qui nous révèle dès l'abord son intention de centrer son étude autour du problème capital de la place qu'occupe l'homme dans la nature.

C'est à l'organisation hiérarchiquement ordonnée de l'Être, au *principe des degrés*, que le Dr Rüfner demande la solution de ce problème. Chaque degré d'être, tout en réunissant en lui les éléments des degrés précédents, n'en est pas simplement la somme mais les organise suivant un type d'ordre supérieur. Comme il y a plus dans une suite mélodique que la somme des vibrations en lesquelles la physique résout chacun des sons qui la composent, ainsi en passant des éléments physicochimiques à la cellule vivante, des cellules à la vie sensitive et appétitive, de celle-ci à l'esprit, il y a chaque fois apport d'un élément nouveau irréductible à la somme des éléments précédents.

Dès lors la tâche de la philosophie de la nature est d'étudier les lois caractéristiques de chacun de ces degrés, puis la façon dont ils sont assumés dans une unité d'ordre supérieur. Tâche qui complète, parfois en les corrigeant, les résultats obtenus par les sciences positives. Tel est le programme que nous voyons développé ensuite en trois sections : la nature inorganique, le monde de la vie, les degrés de la vie.

A la fermeté de la pensée l'auteur allie une information étendue et sûre concernant les résultats des sciences positives et les principaux courants d'idées de la philosophie moderne, encore que la place faite à l'érudition soit forcément réduite par la nécessité d'enfermer une matière abondante en un nombre restreint de pages. Nous ne saurions donc lui faire grief du fait, que nous devons toutefois constater, que la littérature citée est presque exclusivement de langue allemande.

Ce fascicule constitue un excellent manuel de Cosmologie, sans avoir, malgré sa concision, la sécheresse et l'impersonnalité qui sont l'écueil habituel des manuels. Il nous permet d'augurer très heureusement de l'ensemble de la collection.

Jean Abelé.

Jean J. Trillat, *Organisation et principes de l'Enseignement en U. R. S. S. Les relations entre la Science et l'Industrie.* 1 vol. in-8° de 70 p. Paris, Hermann, 1933. Prix : 12 fr.

Ce livre résume l'ensemble des observations effectuées au cours d'une mission confiée à l'auteur par le Ministre de l'Education Nationale en

septembre 1932. Il est divisé en quatre parties : les deux premières concernent l'enseignement public en Russie, les deux dernières la conception de la science et l'organisation de la recherche scientifique.

Sur le régime scolaire de l'U.R.S. S. de nombreux ouvrages ont paru récemment, entre autres celui de Sergius Hessen et Nicolaus Hans : *Fünfzehn Jahre Sowietschulwesen*. On lira cependant avec intérêt le tableau très clair qu'en trace l'auteur. Mais c'est sur la conception soviétique de la science et de la recherche scientifique que le témoignage impartial du savant et du chercheur qu'est M. J. J. Trillat sera particulièrement apprécié.

La conception de la science pure et désintéressée est, aux yeux des dirigeants soviétiques, une idée périmée; la théorie n'a de raison d'être que si elle est ordonnée à la technique, soumise elle-même aux intérêts du Parti. Toutes les recherches entreprises doivent donc avoir un but pratique et le travail de recherche doit s'effectuer en liaison constante avec l'industrie. L'organisation des instituts de recherche est commandée par cette conception : le fonctionnement détaillé d'un de ces instituts, le « Kombinat » physico-technique de Léningrad, est exposé par l'auteur à titre d'exemple.

Que cette organisation soit susceptible d'un rendement immédiat dans un pays où tout était à construire, cela est hors de doute. Mais quelles seront les conséquences lointaines de ce *mysticisme de la machine* qui est la nouvelle religion du peuple russe?

Jean ABELÉ.

Morale et Sociologie.

R. P. Timothée RICHARD, O. P., *Etudes de théologie morale.* (Bibliothèque française de Philosophie). Un vol. in-8° de 353 p. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1933.

Deux études absolument distinctes composent cet ouvrage. Dans la première, consacrée à la question du « plus parfait », l'auteur s'attache à démontrer le bien-fondé de la notion de conseil comme perfection surérogatoire ultérieure au précepte proprement dit et telle par conséquent que l'inobservation n'en peut être taxée de péché même véniel. Il cite un grand nombre de textes de saint Thomas à l'appui de cette thèse.

La seconde partie reprend un thème déjà exploité par l'auteur dans son livre *Le probabilisme et la philosophie,* et dont on aurait pu croire l'intérêt épuisé : c'est à savoir que les systèmes probabilistes reposent tous sur une fausse conception de la probabilité; ils prennent en effet pour accordé que deux probabilités opposées peuvent subsister en face l'une de l'autre, soit inégales soit même égales; mais l'analyse de la notion de *probable* établit le contraire. Après une critique aussi radicale du probabilisme, on n'est pas peu étonné de voir le P. Richard aboutir en pratique à une position qui en diffère à peine.

J. de B.

**

Chanoine Ranwez, *Devoir et perfection*. Une broch. de 34 p. in-8°. Gembloux (Belgique), Duculot, 1933.

Ces pages, extraites des *Collationes Namurcenses* (janvier 1933), reviennent une fois de plus sur la thèse de l'auteur — thèse opposée à celle du P. Richard — qu'il n'y a point d'imperfections morales qui ne soient en même temps péchés, chacun ayant le devoir de tendre à sa manière à la perfection.

J. de B.

Dr Michael Müller, *Ethik und Recht in der Lehre von der Verantwortlichkeit*. Un vol. in-8° de 256 p. Regensburg, Josef Habbel, 1932.

Si nettement distinctes qu'elles nous apparaissent aujourd'hui, les notions de responsabilité juridique et de responsabilité morale ont été longtemps confondues dans la pensée du moyen âge. C'est à marquer les grandes étapes de leur différenciation que s'est appliqué le Dr Müller, en un livre d'une érudition remarquable. Trois chapitres partagent ce livre. Le premier cherche dans la pensée antique, patristique et scolastique les éléments d'une définition de l'acte imputable. Le second opère d'ingénieux sondages dans les pénitentiels du haut moyen âge, puis dans les *gloses* du *Décret*, pour en extraire une doctrine de la responsabilité que l'on trouvera certes bien éloignée de l'enseignement de nos manuels modernes, encore qu'elle ne soit pas sans amorcer des distinctions utiles. Le troisième, enfin, expose les efforts des auteurs scolastiques pour arriver à une théorie rationnelle de l'imputation ; c'est Abélard qui est ici l'initiateur ; au temps de saint Thomas un grand pas a déjà été fait ; il faut néanmoins attendre jusqu'au XVIIe siècle pour aboutir pleinement. — Étude objective et révélatrice, dont on ne peut que souhaiter qu'elle trouve des imitateurs.

J. de B.

O. Lemarié, *Précis d'une sociologie*. Un vol. in-16 de VII-192 p., Paris, Alcan, 1933.

Après les années d'engouement, la sociologie semble atteinte d'un certain discrédit. « L'heure est venue, pour elle, de se recueillir, de dresser le bilan sévère de ses gains et de ses échecs, de perfectionner sa méthode ». C'est à cet examen et à cette mise au point que M. Lemarié a voulu contribuer, en donnant au public son *Précis d'une sociologie*. Quiconque s'intéresse aux études sociologiques et cherche à s'orienter dans ce labyrinthe, se trouvera bien de le prendre pour guide. Nul mieux que lui ne pouvait en si peu de pages projeter autant de lumière sur un aussi vaste domaine. « Non multa, sed liquida » !

J. de B.

EMMANUEL LÉVY, Professeur à la Faculté de Droit de Lyon, *Les fondements du Droit.* Un vol. de 172 p. Paris, Alcan, 1933.

Quiconque a feuilleté la *Vision socialiste du Droit* de M. E. Lévy, peut aisément se faire une idée de ses *Fondements du Droit.* C'est de part et d'autre le même assemblage de notes publiées çà et là durant une carrière déjà longue, les mêmes thèmes philosophico-juridico-sociologiques (s'il est permis de s'exprimer ainsi), enfin la même méthode de présentation suggestive et fuyante. Avec beaucoup d'objectivité, l'auteur reproduit, pp. 103-122, une longue étude critique consacrée par le Professeur Ripert à son précédent ouvrage. On fera bien de s'y reporter pour mesurer la distance qui sépare ces *Fondements du Droit* de ce qu'on est convenu d'appeler ailleurs de ce nom. Dans la *Revue philosophique* de janvier 1934, M. G. Gurvitch analyse et apprécie lui aussi — mais d'un point de vue différent de celui de M. Ripert — les conceptions juridiques de M. E. Lévy.

J. de B.

Annuaire de l'Institut international de Philosophie du Droit et de Sociologie juridique 1934-1935. Travaux de la première Session. *Le problème des Sources du Droit positif.* Un vol. gr. in-8° de 246 p. Paris, Libr. du Recueil Sirey, 1934.

L'Institut international de Philosophie du Droit et de Sociologie juridique a tenu à Paris en octobre 1933 ses premières séances, sous la présidence du Professeur Le Fur. Celui-ci, dans son discours d'ouverture, a précisé la tâche à laquelle entend se consacrer le nouvel Institut. C'est une tâche de collaboration, entre juristes et sociologues des divers pays, en vue de faire profiter la philosophie du Droit d'une plus grande richesse de points de vue.

Chaque session doit être consacrée à l'étude et à la discussion de quelque sujet important. C'était, pour la session d'octobre 1933 dont le présent volume donne le compte rendu, le problème des sources du Droit positif, question très à l'ordre du jour, que les quatorze rapports publiés examinent sous tous ses aspects. Signalons spécialement les contributions de MM. Del Vecchio, Goodhart et Réglade. — Le sujet d'étude fixé pour la prochaine session, 1935, porte sur les *caractères essentiels du Droit, en comparaison avec les autres règles de la vie sociale et les lois de la réalité.*

J. de B.

S. MOREAU-REIBEL, chargé de cours à l'Université de Cracovie, *Jean Bodin et le Droit public comparé dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire.* Un vol. in-8° de XVI-279 p. Paris, Vrin, 1933.

Faire de Bodin un sociologue en possession d'une méthode rigoureuse et s'y tenant, serait certes une grande exagération; que l'auteur de *la*

République mérite d'être considéré comme un précurseur de la Sociologie juridique, c'est ce dont on ne peut douter après avoir lu le savant livre de M. Moreau-Reibel. Le premier, semble-t-il, Bodin a conçu l'idée d'une science du *naturel* des peuples, et le premier il a appliqué cette conception à l'étude du Droit comparé. Son historien s'applique à mettre en lumière ce grand mérite par une étude approfondie du *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* et des *Six livres de la République*. Comme de juste, il donne une place considérable aux idées de Bodin sur la souveraineté et sur les divers régimes politiques. Dans une importante conclusion, il cherche à mesurer l'influence de la méthode bodinienne dans l'histoire du Droit comparé.

J. de B.

Gaétan Pirou, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, *La crise du capitalisme*. Un vol. in-12 de 139 p. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1934. Prix : 15 fr.

Dans cet élégant volume, M. Gaétan Pirou fait le point de la situation économique actuelle. Avec une remarquable érudition, il expose d'abord les critiques d'ordre matériel et moral que l'on fait de tous côtés au capitalisme. Puis il étudie l'évolution que la théorie ou les faits prétendent imposer à notre régime : l'économie dirigée s'est montrée jusqu'à présent inopérante, du moins dans ses réalisations partielles; les partisans du libéralisme absolu ne peuvent récuser la nécessité du recours à l'Etat dans les moments difficiles; le néo-socialisme, par sa tactique de participation effective à l'action politique, n'aboutira, semble-t-il, qu'à une limitation du capitalisme, mais non à un changement de régime; quant au nationalisme, tel qu'il se manifeste en Allemagne et en Italie, il ne paraît pas devoir abolir le système capitaliste mais seulement réduire ses exigences individualistes et dominatrices.

Ainsi, conclut l'auteur, l'étude des faits comme celle des doctrines montre que le capitalisme évolue dans le sens d'une *économie mixte* : solution de synthèse entre l'action collective des groupements, cartels patronaux et syndicats ouvriers, et l'intervention de l'Etat; « mais cette évolution, — et ceci nous semble fort sage, — si elle implique le recul de l'individualisme, n'est pas nécessairement le déclin du capitalisme ».

Jean Desombre.

Jacques Maritain, *Du Régime temporel et de la liberté*. Un vol. in-16 de 268 p. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1933.

Un philosophe guidé « par le sentiment de ses responsabilités à l'égard des âmes », tel apparaît M. Jacques Maritain dans son constructif ouvrage : *Du régime temporel et de la liberté*.

Trois parties le composent : La première, spéculative, analyse l'ordre

créé dans son ensemble, pour y situer, métaphysiquement inséré dans l'univers de la nature, l'univers de la liberté (une philosophie de la liberté); la seconde partie montre à quel point la solution fournie aux problèmes politiques sont dépendants de l'usage que le chrétien fera de cette même liberté (Religion et Culture. II); enfin descendant au détail de la pratique, l'auteur, en une troisième partie, où l'éloquence vient souvent rythmer le mouvement de la pensée, expose les moyens propres au salut du monde par les catholiques « saintement » groupés dans la cité temporelle.

Il s'agit de constituer un État laïque chrétien. Cet État ne sera plus comme au Moyen Age une organisation où la contrainte religieuse est le principal mode de collaboration entre l'Église et les puissances temporelles, mais une cité, où, cherchant surtout à favoriser le développement harmonieux des personnes humaines au sein de la communauté, « la collaboration du temporel et du spirituel, s'exercera par mode d'influence morale et d'amitié ». *Jus amicabile!*

Cette large confiance en la personne humaine, appuyée sur une reconnaissance exacte des splendeurs de la liberté d'autonomie, inspire l'auteur dans tout ce livre.

Bernard BUTRUILLE.

L. GERNET et A. BOULANGER, *Le Génie grec dans la Religion*. In-8° de XLII-538 p. (Bibliothèque de Synthèse historique). Paris, La Renaissance du Livre, 1932.

Ce volume décrit d'une façon très pertinente les différentes formes de la vie religieuse en Grèce, jusqu'à l'époque romaine. La partie concernant l'époque classique est due à M. Gernet. L'auteur essaie de remonter aux origines de la religion grecque. Il y découvre une multitude d'éléments hérités de l'Égéide, qui avait elle-même subi des influences orientales, éléments indo-européens, ou si l'on veut, éléments méditerranéens et éléments nordiques. Sans vouloir attribuer un caractère de certitude à la masse confuse de suggestions que fournissent les monuments ou les textes les plus anciens, il croit possible néanmoins de démêler dans le système religieux primitif certains états d'imagination et de sentiment. A travers les usages et les récits, il tâche de retrouver les réalités sociales pour expliquer ensuite, non sans quelque exagération, par l'état social la mythologie elle-même. Il insiste sur le fond de cultes agraires qui paraît avoir donné naissance à un grand nombre de rites et de manifestations religieuses. Avant l'âge des dieux, le divin est quelque chose de diffus et d'indéterminé. Et même après qu'aura eu lieu le passage de ces puissances vagues à la personnalité, quelque chose de la conception première survivra dans le rôle des « esprits » (δαίμονες) et dans le caractère ondoyant et divers des héros et des dieux.

M. Gernet est plus à l'aise pour décrire le système de l'époque classique, bien que là encore, une large place doive être faite à l'hypothèse, et

qu'il faille conclure souvent par un *non liquet*. Les divers éléments du culte, les représentations, par le moyen de l'art, des divinités et la constitution du polythéisme anthropomorphique, les milieux de la vie religieuse, avec l'organisation officielle du culte dans la cité et l'introduction progressive, en marge de cette religion, d'associations et de sectes où fleurissent les « Mystères », les différentes formes de la piété, sont étudiés tour à tour et analysés avec érudition et prudence. L'auteur, à notre avis, accorde trop peu d'importance à l'expression littéraire et philosophique de la vie religieuse. Il en minimise l'influence et ne tient pas assez compte de cet effort, très réel et certainement efficace, des écrivains, pour épurer la conception religieuse des Grecs et pour aider les esprits à penser leur religion. A cet égard, le rôle de Platon, par exemple, et d'Aristote est insuffisamment mis en lumière.

La période hellénistique, décrite par M. Boulanger, se caractérise surtout par le développement des tendances individualistes qui ont fait des dieux semblables aux hommes et des hommes égaux aux dieux. Ces tendances sont favorisées, sinon provoquées, par les circonstances politiques. Avec la perte de l'indépendance politique, la religion de la cité s'étiole et se trouve bientôt submergée par les sectes à mystères, particulièrement les sectes dionysiaques. Sous l'influence de l'Orient, la notion de pureté spirituelle, de mérite moral se substitue de plus en plus à celle de pureté rituelle. La philosophie vient renforcer cette tendance et travaille à la répandre. M. Boulanger insiste à juste raison sur l'œuvre des écoles qui s'efforcent de relier la vie morale à la vie intellectuelle. Tandis que certaines d'entre elles, le cynisme, l'épicurisme, le scepticisme, agissent plus ou moins violemment contre la religion traditionnelle, le stoïcisme accommode son panthéisme avec la tradition polythéiste. Il est à la base de cette doctrine éclectique, mêlée de pythagorisme, de platonisme, qui, des cercles cultivés, a été propagée dans la foule par des prédicateurs populaires. Un nouvel esprit religieux se forme peu à peu où les sentiments moraux se mêlent de façon étrange aux pratiques superstitieuses. L'âge des doctrines d'intuition divine et d'extase est aussi l'âge de l'astrologie et de la théurgie.

J. S.

Histoire de la Philosophie.

B. Shorey, *What Plato said*. In-8° de VI-686 p. Chicago, The University of Chicago Press. 1933. Prix : $ 5.00.

Ce qu'a dit Platon, M. Shorey, un des plus remarquables platonisants d'Amérique, nous l'expose dans un excellent livre écrit avec beaucoup d'objectivité et de charme. L'auteur n'a pas cherché à reconstituer la philosophie de Platon, à nous la présenter telle qu'il la comprend et sous une forme synthétique. Il a préféré laisser parler Platon lui-même et prenant les dialogues les uns après les autres, suivant l'ordre chrono-

logique généralement admis aujourd'hui, il analyse le contenu. Les deux premiers chapitres résument ce que l'on peut considérer comme acquis au sujet de la vie et des écrits du philosophe. Ils discutent les principales hypothèses aventureuses émises au cours des deux derniers siècles sur divers points, telles que le problème des relations de Platon avec ses contemporains ou l'authenticité et la composition des dialogues. Les solutions de l'auteur restent toujours modérées et prudentes. Sur l'authenticité des *Lettres*, il ne se prononce pas avec une entière certitude, mais il serait porté à admettre l'authenticité de la 7e et de la 8e. Quant aux dialogues, il place uniquement parmi les douteux les deux *Alcibiade* et le *Clitophon;* parmi les apocryphes, ceux que l'antiquité signalait déjà, et en plus, *Minos*, *Hipparque*, *Théagès* et *les Rivaux*.

L'analyse des dialogues est faite avec beaucoup de clarté et d'une façon très vivante. Naturellement ce sont les idées principales qui ressortent de ces résumés, tandis que les idées accessoires sont négligées. Mais rien d'important n'est omis. M. Shorey n'est point cependant un simple rapporteur. Il ne craint pas d'exposer à l'occasion son sentiment sur la composition des dialogues. C'est ainsi qu'il s'efforce de mettre en lumière une idée qui lui est chère et pour laquelle il a déjà combattu : c'est l'unité de la pensée de Platon. Ceci contre les critiques trop portés à voir des transformations et des changements de direction dans la philosophie du grand disciple de Socrate. Pour M. Shorey, le Platon des *Lois* ne diffère en somme pas du Platon des premiers dialogues. Il y a peut-être quelque exagération à nier toute évolution chez un écrivain dont la carrière littéraire s'étend sur plus de cinquante ans et dont la doctrine a dû subir le choc de contradictions si nombreuses et si passionnées. Toutefois, M. Shorey a eu raison de réagir contre une thèse s'appuyant sur les indices les plus fragiles, pour prétendre démontrer la transformation radicale de la philosophie platonicienne.

L'ouvrage de M. Shorey n'est pas seulement agréable à lire et utile comme introduction à l'étude de Platon, mais il rendra encore service aux spécialistes par les suggestions qu'il provoque, grâce aux notes érudites placées à la fin du livre, grâce aussi aux références données aux autres dialogues dans l'analyse de chacun d'entre eux, références qui courent en marge de chaque page.

J. Souilhé.

J. Stenzel, *Studien zur Entwicklung der Platonischen Dialektik von Sokrates zu Aristoteles*. Zweite erweiterte Auflage. In-8° de VII-208 p. Leipzig, Teubner, 1931. Prix : 10 Mks.

L'auteur de ce travail est un des platonisants les plus en vue en Allemagne depuis une quinzaine d'années. Il a donné du platonisme une interprétation originale que l'on retrouve sous une forme ou sous une autre dans ses diverses publications. L'ouvrage présent est constitué par une série d'articles parus en différentes revues. La principale étude (la

première et la plus importante de la nouvelle édition) a été publiée comme volume en 1917, sous le titre, conservé ici : *Etudes sur l'évolution de la dialectique platonicienne de Socrate à Aristote, Arete et Diairesis* (p. 1-122). Les autres articles traitent des sujets suivants : *Forme littéraire et contenu philosophique du dialogue platonicien* (p. 123-141); *Sur la Logique de Socrate* (p. 142-155); *Sur le rapport de l'élément poétique e de l'élément religieux chez Platon* (p. 156-180); *Le problème du libre-arbitre dans le platonisme* (p. 181-202).

M. Stenzel ne se rattache nullement dans son interprétation du platonisme à l'école néo-kantienne de Marbourg, mais il a néanmoins grandement profité des suggestions, souvent très heureuses, de Natorp, concernant la logique de Platon. Il n'accepte pas toutefois la thèse systématique qui fait du philosophe grec un précurseur de Kant. Pour lui, on doit distinguer deux périodes dans l'activité littéraire de Platon : la période socratique, la période où les dialogues reproduisent l'enseignement moral de Socrate. La théorie des Idées repose tout entière sur cet enseignement; il n'est guère question que des Idées du juste, du beau, et par-dessus tout du Bien, toutes Idées morales dont l'âme possède l'intuition. La deuxième période, proprement platonicienne, inaugure une nouvelle méthode, élargit le domaine des Idées et transforme le sens de ces dernières. Elles deviennent des concepts que le logicien s'efforce de découvrir au sein de l'individuel, et de classer au moyen d'un instrument, que Platon lui-même s'est forgé et dont il fait un usage constant dans les derniers dialogues, la *diairesis*, ou méthode de division. Le résultat de ce procédé est la définition qui permet à la pensée de saisir dans son essence la réalité et d'exprimer avec certitude les rapports que soutiennent entre elles les Idées.

Nous ne pouvons ici discuter en détail toutes les interprétations de M. Stenzel et la façon souvent ingénieuse dont les textes sont expliqués, l'occasion s'en présentera j'espère un jour, mais nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs des travaux qui méritent d'être pris en considération et fournissent des hypothèses suggestives pour l'intelligence du dernier platonisme.

J. S.

LEO W. KEELER, S. J., *The problem of error from Plato to Kant. A historical and critical study*. Un volume in-8° de IX-281 p. (Analecta Gregoriana). Romae, apud aedes pontificiae Universitatis Gregorianae, 1934.

Le présent ouvrage ne prétend pas donner une solution nouvelle du problème de l'erreur, mais une étude purement historique et critique.

Puisqu'il n'est guère de philosophe qui n'ait été amené à traiter de loin ou de près la question de l'erreur, l'auteur, nécessairement astreint à un choix, s'est efforcé de procéder par ombres et lumières. Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas, Descartes, marquent la progression vers une solution satisfaisante. Tandis que pour Platon l'erreur se réduit à une

sorte de connaissance inférieure à mi-chemin entre l'ignorance et la connaissance vraie. Aristote l'attribue à un abus de la volonté libre, distinguant ainsi nettement les rôles respectifs de l'intelligence et de la volonté. Saint Augustin envisage le problème de l'erreur dans sa connexion intime avec le problème du mal : notre faculté d'intellection, bien que limitée, est capable de connaître la vérité; mais sa vision est obscurcie par un nuage d'images sensibles, et son dynamisme entravé par l'influence de la volonté libre qui l'incline vers le mal. Reprenant ces conclusions, saint Thomas met en évidence l'impossibilité d'attribuer l'erreur à l'acte de simple appréhension : elle est dans le jugement qui est l'acte spécifiquement humain. Descartes à son tour tente d'expliquer l'erreur en partant de la conception augustinienne de la croyance, et faisant du jugement un acte d'assentiment que la volonté peut étendre au delà des idées claires et distinctes. En regard, l'étude de Spinoza, de Hume, de Kant, etc... ne donne que des solutions décevantes et stériles; ces penseurs souvent reculent la solution du problème au lieu de la faire progresser.

L'ouvrage du R. P. Keeler sera un précieux instrument de travail pour quiconque voudra approfondir le problème critique de la connaissance, et de ceux qui entreprendraient, comme le R. P. en exprime le souhait, d'achever son œuvre par une étude positive et complète de l'erreur.

J. Minéry.

E. Castelli, *Il duplice aspetto del problema del male et S. Augustino* (extrait de la *Rivista di Cultura*, 1930, fasc. 5-6, p. 1-12).

Réflexions sommaires ordonnées à montrer que tout dans la création, même le mal volontaire du péché qui est moralement déplacé si on le considère en soi, trouve sa place dans l'éternel plan de Dieu.

B. R.

L. Keeler, *Sancti Augustini doctrina de cognitione.* Textus selecti, in-8° de 80 p. (Textus et Documenta). Romae, ap. Aedes Pont. Univ. Gregorianae, 1934. Prix : 6 lire.

L'idée était intéressante de grouper, en vue de l'enseignement philosophique, les textes de saint Augustin relatifs à la connaissance. Le R. P. Keeler l'a réalisée ici en citant d'après l'édition de Migne, non sans recourir, pour les passages difficiles, à celles de Vienne ou de Teubner.

Voici quel est l'ordre des textes : ceux qui intéressent la méthode augustinienne, ceux relatifs à la vie des sens ou de l'imagination, ceux qui se rapportent à la vie de l'esprit, enfin certains concernant la raison inférieure, l'intelligence des signes, les concepts empiriques, l'ignorance et l'erreur.

Ensemble précieux, et que le R. P. Keeler munit d'un bref mais judicieux commentaire en langue latine.

B. Romeyer.

Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge, t. VI et t. VII, deux in-8° de 324 et 281 p. Paris, Vrin, 1932 et 1933.

Le volume VI contient les six études suivantes. Il s'ouvre par une note où le R. P. Théry s'assure que le manuscrit Vatican grec 370 « contenant les œuvres de Denys l'Aréopagite a appartenu » à saint Thomas. Peut-être ce dernier a-t-il écrit lui-même « les gloses latines interlinéaires que nous lisons au début du manuscrit » (p. 23).

A la note du P. Théry fait suite une contribution du R. P. A. M. Festugière « Sur la place du *De Anima* dans le système aristotélicien, d'après saint Thomas ». Fidèle au principe d'Aristote qu'il faut aller du plus au moins universel, le commentateur illustre a sans doute réalisé un dessein très mûri en mettant le *De Anima* en tête des livres biologiques (47).

D. Odon Lottin publie en troisième lieu, un article fort érudit sur « La doctrine morale des mouvements premiers de l'appétit sensitif aux XIIe et XIIIe siècles ». Le texte augustinien de Pierre Lombard, « veniale ac levissimum peccatum », influence, jusqu'à saint Thomas, presque tous les auteurs, sans même en excepter Albert le Grand qui ne se libère de cette opinion pessimiste que dans ses vieux jours (p. 92-93). D. Odon Lottin publie ensuite la plupart des textes inédits utilisés au cours de son travail (p. 95-173).

Dans son étude attachante « Autour de la solution thomiste du problème de l'amour », le R. P. Simonin établit : 1° que l'amour est déterminé dans le sujet aimant par une influence de l'objet (p. 197-198); 2° que cette influence, efficiente selon Cajetan, finale selon Jean de Saint-Thomas et Fr. Suarez, a été spécialement bien interprétée par Jean; 3° qu'enfin une similitude foncière est l'origine de l'influence exercée par l'aimé. L'article s'achève par une conclusion générale où le P. Simonin laisse entrevoir, à partir du problème de l'amour, de plus vastes horizons intellectuels (p. 270).

Une note de M. Mélandre « Iépa ou Scot Erigène » survient; l'auteur incline à identifier avec Scot Erigène l'auteur mystérieux des gloses du Pseudo Iepa sur l'Isagoge de Porphyre.

Enfin, pour couronner le tout, Mgr Martin Grabmann édite deux écrits de Boèce le Dace : l'opuscule *De summo Bono* sive *De Vita Philosophi* et le traité *De Somniis* sive *De somniorum divinatione*.

C'est par un article de M. Gilson, au titre prometteur, que s'ouvre le volume VII des *Archives : Le moyen âge et le naturalisme antique*. Question très complexe et qui se trouve ici magistralement élucidée par l'éminent Professeur au Collège de France, de l'histoire de la philosophie au moyen âge. En supprimant la nature, la Réforme luthérienne supprime toute philosophie de la nature. C'est logique. Mais n'est-il pas logique également que les philosophes chrétiens, Pères et Docteurs scolastiques, puisqu'ils maintiennent la nature sous et avec la grâce, gardent la philosophie de la nature? Voire tout ce qui est métaphysiquement juste dans la

philosophie grecque de la nature. Aussi les voyons-nous, augustiniens ou thomistes, imprégner leur philosophie d'éléments platoniciens ou aristotéliciens. L'on comprend donc à merveille pourquoi Luther a eu horreur, une horreur sincère, de toute la Scolastique et de la Patristique. Mais comment se fait-il qu'Érasme, qui maintenait la nature, ait éprouvé lui aussi à leur égard le dégoût que l'on sait? C'est qu'il était historien au sens moderne du mot; Pères et Scolastiques le furent autrement. Erasme voit le naturalisme antique tel qu'il *fut*, eux sont allés y puiser, en le modifiant pour le rendre encore viable et vital, ce que le surnaturel chrétien requérait ou comportait de naturel, la Foi de Raison.

Une note érudite du R. P. Mandonnet fixe, ensuite, au 3 novembre 1231, la date de la mort de Guillaume d'Auxerre. Puis vient, dédié au P. Théry une contribution de M. Marcel de Corte « à l'étude des sources et de la chronologie du Commentaire de saint Thomas sur le *De Anima* ». Suivent : du R. P. D. Salmon, « Saint Thomas et les traductions latines des Métaphysiques d'Aristote »; du R. P. G. Meersseman, « Les origines parisiennes de l'albertinisme colonais »; du R. P. A. J. Festugière, un très remarquable ensemble de *Studia mirandulana* dont nous aurons à reparler; du R. P. Ephrem Longpré, la publication de trois « Questions inédites du Commentaire sur les Sentences de Gauthier de Bruges », d'après « le ms. *conv. sopp.* C. 5. 995 de la Bibliothèque Nationale de Florence » (p. 252).

B. Romeyer.

W. Brugger, S. J., *De Sebastiano Basso Occasionalismo praeludente* (1621), broch. in-8° de 19 p., extrait de « Gregorianum », vol. XIV (1933), pp. 521-539.

Les manuels de philosophie présentent d'ordinaire l'occasionnalisme comme un résultat du système cartésien et comme une théorie ordonnée à résoudre le problème de la communication des substances et singulièrement de l'union de l'âme et du corps. Le R. P. Brugger montre excellemment que l'occasionnalisme a été professé avant Descartes par Sebastiani Basso, qui publia en 1621 un ouvrage intitulé « Philosophiae naturalis adversus Aristotelem Libri XII », où se trouve exposée et défendue avec vigueur la théorie mécanistique qui sera bientôt reprise par Descartes. C'est de cette théorie que résulte logiquement l'occasionnalisme, puisque les corps étant conçus comme absolument inertes et passifs (c'est-à-dire ramenés à la matière prime) on ne peut expliquer la finalité interne ou externe des êtres corporels que par une cause raisonnable externe. — Nous croyons, pour notre part, que, bien avant Basso, l'occasionnalisme est déjà préformé dans les théories mécanistiques de Nicolas d'Autrecourt. Mais cela confirme l'argumentation du P. P. Brugger.

R. Jolivet

F. Olgiati, *Cartesio*. In-8° de xi-329 p. (Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore). Milano, Società Editric e « Vitae Pensiero », 1934. Prix : 20 lire.

L'auteur se propose d'étudier l'esprit qui anime la philosophie de Descartes, l'idée centrale et unificatrice qui inspire le système, l'éclaire dans toutes ses parties, en montrant la connexion organique de celle-ci avec l'ensemble. Trois problèmes sont examinés dans ce volume : 1° l'attitude religieuse de Descartes, attitude intellectuelle et pratique; 2° le rôle de la science dans la philosophie cartésienne. Existe-t-il vraiment un hiatus entre la science proprement dite et la spéculation philosophique? 3° Peut-on dire que Descartes est le père de l'Idéalisme moderne?

Ces problèmes sont au centre des discussions toujours ouvertes autour du cartésianisme et provoquent les solutions antinomiques que M. Olgiati expose avec beaucoup d'exactitude et d'objectivité. Un des grands mérites de son livre est précisément de résumer parfaitement la question Descartes telle qu'elle se pose aujourd'hui. Les réponses affirmant ou niant la sincérité religieuse du philosophe, définissant son tempérament intellectuel comme celui d'un métaphysicien ou d'un scientiste, et sa doctrine comme un réalisme ou un idéalisme, sont analysées et discutées avec le plus grand soin. Or, pour l'auteur, ces antinomies sont levées, si on recherche le principe inspirateur de la philosophie cartésienne dans une conception métaphysique de la réalité, et de façon plus précise, dans un phénoménisme rationaliste où l'objet pensé est le point de départ de la déduction de tout le réel. M. Olgiati esquisse en ce sens une synthèse de cette philosophie et en explique les différentes pièces. Dans cette idée, il trouve la solution des rapports de la religion et de la science chez Descartes, ainsi que de son prétendu idéalisme. Un second volume doit exposer dans le détail cette solution et fournir plus amplement les preuves qui ne sont ici qu'indiquées.

J. S.

P. M. Corsi, S. J., *Il problema dell' Infinito dal Rinascimento a Kant* (Note critiche ad un articulo del « Logos »), brochure in-8° de 30 pp., Napoli, Tip. comm., 1933.

Le titre de cette brochure pourrait prêter à confusion. L'auteur, en effet, se borne à exposer la conception aristotélico-thomiste de l'Infini, en réponse à un article, paru au début de 1931 dans le « Logos », et dont l'auteur avait, en traitant de l'Infini thomiste, accumulé les erreurs et les contresens. Il ne s'agit donc, dans ses pages, que d'une simple mise au point, de caractère polémique, mais judicieuse et précise.

R. J.

Gallo GALLI, *Studi storico-critici sulla filosofia di Ch. Renouvier. I. La filosofia dei manuali.* 1 vol. in-8° de 61 pp., Gubbio, Tipografia « Oderisi », 1933, 7 Lire.

Ce petit volume est le premier d'une série qui sera consacrée à exposer et discuter les aspects fondamentaux de la philosophie de Renouvier. L'auteur commence par examiner la doctrine des Manuels de Renouvier : *Manuel de Philosophie moderne* (1842) et *Manuel de philosophie ancienne* (1844), qui comprennent la première philosophie du penseur néo-criticiste. Il résulte de l'examen consciencieux de M. Galli que Renouvier a commencé par professer une manière d'éclectisme. Cet éclectisme ne manque pas d'une certaine cohérence matérielle. Mais il n'échappe pas à l'incohérence *formelle* qui est la croix de tout éclectisme, en tant que lui fait nécessairement défaut un principe d'unification des matériaux qu'il assemble.

R. JOLIVET.

Benedetto CROCE, *Nuovi Saggi sul Goethe.* 1 vol. de 11-190 pp. de la « Biblioteca di cultura moderna ». Bari, Laterza, 1934, 12 lire.

M. Benedetto Croce a réuni dans ce petit volume les différents articles concernant Gœthe qu'il a écrits depuis la publication de son volume sur Gœthe (1921). Parmi ces articles, les uns sont consacrés à l'œuvre même de Gœthe (traduction italienne du *Palaeophon und Neoterpe*, — études sur « Le deuxième saint Joseph » et sur la scène finale de *Faust*), les autres à diverses études de critique gœthienne et à une nouvelle traduction italienne de *Faust*. — M. B. Croce, dans les pages les plus importantes de son ouvrage, qui concernent le second *Faust*, déclare délaisser décidément le problème où s'embarrassent à plaisir les critiques de Gœthe : celui de l'unité abstraite de l'œuvre et de la cohérence matérielle de l'action dramatique, pour n'envisager que l'aspect poétique de l'ouvrage, qui est l'essentiel. — Cela peut se défendre. Mais si le *Faust* est un drame? Peut-être les deux questions ne s'excluent-elles pas, et d'avouer le peu de cohérence de l'action dramatique n'empêcherait pas de reconnaître et de goûter pleinement l'intensité poétique du second *Faust*.

R. JOLIVET.

F. DE SANCTIS, *Pagine sparse. Contributi alla sua biographia e supplemento alla bibliographia.* 1 vol. de 151 pp., de la « Biblioteca di cultura moderna ». Bari, Laterza, 1934, 10 lire.

Les quelques pages de De Sanctis qui ont été rassemblées, par les soins de M. B. Croce, dans ce volume, touchent les unes à des problèmes d'esthétique (à propos de Hegel), les autres à des questions politiques (la situation politique de Naples et le gouvernement de Murat). Cette publication permettra surtout d'apprécier la piété de M. B. Croce envers De

Sanctis, car les fragments publiés n'ont vraiment pas grande importance. La partie la plus utile de l'ouvrage sera sans doute celle qui complète la bibliographie de De Sanctis que M. Croce avait naguère établie.

R. JOLIVET.

HEGEL, *Sämtliche Werke, Jubiläumausgabe.* Nouvelle édition publiée par Hermann GLOCKNER. 25 vol. in-8° (21 parus) Stuttgart Frommanns Verlag (A. Kurtz).

La dernière édition complète des œuvres de Hegel date de 1887 et a été rapidement épuisée. Ces œuvres étaient par suite relativement peu accessibles; cela explique peut-être, au moins en partie, qu'un philosophe de cette importance ait été longtemps si mal connu et si étrangement interprété. La présente édition comble donc une lacune grave et ne manquera pas de renforcer le renouveau actuel des études hégéliennes.

Cette *Jubiläumsausgabe*, ainsi nommée parce qu'elle a coïncidé avec le centenaire de Hegel, reproduit en fac-similés les éditions précédentes. Quelques améliorations sérieuses sont à remarquer : les œuvres sont rangées dans l'ordre chronologique mais, pour chacune d'elles, la pagination de l'ancienne édition, celle qui est couramment citée dans les ouvrages sur Hegel, est reproduite dans la marge intérieure. Le texte primitif de l'*Enzyklopädie*, celui de 1817, omis dans l'ancienne édition, est reproduit intégralement. Ceci est un progrès très important. Les meilleurs critiques de Hegel ont souligné l'importance de ce texte : c'est alors que pour la première fois Hegel a constitué un système complet; il l'expose avec une spontanéité et une fraîcheur qu'on ne retrouve guère dans les rédactions postérieures, où les additions, si précieuses soient-elles, alourdissent singulièrement la pensée et font qu'il est plus difficile de la saisir dans son ensemble. L'*Enzyklopädie* telle qu'on la connaît par l'édition précédente, avec les additions de Hegel et les notes de ses disciples, est reproduite ici dans les tomes 8, 9 et 10 sous le titre de *System der Philosophie*. Par ailleurs cette édition omet deux pièces non authentiques : *Ueber das Verhältnis der Naturphilosophie zur Philosophie überhaupt* et la recension *Ueber Fr. Jacobis Werke, Erste Band,* qui ont respectivement pour auteurs Schelling et J. F. von Meyer.

Les volumes de complément comprennent :

21. HEGEL I. *Die Voraussetzungen und die Entwicklung der Hegelschen Philosophie.* Von Hermann GLOCKNER.

Ce volume est paru et nous en rendrons compte prochainement.

22. HEGEL II. *Die Entwicklung und das System der Hegelschen Philosophie, ihr zeitliches Schicksal und ihre überzeitliche Bedeutung.* Von Hermann GLOCKNER.

Ce volume doit paraître à l'automne 1934.

23, 24, 25. *Hegel-Lexicon,* von Hermann GLOCKNER

Ce lexique, qui sera d'abord fourni par fascicules aux souscripteurs, constituera à la fois un dictionnaire et une concordance des œuvres de

Hegel. A ce double titre, et grâce à son ampleur, il sera certainement d'une très grande utilité. Les textes cités sont accompagnés d'une référence indiquant le volume et la page de la présente édition.

M. RÉGNIER.

H. GOUHIER, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme. I. Sous le Signe de la Liberté.* Un vol. in-8° de 315 p. (Bibliothèque d'histoire de la philosophie). Paris, Vrin, 1933; Prix : 32 fr.

Un si gros livre pour un sujet si restreint! Trois cents pages in-octavo sur la première jeunesse d'un philosophe! N'allons-nous pas nous trouver en présence d'un de ces travaux de pure érudition où sont précieusement recueillis les moindres détails sur la vie et l'œuvre d'un « grand » homme? Tels étaient nos sentiments en abordant l'ouvrage de M. Gouhier sur la jeunesse d'Auguste Comte. Disons de suite que ces impressions ne furent pas de longue durée, car, dès les premières pages, nous constatâmes que l'auteur faisait bien autre chose que d'accumuler des documents, mais qu'il menait son œuvre suivant les exigences d'une méthode historique éprouvée.

Son but est d'écrire la biographie intellectuelle de Comte, en faisant effort pour se replacer exactement dans l'attitude mentale du philosophe et repenser après lui ses idées directrices, sans se préoccuper de les juger en elles-mêmes. Ce programme général préside à l'ordre des tâches à accomplir et à la mise en œuvre du détail. Faire la biographie intellectuelle de Comte, c'est en effet étudier la formation de son système. Mais le positivisme est une philosophie de l'histoire et sa formation commence avec la mémoire où est inscrite cette histoire. Lorsque Comte travaille à définir la raison et ses méthodes, lorsqu'il recherche les fondements modernes d'une morale et d'une politique, il ne fait pas table rase du passé, il se place au contraire dans le prolongement du Moyen Age et de la Révolution, des grands esprits qui furent artisans de progrès. D'où la nécessité de repérer aussi exactement que possible les étapes successives de la constitution de son univers mental, d'où l'intérêt de sa jeunesse : à travers elle il sera possible d'entrevoir comment s'est formé un monde intérieur qui sera, aux yeux du philosophe, le monde extérieur. Ajoutons que cette étude minutieuse qui, dans le cas d'un autre penseur et d'un autre système, eût été peut-être du luxe, ne l'est pas du tout en ce qui concerne Comte. C'est que les origines du positivisme posent un problème historique. Tout le monde s'accorde à voir en Comte et Saint-Simon les initiateurs du mouvement; mais on discute beaucoup sur le rôle de chacun. La question vaut donc un examen approfondi : c'est le titre de fondateur qui est en cause. Et si l'on songe aux développements postérieurs de la doctrine, on comprendra que l'histoire de la philosophie ait à s'en préoccuper.

Le présent volume a donc pour objet de déterminer qui était Comte avant sa rencontre avec Saint-Simon. M. Gouhier se livre à ce travail,

utilisant tout ce qu'il a pu trouver de documents sur la famille, la jeunesse et les études d'Auguste Comte. Mais l'érudition sévère est ici tempérée par une présentation heureuse. Le milieu familial du philosophe nous est décrit de façon intéressante ; son père est un de ces petits bourgeois de France, fidèles à eux-mêmes, consciencieux, honnêtes, économes. Avec Daniel Encontre, nous voyons apparaître une grande figure dans la formation du positivisme. Professeur de mathématiques, mais aussi homme de lettres, botaniste, curieux de tout, protestant convaincu et militant, ce maître semble avoir exercé une profonde influence sur Comte. Le fondateur du positivisme reconnaîtra plus tard en lui l'image du « philosophe » au sens où l'entendaient les encyclopédistes et les hommes de science du temps. Ce ne sera point forcer les faits de dire que de cette époque date, confusément perçue, la vocation pédagogique de Comte. A l'École polytechnique, nous voyons sa personnalité s'affirmer : le jeune révolutionnaire se trouve très bien de l'amour de la liberté qui règne dans la maison. Mais il travaille beaucoup et, si on l'en croit, il a dès ce moment le « pressentiment instinctif » d'une philosophie des sciences et d'une politique positive. Cette affirmation mérite d'être relevée et contrôlée à la lumière des faits. Avec prudence et précision, M. Gouhier tâche de discerner d'après les livres que Comte dit avoir lus, d'après sa correspondance, d'après les idées de ses maîtres, quelle put être la portée réelle et l'intensité de ce pressentiment. Il procède au même contrôle pour les années qui suivent la sortie de polytechnique, années durant lesquelles Comte fait d'importantes lectures : Lagrange et Monge en sciences, Condorcet et Montesquieu en politique et économie.

Les conclusions de M. Gouhier sont très nettes : avant de rencontrer Saint-Simon, Auguste Comte porte en lui des idées, ou du moins des tendances impérieuses, vocation pédagogique, philosophie des sciences, politique scientifique, développées dans l'atmosphère polytechnicienne. Le prochain volume nous dira qui était Saint-Simon, mais un point est acquis : si grande qu'ait été son influence sur Comte, elle ne l'a point « créé ».

C. Bied-Charreton.

J. Guitton, *La philosophie de Newman. Essai sur l'Idée de Développement.* In-8° de XLI-243 p. Paris, Boivin, 1933. Prix : 30 fr.

Ce travail expose d'une façon remarquable la genèse et la formation de l'idée de développement chez Newman. L'auteur voit justement dans cette notion le point central autour duquel viennent se grouper toutes les vues essentielles du penseur anglais. Ce n'est pas du premier coup que Newman s'est trouvé en possession d'une doctrine qui était appelée à jouer un rôle considérable dans la philosophie chrétienne. Il a dû passer par une série d'étapes, analysées par M. Guitton avec beaucoup de finesse et d'intelligence, pour aboutir à la solution définitive formulée par l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne.* En fait, M. Guitton

distingue trois périodes dans l'élaboration de la théorie. De 1825 à 1833, Newman travaille à son livre sur les *Ariens* et il est préoccupé par le problème du dogme. Comment la religion de l'Évangile est-elle devenue celle des conciles, des anathèmes et des symboles? Il fait appel à la philologie, à la psychologie, à la théologie pour expliquer les efforts de l'Église à préciser son langage et ses formules. Après 1833, et jusqu'en 1839, époque de la *Via Media*, Newman répond au problème de l'identité de la religion chrétienne à mesure qu'elle s'éloigne de ses origines, et il tâche d'élucider la notion de tradition. Sa pensée se montre hésitante. Où faut-il arrêter la tradition? Tantôt ce sera au concile de Nicée, tantôt au 7e concile œcuménique, tantôt il allongera l'antiquité jusqu'au concile de Trente. Mais lorsqu'il traite *ex professo* de la question dans sa conférence sur l'indéfectibilité de l'Église catholique, il avoue son embarras pour déterminer le moment exact où l'Église a fait scission avec l'antiquité. Bref, l'antiquité se retrouve partout où est réalisé le canon de saint Vincent de Lérins : quod semper, quod ubique, quod ab omnibus... Mais comment faut-il comprendre ce canon? L'histoire amène Newman à l'interpréter comme une règle morale, qui n'a nullement un caractère mathématique, qui exige le bon sens dans son application. La tradition à laquelle songe dès lors le philosophe et l'historien est une tradition en mouvement. Il distingue, en effet, deux sortes de traditions : l'une fixe et transmise littéralement, l'autre, qu'il nomme tradition prophétique, faite par ceux qui interprètent la révélation, en développent et définissent les mystères, en appliquent les promesses : en partie écrite, en partie non écrite. Elle s'exprime dans les liturgies, dans les œuvres de controverse, dans les coutumes locales... Cela suppose donc que la religion change avec le temps, qu'elle vit, qu'elle s'accroît. Comment la permanence de la vérité peut-elle s'adapter au mouvement de la vie? Voici posé le problème du développement auquel Newman répondra dans l'*Essai :* réponse complexe, nuancée, qui doit tenir compte du rapport des formules, toujours approximatives, à l'idée simple, unique. La vraie traduction de l'idée serait à chercher dans la suite de ses manifestations et dans l'appel que l'une de ses expressions lance vers l'autre pour se compléter et se parfaire en elle : « Le développement des dogmes est la forme que doit prendre pour une société d'esprits limités dans leur portée et bornés dans leur durée l'expression de l'Infini : c'est le langage que Dieu, par son Église, parle aux hommes ». Mais l'Idée ne se définit qu'en se répandant dans la société des hommes. Le développement n'est pas autre chose que le progrès de cette expansion : les hommes ne comprennent pas d'abord pleinement ce qui les meut : puis, on voit émerger un enseignement défini; diverses formule s'affrontent; enfin, après des tâtonnements, l'Idée s'est trouvée, elle se fixe, elle s'incorpore dans un code de morale, dans un système de gouvernement, dans une théologie, un rituel. Et ce grand corps de pensée laborieusement édifié, contient en substance ce que l'Idée annonçait et signifiait dès le début. En un mot, le progrès des formules dogmatiques consiste dans l'explicitation de ce

que le dépôt contenait virtuellement. Mais cet ensemble de réflexions amène Newman à reconnaître la vérité et l'autorité de l'Église romaine. « L'idée qui se développe légitimement doit être une dans son type, une dans le système des principes qui la caractérisent, une dans sa puissance de s'unir les choses extérieures, une dans sa suite logique, une dans le témoignage que le début de sa course porte aux époques suivantes, une dans la protection que ses phases successives apportent à son début, une enfin dans sa continuité même » : autant de critères que l'histoire nous montre réalisés dans la seule Église romaine.

Dans un dernier chapitre, que nous devons nous contenter d'indiquer, M. Guitton étudie la portée de la notion de développement et il montre toute la distance qui la sépare de la notion, voisine en apparence, mais en réalité très différente, d'évolution, prônée par Spencer ou Hegel, celle de Spencer de type mécanique, celle de Hegel de type logique, l'une et l'autre appliquant à l'histoire certains postulats pris ailleurs. La théorie de Newman, au contraire, est respectueuse des faits et de l'expérience et s'applique parfaitement à l'intelligence des réalités humaines.

Une série d'appendices terminent le volume. Signalons surtout la publication d'une lettre inédite de Newman sur la place de l'idée de Développement dans les motifs de sa conversion.

Enfin une bibliographie raisonnée et de très bons index font de l'ouvrage de M. Guitton un excellent instrument de travail.

J. S.

A. Metz, *Bergson et le Bergsonisme,* I vol. de 253 p. Paris, Vrin, 1933. Prix : 15 francs.

Destiné à « l'honnête homme », le livre de M. Metz veut « le mettre à même de se faire une opinion sensée de cette philosophie » en dégageant « la part de vérité » qu'elle contient comme aussi « les illusions » qu'elle recèle (p. 6-7).

Part de vérité : l'auteur en trouve dans *Matière et Mémoire* où Bergson a établi le « *dualisme* qui fait de l'esprit et de la matière deux réalités distinctes » (104); dans *L'Évolution créatrice* où il a mis en relief cette « sorte de poussée profonde vers des destinées différentes de celles de la matière brute » (145); dans l'*Essai sur les données immédiates,* où il « a raison de montrer qu'il y a toujours plus, et autre chose, dans un objet que dans ses éléments et dans les vues qu'on peut prendre sur lui; et aussi toujours plus dans un mouvement que dans les états successifs qu'on peut y découper » (211-212). Enfin, tout en approuvant la distinction de M. Maritain entre un *bergsonisme d'intention,* très spiritualiste, et un *bergsonisme de fait,* « qui échoue nettement dans ses entreprises » (245), M. Metz ne va pas « jusqu'à dire avec cet auteur que le second tend à déduire ce que le premier désire édifier » (245). Sa conclusion est qu'il faut, pour profiter de la lecture des écrits de Bergson, « combattre le charme de son talent d'expression » afin d'entrevoir « derrière les éclairs

mouvants de ses phrases trop séduisantes, des éléments épars de vérités éternelles » (247).

Voilà donc où se trouve, aux yeux de M. Metz, la part de vérité du bergsonisme. Et voici les *illusions* de M. Bergson. La « *liberté* dont il parle ne ressemble guère, comme nous l'avons vu plus haut, au véritable libre arbitre, mais bien plutôt à une simple spontanéité; la distinction qu'il fait de l'esprit et de la matière — une action qui se fait à travers une action qui se défait — ne contente ni les cartésiens, ni les thomistes; et si l'on cherche ce qui, d'après lui, doit constituer l'âme de l'être conscient, l'essence de sa vie spirituelle, on ne trouve rien que le changement en soi... Enfin..., les arguments présentés dans son dernier grand ouvrage en faveur de la religion et du mysticisme chrétiens se rapportent parfois à un « christianisme » bien différent du christianisme authentique » (244-245).

Ces illusions seraient essentielles. Mais, s'il est vrai que Bergson emploie aussi le mot liberté pour signifier des spontanéités non *spirituelles* et non humaines, il donne à ce terme un sens tout spécial et vraiment exact quand il l'emploie pour désigner la spontanéité, imprégnée de pensée, de nos vouloirs libres (cf. notre article de la « Revue néoscolastique de Philosophie », mai 1933, sur *La liberté humaine d'après Henri Bergson*, p. 190-219). De plus, entre la conscience animale, douée du seul *instinct*, et la conscience humaine, douée d'*intelligence* et capable d'*intuition*, l'auteur de *Matière et Mémoire* et de *L'Évolutiom créatrice* établit une différence qui n'est pas seulement de degré mais de nature (cf. l'article publié en mars-avril 1933 dans la « Revue de Philosophie » sur *Spiritualité et Survie d'après M. Bergson*, p. 117-156; nos pages *in* « Archives de Philosophie », X, 4, 45-64, p. 60, note I). Enfin, pour Bergson comme pour les autres spiritualistes, l'essence de la vie spirituelle est de penser et d'aimer : de penser par voie *intuitive* autant que faire se peut, mais aussi, par *concepts* (dans la mesure où on les emploie à préparer l'intuition, ceux-ci ont une vraie valeur de vérité) ; d'aimer d'une âme ouverte aux appels de l'Amour divin (c'est l'idéal), mais aussi d'une âme partiellement soumise à des influences inférieures pourvu qu'elle ne se ferme pas complètement aux suggestions divines. C'est le sens de l'*Évolution créatrice* et des *Deux Sources*.

B. Romeyer.

R. Lacombe, *La psychologie bergsonienne. Étude critique.* 1 vol. in-8° de 324 pages. Paris, Alcan, 1933.

Contrairement à certains, dont les assertions vont à persuader ceux qui n'en peuvent juger par eux-mêmes que le bergsonisme est fini, M. Lacombe écrit de la psychologie bergsonienne que « son importance apparaît capitale, son influence aussi profonde que diverse » (p. 7). Son but, dans le présent ouvrage, n'est pas de rechercher ce que les écrits de Bergson peuvent suggérer d'inspiration globale ou permettre d'approfondissement métaphysique mais de « déterminer quels résultats précis nous pouvons en conserver » (11).

Après un chapitre d'ensemble sur la psychologie bergsonienne. M. Lacombe en consacre deux à l'étude de la mémoire. Au terme du troisième, il écrit : « Mais M. Bergson... essaie de nous faire admettre l'existence d'un quelque chose qui serait dans la conscience sans y être, ce qui nous semble, quelque effort qu'on fasse, demeurer inintelligible » (129). — Serait-il donc inintelligible de distinguer, pour rendre raison des faits, de la conscience *virtuelle* où notre passé vit d'une vie latente, la conscience *actuelle* où tel et tel élément de ce passé s'insère dans le présent? (*Bull. de la Soc. fr. de Philosophie*, 1910, p. 33)? M. Lacombe pourrait tout au plus reprocher ici à Bergson de dépasser les données positives. Seulement, comme il les dépasse afin de les rendre intelligibles, ce reproche serait un juste éloge. Sa métaphysique est à parfaire non à supprimer.

Les chapitres qui suivent, sur la *perception*, la *durée*, *liberté et création*, *intelligence et intuition*, appelleraient des réflexions analogues à celle que nous venons de formuler. La psychologie expérimentale requiert, si l'on veut faire œuvre qui satisfasse entièrement l'esprit humain, une interprétation ultérieure et métaphysique. M. Lacombe a tout l'air de ne pas admettre cette exigence absolue du principe d'universelle intelligibilité.

Au sujet de la liberté humaine, Henri Bergson est original dans sa réfutation du déterminisme physique et psychologique, ou d'une conception statique du libre arbitre; il l'est aussi en ce qu'il montre comment le plus ou moins de perfection de nos actes libres dépend de leur plus ou moins intense spontanéité personnelle. En tout cas, quoi qu'en pense M. Lacombe (234-247), il ne combat pas le vrai libre arbitre et ne tombe dans aucun déterminisme ou fatalisme. La spontanéité spirituelle caractéristique de notre liberté est, aux yeux de Bergson, tout imprégnée de rationalité.

Enfin, M. Lacombe aurait raison de reprocher à M. Bergson d'attribuer à l'intuition valeur universelle et absolue, bref, métaphysique, si ce dernier l'opposait à toute forme de pensée. Mais, puisqu'il y voit « la fonction métaphysique de la pensée : principalement la connaissance intime de l'esprit par l'esprit, subsidiairement la connaissance, par l'esprit, de ce qu'il y a d'essentiel dans la matière » (*La Pensée et le Mouvant*, p. 243-244, note 2; *ibid.*, p. 33-35 et 153-159), il devait à la vérité de lui reconnaître cette valeur. Seul, pourrait logiquement s'y refuser un pur nominaliste.

M. Lacombe, constamment courtois dans sa critique, conclut ainsi fort heureusement : « Si Bergson ne nous a pas donné tout à fait la psychologie que nous eussions souhaitée et qu'on pouvait attendre de son génie, du moins a-t-il secoué notre engourdissement. Son œuvre inaugure une connaissance de la vie intérieure beaucoup plus fine et plus pénétrante que celle de ses prédécesseurs. La psychologie de demain y viendra sans doute plus d'une fois chercher une inspiration, retrouver la lumière qui éclairera sa route » (324).

Cette conclusion, qui est perspicace, suppose, dans la psychologie bergsonienne, plus de vérité foncière que n'y en a vu M. Lacombe.

B. Romeyer.

A. PAILLÈRE, *Bergson et le judaïsme*, 44 p. Paris, Alcan, 1932.

Après avoir signalé le peu de place faite, dans *Les deux Sources*, aux prophètes d'Israël, et déploré que Bergson « traite de quantité tout à fait négligeable le judaïsme en tant que religion demeurée distincte en face du christianisme auquel vont toutes ses préférences » (p. 16), M. Paillère évoque en un raccourci très suggestif le sens profondément spiritualiste, moral et religieux, de *L'Evolution créatrice*, et surtout des *Deux Sources*. « Dans cet ouvrage, conclut-il avec une sagesse ardente, le philosophe n'a pas un mot pour la religion qui fut celle de ses ancêtres. Cependant il lui parle d'un bout à l'autre du volume; il lui dit: Si tu veux vivre et te rénover, ne demeure pas figée dans la forme statique qui répondait à un état social déjà en grande partie périmé; remonte à la source où ont puisé tes révélateurs, tes prophètes et tes saints chez qui l'Esprit a soufflé les animant de sa flamme éternelle : là est ton salut, là est ton avenir » (p. 44).

B. ROMEYER.

M. T.-L. PENIDO, *Dieu dans le Bergsonisme*, Coll. « Questions Disputées », un vol. in-12 de 261 p. Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

Après avoir confessé ce péché « d'extrême jeunesse », un « livre entier » consacré à l'examen « intérieur » du bergsonisme, et déclaré son ferme propos de n'y plus retomber (p. 10-13), M. Penido se hâte d'ajouter qu'il a voulu, dans le présent volume, juger la théodicée bergsonienne du dehors et en fonction de celle de saint Thomas. Sa *Préface*, néanmoins, se ressent du péché de jeunesse en ce qu'il appelle Bergson « le Maître » et voit en sa métaphysique sinon une « philosophie chrétienne », du moins « une aspiration — pathétique et inassouvie — vers le christianisme » (16). Ne va-t-il pas, au sujet des *Deux Sources*, jusqu'à parler de « testament d'un sage » qui, sur plusieurs points importants, a « touché le roc du vrai »? On « verra même, ajoute-t-il, que nous avons eu l'occasion de prendre le parti de M. Bergson contre un thomiste que nous prisons fort » (13-14).

Nous voilà donc mis en goût et désireux d'apprendre ce que M. Penido a conclu de son examen relatif au Dieu de Bergson. Cette conclusion, la voici. Envisagée dans ses *origines* la conception bergsonienne de Dieu ne peut être et n'est qu'univoque, donc panthéiste. Elle le serait, en effet, si la métaphysique de la durée, antérieure et sous-jacente aux *Deux Sources*, se réduisait à « un Monisme qualitatif et dynamique » (p. 58). Mais si elle consiste plutôt en une sorte de panpsychisme assurant, avec la différenciation qualitative des *individus* et des *règnes*, une transcendance absolue de la Conscience créatrice par rapport aux consciences créées, alors ce n'est plus d'univocité même détendue qu'il faut parler en ce qui touche notre connaissance de Dieu mais d'analogie. Or, outre qu'elle répond seule aux déclarations écrites de Bergson, cette seconde

interprétation suggérée déjà par *L'Evolution créatrice* (*Archives de Phil.*, x, 4, p. 50 d-52) se trouve imposée par *Les deux Sources* (*ibid.*, 52 ss.).

M. Penido paraît admettre ce tout dernier point quand il note avec une admiration émue ce qu'il a fallu de génie à Bergson pour se libérer du scientisme et découvrir « qu'il y a des réalités que la science n'atteint pas; que Dieu existe et qu'il est personnel; qu'il crée librement pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour; que les mystiques sont les sommets de l'humanité. En vérité, le long, et difficile, et méritoire chemin! Et quelle grandeur d'âme il suppose chez celui qui l'a parcouru » (p. 83).

Mais comment Bergson établit-il l'existence de Dieu? Il rejette, — ne l'avions-nous pas noté, expliqué, et réprouvé déjà au nom de l'évidence philosophique et de la *philosophia perennis* (*Archives de Phil.*, xi, 3, p. 312-315)? — « comme une illusion fondamentale », la voie dialectique pour monter à Dieu. Il ne lui reste à employer et il n'emploie que la voie d'examen rationnel de l'expérience mystique. Comme nous l'avions fait déjà (*ibid.*, p. 293-298 et 312), M. Penido prend acte de ce que, même confirmé par convergence philosophique, cet examen paraît n'aboutir pas à la certitude. Ce qui est grave. Il est très vrai, au surplus, que si le Dieu d'Aristote est inapte à satisfaire nos exigences foncières, celui d'un saint Augustin, d'un saint Anselme, d'un saint Bonaventure ou d'un saint Thomas, envisagés comme philosophes, répond à ces exigences. Sans les combler d'ailleurs, ceci étant réservé à la *vision,* fruit de la *foi surnaturelle.*

La critique instituée par M. Penido contre l'amour-émotion des *Deux Sources* ne serait, par contre, justifiée que s'il ne s'agissait pas ici d'émotion supérieure aux mouvements de la sensibilité organique, bref d'émotion à fond spirituel. C'est pour être spirituelle, c'est-à-dire toute pénétrée de pensée, que l'émotion bergsonienne est génératrice inépuisable d'idées (lire *in* « Archives de Philosophie », x, 4, p. 57-59). Dès lors, tombe la conclusion de M. Penido d'après laquelle le *Dieu Amour* de Bergson ne serait que l'amour sensible grossi à l'infini (*Dieu dans le Bergsonisme*, p. 172-173).

Enfin, s'il est vrai qu'au lieu de s'orienter à « un Monisme qualitatif et dynamique », la philosophie bergsonienne d'avant *Les deux Sources* voulait être et était plutôt le théisme à forme panpsychiste que nous décrivions plus haut, il n'y a pas de raison — au contraire — d'affirmer que le Maître de la philosophie nouvelle est malgré lui, panthéiste et univociste.

M. Penido ajoute quelque *appendices* à son examen de la théodicée bergsonienne. Dans le second, il s'élève contre mon éclectisme. Motif? Ce principe que j'ai, en effet, émis : il faut juger du bergsonisme, comme d'ailleurs des autres philosophies, non « d'après les raisons particulières de tel ou tel système », mais « à la seule lumière de la raison humaine envisagée dans l'absolu » (*Archives de Philos.,* ix, 3, p. 298). Cette raison, comme nous le notions, est d'ailleurs depuis longtemps en possession

d'« un fond de *philosophia perennis*, que tout essai de systématisation devrait respecter ». Si ce principe de saine critique devait être dit éclectique, alors oui nous nous proclamerions éclectique. Mais les dictionnaires sont là pour définir ce qu'est l'éclectisme. Je ne sais si mes essais réjouissent beaucoup les suaréziens; en tout cas, M. Penido peut être assuré que je n'ai pas l'intention d'attrister les thomistes. Dans toute la mesure où elle adhère philosophiquement à des thèses apodictiquement établies, la raison thomiste participe dûment à « la lumière de la raison humaine envisagée dans l'absolu », et donc, dans toute cette mesure, elle me sert de norme pour juger du bergsonisme comme des autres systèmes.

En terminant ce compte rendu, que j'ai voulu sympathique, il me plaît de souligner l'aménité dont use M. Penido envers ceux qu'il critique. Je n'ai rien trouvé dans son livre de ce ton irrité et beaucoup trop « ex cathedra » qui dépare un compte rendu de ce livre, publié dans le *Divus Thomas* de Fribourg (juin 1934). Le R. P. de Munnynck, en effet, y a pris prétexte du second *Appendice* de l'ouvrage de M. Penido pour s'élever, sans fondement aucun, contre mon étude critique des *Deux Sources* (*Archives de Philos.*, IX, 3). Voici en quels termes : « Le R. P. Romeyer semble oublier qu'une ressemblance verbale avec les points acquis de la « philosophia perennis » ne garantit nullement l'identité des doctrines, Son éclectisme apparemment si généreux, l'expose à justifier les pires erreurs » (*Divus*, p. 241).

Mais, là où j'ai parlé de ressemblances, c'est après avoir établi qu'elles n'étaient pas verbales; quant aux erreurs de la théodicée bergsonienne, je les ai indiquées, interprétées et dûment réprouvées. Enfin, le lecteur entend bien, par ce qui précède, que sous couleur d'*éclectisme* c'est un principe de saine critique philosophique que l'on me reproche.

B. ROMEYER.

LIVRES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

J. Arney, B. Bazan, etc. — *Pour le Bien commun. Les Responsabilités du chrétien et le moment présent.* Brochure in-8° de 29 p. Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

G. Bachelard. — *Le nouvel esprit scientifique.* In-12 de 151 p. (Nouvelle Encyclopédie philosophique), Paris, Alcan, 1934.

L. Brunschvicg. — *Les âges de l'intelligence.* In-12 de 181 p. (Nouvelle Encyclopédie philosophique). Paris, Alcan, 1934.

G. Colle. — *Le divin Platon.* Brochure in-8° de 19 p. (Publications de l'Ecole des Sciences philosophiques et religieuses). Bruxelles, Ecole des Sciences philosophiques et religieuses. 1934.

G. Combès. — *La charité d'après saint Augustin.* In-8° de xiv-321 p. (Bibliothèque augustinienne). Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

B. Decoster. — *De l'Unité métaphysique. Epilogue philosophique.* In-8° écu de 200 p. Bruxelles, Lamertin, 1934.

H Delacroix. — *Les grandes formes de la vie mentale.* In-12 de 189 p. (Nouvelle Encyclopédie philosophique). Paris, Alcan. 1934.

E. Devaud. — *Pour une école active selon l'ordre chrétien.* In-12 de 239 p. (« Problèmes d'éducation »). Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

H. Eibl. — *Die Grundlegung der Abendländischen Philosophie. Griechische und Christlich-Griechische Philosophie.* In-8° de 202 p. (Die philosophie). Bonn. Hanstein, 1934.

Ch. A. Hart. — *Philosophy of Society.* In-8° de xii-203 p. Philadelphie, The Dolphin Press, 1934.

M. Lallemand. — *Le Transfini. Sa Logique et sa Métaphysique.* In-8° de 304 p. (Bibl. française de Philosophie), Paris, Desclée de Brouwer.

M. Lenglart. — *Essai sur les conditions du progrès moral.* In-12 de 169 p. Paris, Alcan, 1934.

J. Lindworsky. — *Das Seelenleben des Menschen. Eine Einführung in die Psychologie.* In-8° de 68 p. (Die Philosophie). Bonn, Hanstein, 1934.

J. Maritain. — *Sept leçons sur l'Être et les premiers principes de la raison spéculative.* In-8° de 166 p. (Cours et Documents de Philosophie). Paris, Téqui.

J. Martinet. — *Précis de Chimie d'après les théories modernes.* In-8° de viii-934 p. Paris, Douin, 1934.

B. Mouy. — *Le développement de la Physique cartésienne.* In-8° de 343 p. (Bibl. d'Hist. de la Philosophie). Paris, Vrin, 1934.

M. MÜLLER. — *Die Quæstiones naturales des Adelardus von Bath.* In-8° de 92 p. (Beiträge zur Gesch. der Phil. und Theol. des Mittelalters, Band XXXI, Heft 2). Münster. Aschendorff, 1934.

H. D. NOBLE, O. P. — *Le discernement de la conscience.* In-8° couronne de 420 p. (La vie morale d'après saint Thomas d'Aquin, quatrième série). Paris, Lethielleux, 1934.

O. OTTAVIANO. — *Joachim Abbatis Liber contra Lombardum.* In-8° de 299 p. avec six tableaux (Reale Accademia d'Italia. Studi e Documenti, 3). Roma, Reale Accademia d'Italia, 1934.

R. PICCOLI. — *Poesia e Vita spirituale.* In-8° de VIII-235 p. Bari, Laterza, 1933.

P. SALZI. — *La sensation. Etude de sa genèse et de son rôle dans la connaissance.* In-8° de 198 p. (Bibl. de Philos. contemporaine). Paris, Alcan, 1934.

Id. — *La genèse de la sensation dans ses rapports avec la théorie de la connaissance chez Protagoras, Platon et Aristote.* In-8° de 57 p. Paris, Alcan. 1934.

J. SANTELER. — *Intuition und Wahrheitserkenntnis.* In-8° de VIII-107 p. (Philosophie und Grenzwissenschaften, VI B. 1 Heft). Innsbruck, Rauh, 1934.

P. M. SCHUHL. — *Essai sur la formation de la Pensée grecque.* In-8° de VIII-467 p. (Bibl. de Philos. contemporaine). Paris, Alcan, 1934.

Id. — *Platon et l'art de son temps.* In-8° de 125 p. (Bibl. de Philos. contemporaine). Paris, Alcan, 1934.

R. VAUQUELIN. — *Les origines de la psychologie pédagogique de Rousseau à Kant.* In-8° de 195 p. Paris, Alcan, 1934.

Id. — *Les aptitudes fonctionnelles de l'éducation.* In-8° de 307 p. Paris, Alcan, 1934.

J. R. WATMOUGH. — *Orphism.* In-16 de VII-80 p. Cambridge, University Press, 1934.

J. WEBERT. — *Saint Thomas d'Aquin.* In-8° de 277 p. (Les Maîtres de la Pensée religieuse). Paris, Denoël et Steele, 1934.

M. de WULF. — *Histoire de la Philosophie Médiévale. T. I. Des origines jusqu'à la fin du XII[e] siècle.* Sixième édition entièrement refondue. In-8° de VII-319 p. Paris, Vrin, 1934.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). — 1934.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

n° 3

Philosophie générale.

Recherches Philosophiques, publiées par A. KOYRÉ, H.-Ch. PUECH, A. SPAIER, II, 1932-1933 et III, 1933-1934. Deux vol. in-8° de VIII-624 et VIII-543 pp. Paris, Boivin. Prix : 75 fr. chacun.

La tenue de cette publication dont voici déjà trois volumes parus, est excellente. Nous avons déjà rendu compte dans les *Archives* du volume I (voir vol. IX, suppl. bibl. n° 3, p. 52). La seconde partie de chaque volume rend de très grands services par le nombre, la variété et la valeur des recensions. Sous la rubrique des différentes parties de la philosophie, histoire ou théorie, on trouve, des ouvrages français ou étrangers, une quantité de recensions, dont plusieurs ont l'allure de véritables études critiques. De plus, des bulletins écrits par des spécialistes mettent le lecteur au courant des principaux mouvements philosophiques étrangers (en Grande-Bretagne, par Laird ; en Belgique, par Verlaine ; en Pologne, par Goscicki ; en Roumanie, par Brucar). Souhaitons que cette partie se développe et puisse un peu aider les malheureux travailleurs aujourd'hui submergés par l'abondance de la production philosophique et incapables de tout lire.

La première partie a également son intérêt. Les études publiées par les *Recherches*, portent généralement sur les problèmes actuels, ou essaient de renouveler les vieux problèmes par des aperçus nouveaux. Certains *symposia* groupent des questions différentes et tâchent de mettre en lumière quelques-uns de leurs aspects communs. Signalons le *symposium* sur les Transcendances dans le volume II, avec les articles de M. Janet sur *La finalité en mathématique et en physique ;* de H. J. Jordan sur *L'indéterminisme vital et le dynamisme des structures causales ;* de L. Verlaine contre l'instinct, *L'instinct n'est rien ;* de A. Spaier, sur *Mouvements simples et transcendances biologiques ;* de M. Souriau, sur *La matière et le concret ;* de O. Becker, sur *La transcendance de la vie et l'irruption de l'existence ;* de R. Ruyer sur *La mort et l'existence absolue ;* de H. Conrad-Martius sur *L'existence, la substantialité et l'âme.* Du *symposium* contenu dans le volume III sur le Temps, l'Être et l'Esprit, mentionnons tout spécialement les études de A. Rivaud, *Remarques sur la durée ;* de G. Marcel, *Esquisse d'une Phénoménologie de l'Avoir ;* de P. Lachièze-Rey, qui précise certains points de sa belle thèse sur *L'Idéalisme kantien* par des *Réflexions sur*

l'activité spirituelle constituante, et de J. Wahl, *Sur quelques catégories kirkegaardiennes : l'Existence, l'Individu isolé, la Pensée subjective*. Ajoutons à ces *symposia*, une série de travaux sur des problèmes très divers, des documents et des études critiques qui témoignent de la vie et de l'intrépide audace de ces *Recherches*.

J. S.

R. Jolivet, *Précis de Philosophie*. Un vol. in-8° de 160 p. Nouv. éd. revue et corrigée, Paris et Lyon, E. Vitte, 1933.

Dans ce « Précis de Philosophie », réédité sous forme de volume solidement relié et fort bien imprimé, M. Jolivet trouve moyen d'exposer, avec élégance et clarté, les meilleurs éléments de la *Logique* formelle et critique, de la *Psychologie*, de la *Théodicée* et de la *Morale*. Il a soin, à propos des fonctions générales de la vie psychologique, de faire suivre ses exposés de corollaires pédagogiques judicieux et pratiques. Ne pouvant parler de tout en si peu de pages, il a laissé de côté certaines parties moins immédiatement indispensables : *Ontologie, Cosmologie, Critériologie* et *Esthétique*. Pour compenser au mieux ces absences, M. Jolivet introduit çà et là les notions afférentes à ces disciplines en se guidant d'après les nécessités de son programme restreint. En somme, petit livre fort distingué de toute première initiation à la philosophie.

B. Romeyer.

Lexikon für Theologie und Kirche, 6 vol. in-8° parus d'environ 1000 p. chacun. Freiburg im Breisgau, Herder, 1930-1934.

Le « Lexikon für Theologie und Kirche » a déjà sur le marché 6 de ses volumes sur les 10 prévus. Le premier est de 1930. Cette succession rapide nous promet une Encyclopédie théologique complète pour d'ici peu d'années. Un record de vitesse. D'autres dictionnaires traînent la publication de leurs articles depuis plus de 30 ans, laissant vieillir leurs premiers travaux et mourir leurs souscripteurs ; d'autres même, lancés depuis plus de 20 ans, ne sortent pas encore de leurs B. Le « Lexikon f. Th. u. K. » promptement mis à la disposition du public aura, d'A à Z, tous ses articles à jour. Ils seront 30.000. Pour que ce travail énorme ne prenne pas trop de temps, on lui donne de l'espace : l'immense champ de connaissances est lotissé avec méthode. Trente-trois « Fachleiter » ou chefs de secteurs, professionnels cotés, distribuent aux spécialistes les différentes rubriques. La liste de ces « officiers » et celle des simples collaborateurs font la meilleure impression. C'est une parade de noms qui tous peuvent se montrer et dont quelques-uns brillent d'un bel éclat. Une typographie soignée rend l'ouvrage très utilisable ; des abréviations rationnelles et très intelligibles et des signes voyants renseignent d'une façon expéditive ou renvoient à des articles complémentaires. A partir du quatrième volume, le premier

papier, qui permettait déjà une impression nette, est remplacé par un autre, glacé, bien plus agréable et donnant des illustrations plus fines. Dans le troisième tome et les suivants paraissent, en hors-texte, quelques belles planches. Bref, l'imprimeur a bien fait les choses. Et l'éditeur aussi. Les études sont bien complètes et fouillées; partout un style serré y ramasse un maximum de choses dans un minimum de mots et les articles les plus longs n'y dépassent pas les 5 ou 6 pages de deux colonnes. Des cartes assez nettes aident à démêler les frontières enchevêtrées des diocèses allemands de différentes époques d'avec celles des évêchés-seigneuries du même nom. Les ordres religieux donnent des historiques rapides et clairs, des statistiques, des cartes très utiles ou du moins des tables de leurs divisions provinciales; et la revue pressée de leurs célébrités groupe toute la série des noms, annonceurs d'articles complémentaires. La partie philosophique est dirigée par le Dr Ludwig Baur, de Breslau. C'est une garantie du choix et de la compétence des collaborateurs. Baur a écrit lui-même plusieurs articles, tels que *Atheismus, Geist, Hegel.* Plusieurs autres articles sont signés par B. Jansen, M. Grabmann, Ad. Dyroff... Cela suffit à donner une idée de la tenue scientifique de ces travaux, brefs, mais très substantiels.

J. SIMON, S. J.

Métaphysique.

Gabriel MARCEL, *Position et approches concrètes du mystère ontologique.* Suite du drame *Le Monde Cassé.* In-8° de 304 p. (Coll. « Les Iles »). Paris, Desclée de Brouwer, 1933. Prix : 20 fr.

Cette méditation, importante et difficile, fait suite à un drame : *Le Monde Cassé.* Sans en être la transposition abstraite, elle n'est pas sans rapport avec lui. Le drame en est « une sorte d'approche concrète ». Il « amène les deux héros à un point où ils s'apparaissent à eux-mêmes comme *engagés* dans une réalité qui les transcende infiniment et qu'ils ne sauraient avoir la prétention de dominer ». Nous voici introduits...

L'auteur, distinguant *problème* et *mystère* après avoir averti qu'il n'a pas en vue le mystère des théologiens, et définissant le mystère « un problème qui empiète sur ses propres données », montre qu'il en est ainsi du problème de l'être. Il faudrait en effet, pour qu'il y eût, au sens propre, un problème, que le sujet connaissant ait pu au préalable établir qu'il *est* lui-même, et qu'il est donc qualifié pour décider de l'être. Or c'est une erreur, celle même de Descartes, que de vouloir ainsi « couper arbitrairement la question suis-je du « problème » ontologique pris dans son ensemble. Le moi qui s'interroge sur l'être est lui-même « engagé », impliqué dans le problème. Le problème empiète donc ici sur ses propres données. L'être n'est pas problématisable et nous sommes en face d'un mystère : le *mystère ontologique.*

Il faut donc dire que ce « sens ontologique » qui est à la racine de

notre vie spirituelle, que cette exigence par laquelle nous voulons que tout ne se réduise pas « à un jeu d'apparences successives et *inconsistantes* » est « un certain élan vers une affirmation qui, en dernière analyse, apparaît comme ne pouvant être établie ; car je ne puis me juger qualifié pour l'énoncer qu'à partir de cette affirmation même ». Me voilà « engagé » dans une affirmation qui me dépasse; je me dépasse; je participe, en tant que sujet affirmant l'être, à l'être qui s'affirme; et la connaisance, suspendue « à un mode de participation dont une épistémologie quelle qu'elle soit ne peut espérer rendre compte parce qu'elle-même le suppose » est bel et bien un mystère à son tour.

C'est dans le « *recueillement* » que je rejoins le mystère ontologique, c'est-à-dire dans un acte qui me détache de l'expérience, non par fiction, comme le fait l'abstraction, mais d'une manière réelle, dans un acte par lequel, me ressaisissant comme unité, sans contempler aucune « idée », aucun « contenu de pensée », je m'abandonne dans une détente à une certaine « assurance qui sous-tend tout le développement de la pensée, même discursive ».

Voilà le thème principal. L'auteur montre ensuite le tragique d'une pensée qui, reniant le mystère ontologique, trop immédiatement présent pour se laisser « vérifier », le trahit; il passe en revue, en les rapportant au motif central, les notions de désespoir et d'espérance, d'humilité et d'orgueil, de fidélité créatrice, de présence, de sainteté — le saint étant l'homme parfaitement ouvert et *disponible* au mystère. Ces développements permettent à l'auteur d'élucider sa pensée et d'en faire pressentir la richesse.

La méditation se termine par des considérations pénétrantes sur la philosophie chrétienne. L'auteur ne nie pas l'influence du donné chrétien sur sa pensée; mais, après avoir fait remarquer que le philosophe est incapable de s'abstraire des circonstances historiques où il vit, il explique que l'existence des données révélées peut être « requise en fait pour permettre à l'esprit de concevoir certaines notions » sans qu'on puisse dire qu'elles la « supposent ». La révélation joue simplement le « rôle de principe fécondant », et « favorise en nous l'éclosion de certaines pensées ». Surtout, l'auteur, touchant au fond du débat, s'attache à montrer qu'une révélation n'est pensable qu'en tant qu'elle s'adresse à un être « participant à une réalité non problématisable et qui le féconde en tant que sujet ». C'est ici que le surnaturel peut venir s'insérer. On montre ainsi dans la nature « un principe de radicale inadéquation à soi-même qui est comme l'anxieuse anticipation d'un autre ordre ». Le « mystère » ontologique met donc sur la voie du mystère révélé.

« Une telle philosophie, conclut l'auteur, se porte ainsi d'un mouvement irrésistible à la rencontre d'une lumière qu'elle pressent et dont elle subit au fond de soi la stimulation secrète et comme la brûlure prévenante ». Pouvait-il mieux dire?

Aimé Ricour.

J. MARITAIN, *Sept leçons sur l'Être et les premiers principes de la raison spéculative*. Un vol. in-8° de 163 p. (*Cours et documents de philosophie*). Paris, Téqui, prix : 15 fr.

Ce livre est le premier d'une nouvelle collection : « Cours et documents de philosophie », dirigée par J. de Monléon et Y. Simon, des facultés catholiques de Paris et Lille, et dont le but est d'assurer la diffusion des travaux menacés de demeurer inédits, en les publiant tels quels avec « l'allure et les procédés pédagogiques de l'enseignement oral ».

L'ouvrage de M. Maritain revêt en effet la forme didactique d'un recueil de leçons orales alliant à la clarté logique de l'exposé, la souplesse et la spontanéité d'une pensée qui médite, approfondit, s'arrête ou progresse au fil de ses recherches.

Les deux premières leçons précisent la méthode et l'objet de la métaphysique. Aux sciences positives de procéder par résolutions et substitutions successives de « problèmes » ; la métaphysique, elle, est approfondissement d'un « mystère », du plus profond de tous, celui de l'Être. Encore faut-il, afin d'éviter les plus graves méprises bien définir de quel Être il s'agit. Que le métaphysicien laisse donc aux sciences « l'être particularisé », qu'il s'élève au-dessus de « l'être vague » du sens commun, qu'il écarte de sa vue « l'être déréalisé » du logicien, ou le « pseudo-être » des logiques dégénérées. « L'être commun » ; l'être existentiel, l'être en tant qu'être, voilà l'objet propre de son étude.

Or atteindre cet être dans sa réalité même ne peut se faire que par voie d'intuition. La nécessité, les caractères, le mode propre de cette intuition, que M. Maritain appellerait volontiers « abstractive », ou mieux pour éviter tout malentendu, « visualisation eidétique ou idéative » font l'objet de la troisième leçon.

Après une analyse rapide de la richesse débordante de l'être en son analogie « polyvalente », sa « polarité » interne essence-existence, et la fécondité propre de sa nature que manifestent les trois transcendantaux unité, intelligibilité et bonté, l'auteur revient à l'intuition de l'être pour en déterminer le processus psychologique et exposer sa théorie de la « visualisation intensive ». Les premiers principes d'identité, de raison suffisante et de finalité font l'objet des leçons suivantes. Dans ce dernier principe, deux aspects sont distingués, d'une part « la préordination de la puissance à l'acte » où s'exprime l'amour de l'être pour l'être, d'autre part l'activité même de l'être déterminé au bien. Les dernières pages enfin, abandonnant l'univers de l'être transcendantal, descendent au plan inférieur de la contingence pour étudier le principe de causalité efficiente et proposer, à la suite de saint Thomas, une explication rationnelle et totale du hasard.

Il faut se réjouir qu'un auditoire moderne ait entendu ces leçons où sont condensés les points essentiels de la métaphysique thomiste. A M. Maritain le mérite d'avoir su lui offrir la substance de cette doctrine toujours « vivante ». Certaines pages sont particulièrement bien venues,

soit par leur à propos : ainsi sur le double aspect « problème », « mystère » que présente toute science et l'application qui en est faite à la métaphysique (p. 8-17); soit par la richesse de l'analyse, telle l'étude sur sur le troisième transcendantal, le dynamisme de l'être (p. 77-85) ou corrélativement, sur le principe de finalité (6e leçon).

D'accord avec l'auteur pour mettre au point de départ de toute critique de la connaissance, et donc de toute métaphysique, une intuition de l'être, nous doutons cependant que par elle nous pénétrions d'emblée « dans l'univers de l'être en tant qu'être et des transcendantaux ». Il faudrait au préalable définir exactement l'acception donnée au terme « intuition ». Or il est permis de juger qu'autour de celle-ci, la théorie de la visualisation intensive présentée dans l'ouvrage, multiplie les antinomies et ne favorise pas la précision. Un seul exemple : Cette intuition doit être à la fois « supra-expérimentale », « vue très simple et supérieure à tout discours et à toute démonstration, puisqu'elle est à l'origine des démonstrations » et pourtant procurée « par le moyen d'un concept, d'une idée » (p. 54).

Quant à parler pour spécifier cette intuition de « révélation d'un mystère intelligible » d'une « sorte de grâce mystique », à tout le moins « toujours un don fait à l'intelligence », voilà bien exagérer un peu.

L.-Ph. RICARD.

L. BRUNSCHVICG, *Les âges de l'intelligence.* In-8° écu de 151 p. Paris, Alcan, 1934, prix : 10 fr.

Ces cours, professés à la Sorbonne durant l'hiver 1932-1933, développent un thème familier aux lecteurs de M. Brunschvicg, écho fidèle de ses précédents ouvrages. L'histoire de la pensée, avec ses vicissitudes et ses tâtonnements, est un livre toujours ouvert sous les yeux du philosophe; elle révèle, selon M. Brunschvicg, un progrès de l'intelligence humaine, passant de l'enfance à l'âge adulte.

Gardant une mentalité d'enfant de neuf ans, Aristote et les philosophes qui l'ont suivi, durant vingt siècles, ont cru que la véritable réalité est avant tout un objet particulier, revêtu de qualités sensibles. A leurs yeux s'éloigner du particulier, c'est aller vers l'abstrait et vers le vide : « Au contraire, les êtres qu'Aristote et l'enfant imaginent ainsi donnés à part les uns des autres, chacun formant un système unique et clos, sont pour la science moderne, des abstraits : ce qui existe réellement, c'est le faisceau des relations intellectuelles qui permettent de situer l'individu dans l'espace universel » (p. 132).

De plus, à l'exemple de l'homme primitif, Aristote a été victime du mirage réaliste : il a pensé que l'univers est saturé de causalité, entièrement explicable par un jeu de puissances surnaturelles intervenant dans la conduite des événements. De nos jours, la sagesse humaine n'attend plus la lumière du dehors; elle est elle-même le foyer d'illumination.

Une telle systématisation paraîtra sans doute factice à bien des lecteurs. L'histoire de la pensée n'a-t-elle pas amené Meyerson à démontrer, par un

nombre considérable de témoignages, l'unité et la stabilité de la raison à travers les siècles? Hier comme aujourd'hui, le principe de contradiction était la règle immuable des opérations intellectuelles.

D'ailleurs, refuser à l'esprit humain toute structure déterminée, toute loi susceptible d'assurer une continuité d'effort, n'est-ce pas retomber dans le mobilisme d'Héraclite? Or M. Brunschvicg est trop pénétré de la dignité de la conscience pour se résigner à un relativisme pur, ou plutôt à un nihilisme absolu. Ce serait la ruine de la science et le suicide de l'intelligence. Puisque cette conclusion désespérée est absurde, la nécessité s'impose de renoncer aux prémisses.

A. Etcheverry.

Victor Marcel, *Etendue et conscience* (Essai de réfutation du dualisme cartésien). viii-130 pages. Paris, J. Vrin, 1933.

Dans l'identification cartésienne de la conscience avec la pensée et de la matière avec l'étendue M. Marcel voit une erreur initiale qui entraîne en psychologie des difficultés insurmontables et rend impossible une métaphysique de la matière, du moi, de Dieu. A son avis toute la philosophie moderne en est tellement viciée qu'il faut revenir aux doctrines de l'antiquité et du moyen âge.

La thèse est claire et bien menée, abondante en aperçus suggestifs. Tout en reconnaissant qu'elle comporte une grande part de vérité, nous craignons que les lecteurs « modernes » ne trouvent les analyses des post-cartésiens bien succinctes, leurs condamnations bien rapides et ne se demandent si le réalisme perceptionniste du « sens commun » n'est finalement démontré que parce que l'auteur le suppose constamment dans ses prémisses, dans sa manière d'envisager les problèmes et jusque dans le sens où sont employés les termes philosophiques.

M. Régnier.

C. D. Broad, *Determinism, Indeterminism, and Libertarianism*. In-16 de 48 p. Cambridge, University Press, 1934. Prix : 2 sh. 6.

Le procès intenté au libre arbitre par un professeur de philosophie morale, se présente avec une netteté et une originalité marchant de pair avec la franche hardiesse qui condamne tout l'ordre moral comme illusoire. A vrai dire, sauf une nouvelle terminologie (la doctrine étant partie empruntée, semble-t-il, à M. Whitehead), rien d'essentiel n'est ajouté à l'ancienne thèse déterministe. Mais l'auteur fait place à la possibilité d'« Indeterminism », conséquente à certaines théories physiques récentes; il faudrait dire alors d'un acte non pleinement et logiquement déterminé par les antécédents psychologiques du sujet, que l'effort volontaire qui l'a déterminé a eu la simple chance, bonne ou mauvaise, d'arriver. Le paradoxe serait qu'on s'estimât moralement responsable de tels

« accidents », mais c'est un paradoxe inévitable pour ceux qui voudraient échapper au déterminisme.

Car le « Libertarianism », la doctrine d'une volonté libre, apparaît à M. Broad comme impossible. Si l'on examine la prétendue causalité de la raison, d'un principe de la conscience ou de la loi morale, on n'y trouve que des propositions; et la croyance qu'une chose serait d'accord avec la loi morale, et le désir de s'y conformer, sont des « événements » qui sont arrivés lorsqu'on s'est mis à réfléchir. Mais un événement est soumis aux conditions qui s'appliquent clairement à tout événement comme tel; il est partant complètement déterminé par ses antécédents naturels; autrement « nous aurions des événements dans le temps dont les causes seraient hors du temps ». D'où l'on conclut que « tous les jugements d'obligation morale qui ont été constamment portés pendant toute l'histoire humaine » sont faux, comme tout jugement qui affirmerait rouge ou bleu un objet, serait faux dans un monde qui ne contiendrait que des esprits et des bruits.

On voit facilement comment cette conclusion se retourne contre l'auteur,

Car dans un tel monde, un jugement de couleur ne serait pas seulement faux mais absolument impossible et impensable. On ne voit vraiment pas comment l'illusion même pourrait entrer dans l'esprit si la couleur comme telle n'existait nulle part. De même, comme tout jugement de valeur dans nos actes implique la conscience de la liberté, on ne saurait jamais admettre qu'il y avait de tels jugements « pendant toute l'histoire humaine » et vouloir en même temps que cette conscience ne soit fondée dans une réalité. Remarquons surtout que M. Broad se donne comme principe que tout ce qui agit dans le temps est soumis aux lois de la nature physique. Mais quand même il aurait prouvé cette affirmation, il resterait encore à examiner, comme M. Leroy l'a suggéré, si le plus de détermination ne comporte pas le moins de nécessité.

Kevin Smyth.

Iwan v. Kologriwof, *Die Metaphysik des Bolschewismus*. In-8° de 80 p. Salzburg, Verlag Anton Pustet, 1934.

Voulez-vous être initié aux doctrines du Paradis rouge? Lisez ce petit livre, ces trois conférences faites par un enfant du pays à des étrangers pour qui le bolchevisme est un mystère ou tout au moins une anomalie incompréhensible. Laissant de côté toute sentimentalité littéraire, le R. P. Kologriwof, nous donne la clef de ce mystère nullement impénétrable ; il remonte à la source même du mouvement et nous la découvre dans les deux faits qui ont bouleversé l'histoire de la Russie : le schisme du XVIIe siècle et la réforme, mieux la « révolution » de Pierre le Grand. On nous fera grâce de résumer, fût-ce avec la plus ingénieuse concision, une simple esquisse de 80 pages.

Il est à remarquer pourtant avec quelle perspicacité l'auteur a dégagé

cette idée du messianisme russe qui fut la cause prépondérante du schisme. Comme tout peuple qui prend conscience de sa force, le peuple russe sous l'impulsion du moine Philothéos s'est cru appelé à une mission dans le monde. La Russie serait le seul salut des peuples, Moscou la troisième et dernière Rome, son Tsar, le Basileus de l'Univers. Ce mythe subira, il est vrai, bien des transformations... et des déformations, jusqu'à se heurter à la fin du XIXe siècle au marxisme qui prêche lui-aussi un messianisme, le messianisme du Prolétariat. Viendra le génie de Lénine qui les fondra en une seule force, « capable de renverser des institutions séculaires » et ce sera la révolution bolchevique.

Leçon pour tous les peuples, suggère l'auteur ; les grandes révolutions se préparent pendant des siècles. Avertissement aussi pour le monde chrétien : « la Russie est devenue un laboratoire spirituel où les expériences valent pour tous les peuples. Nous touchons là à la véritable mission du communisme russe et peut-être aussi du messianisme de notre peuple ». On ne peut que remercier le P. Kologriwof, savant et prêtre à la fois, de sa franchise, de sa clarté et de son amour pour la vérité intégrale, si dure soit-elle. Le compte rendu présent veut être une invitation à lire et à relire cet opuscule qui restera le guide le plus sûr pour tous les amis fervents de la Russie.

R. EGGER.

Logique.

LIBERATORE — CORSI, I. *Dialectica*. Un vol. in-8° de 80 p. Editio altera, 1930. En vente : Seminario regionale Campano, Napoli. Prix : 7 lire.
II. *Logica major*. Un vol. in-8° de 136 p. 1930. Prix : 9 lire.

Une seconde fois le P. Corsi, S. J., réédite le manuel de Liberatore, en l'abrégeant et en le simplifiant. Sur tel ou tel point (par exemple, au sujet de la notion de vérité) il s'écarte de son maître. C'est un manuel assez élémentaire, qui s'adresse à de jeunes séminaristes. Le latin est simple et facile, les notions sont clairement définies, les exposés didactiques, mais un peu brefs.

A. ETCHEVERRY.

A. REYMOND, *Les principes de la logique et la critique contemporaine*. Un vol. in-12 de XI-277 p. (*Bibliothèque de la Revue des cours et conférences*). Paris, Boivin, prix : 25 fr.

L'auteur a réuni dans cet ouvrage une série de leçons données par lui en Sorbonne, « sur la logique algorithmique et les problèmes qu'elle soulève dans la pensée contemporaine ».

La logique — un rapide aperçu historique en fait foi — est une des sciences dont les fondements sont les plus discutés. M. Reymond, pour

*

la définir, veut écarter toute exagération comme serait de renoncer à toute cohérence logique, ou, au contraire, de glorifier à ce point la logique formelle qu'elle absorbe la logique appliquée.

Selon lui, la logique est une « science normative », c'est-à-dire « qu'elle a pour point de départ et d'arrivée des jugements de valeur, reconnus dès l'abord pour tels » ; elle comporte donc une part d'évolution, de « va et vient » de la pensée à l'expérience. Mais il existe aussi « pour la pensée des conditions éternelles du vrai tant du côté du réel que du côté du formel, ce qui suffit à sauvegarder la valeur absolue de la vérité » (p. 44) — et cela, en dépit des observations justes, mais incomplètes, du pragmatisme, du psychologisme et de la sociologie.

Une logique moderne doit tenir compte de ce double donné. Or tel est précisément le souci de la logistique qui, en prenant pour point de départ non le concept, mais la proposition, s'est efforcé par des formules nouvelles de dégager l'aspect fonctionnel de la pensée. L'exposé détaillé de cette logistique est suivi d'études sur l'application qui peut en être faite en mathématiques (discussion de la position de Brouwer au sujet du tiers exclu et de la vérification mathématique ; définition russellienne du nombre et logique mathématique ; étude historique des méthodes axiomatiques et de démonstration mathématique) ; études qui, en face des découvertes scientifiques contemporaines, maintiennent la portée universelle des principes formels de la logique.

Bien des pages de cet ouvrage nous ont paru particulièrement suggestives. Signalons, entre autres, les observations proposées autour du problème de la vérité (ch. IIe), et celui de la valeur du concept (ch. IVe). — A ce propos, il nous semble que si M. Reymond a raison d'insister sur la valeur fonctionnelle du concept, il y a quelque exagération d'attribuer au concept tel que l'entend le néo-thomisme, la prétention d'être « l'expression *adéquate* des manières d'être et des propriétés qui caractérisent la réalité » (p. 70).

L.-Ph. Ricard.

Carnap, *L'ancienne et la nouvelle logique*. Un fasc. in-8° de 36 p., Paris, Hermann, 1933. Prix : 8 fr.

Traduction d'un article de quelques pages, publié par M. Rudolf Carnap dans le premier fascicule d'*Erkenntnis*. C'est une profession de foi nettement positiviste. Aux yeux de l'auteur, tous les systèmes philosophiques, réalistes ou idéalistes, de Platon à Hegel, en passant par saint Thomas et Kant, apparaissent vides et dépourvus de signification. Le domaine de la philosophie ne saurait, en effet, dépasser l'horizon de la science expérimentale ; sa fonction propre se réduit à l'analyse et à la classification des concepts scientifiques. A la métaphysique l'auteur propose de substituer une logistique, dont la matière serait fournie par le savoir expérimental.

Assertions hardies et massives, qu'on se contente d'énoncer, sans

même proposer un essai de démonstration. L'introduction de M. Marcel Boll obéit à une inspiration identique.

M. Carnap triomphe de ce que la logique pure est une science formelle, uniquement soucieuse d'exploiter des connaissances déjà acquises. Cette constatation n'est pas nouvelle. S'ensuit-il qu'il faille condamner toute métaphysique? Evidemment l'expérience est un point de départ indispensable en philosophie. La notion d'être est, à l'origine, l'objet d'une saisie immédiate. Mais qui songe à le nier en dehors de l'idéalisme dialectique et notionnel?

A. ETCHEVERRY.

PERELMAN, *De l'arbitraire dans la connaissance* (Archives de la Société belge de philosophie, 1932-1933, fasc. 3), Bruxelles, Lamertin. Prix: 6 fr. b.

Ce fascicule est l'œuvre d'un disciple de M. Dupréel, dont il reflète fidèlement la pensée. La vérité, nous dit-on, n'est pas l'accord du jugement avec un état de choses, mais sa conformité à certaines normes préalablement adoptées. Mais ces règles fondamentales ne jouissent pas elles-mêmes d'une absolue nécessité : elles sont indémontrables, inexplicables, « arbitraires », pour tout dire. On les accepte sans qu'elles s'imposent, pour des raisons d'utilité et d'efficacité. Rien ne sert de les déclarer évidentes. « L'évidence n'est que la perception de quelque chose d'inexplicable au delà de quoi notre connaissance s'arrête et abdique » (p. 37).

N'y aurait-il pas dans ce fascicule quelque équivoque sur la signification du mot *arbitraire*? Si l'on désigne ainsi un jugement indémontrable par le jeu de la dialectique, il est certain que le point de départ de la connaissance est dans ce cas. Sous peine de se perdre dans une régression à l'infini, le raisonnement doit s'appuyer sur une saisie immédiate d'une vérité fondamentale. Peut-on en conclure que ces intuitions premières, en amont de la dialectique, dépendent de notre libre fantaisie, qu'elles sont « arbitraires », c'est-à-dire conventionnelles, comme les règles du bridge, ou du ping-pong? Dans ces conditions, pourquoi ces principes apparaissent-ils, à l'exclusion de tous autres, capables d'assurer l'efficacité de notre pensée et de notre action? Pourquoi l'expérience vient-elle toujours s'y ajuster et les confirmer?

A. ETCHEVERRY.

Psychologie et Esthétique.

Dr F. ACHILLE-DELMAS, *Psychologie pathologique du suicide*. Un vol. in-8° de XI-237 pages. Paris, Alcan, 1932.

C'est à réfuter la doctrine de l'École sociologique sur le suicide que l'auteur consacre la première partie de son travail : il le fait à l'aide

d'une argumentation précise, agrémentée de pas mal d'humour et d'ironie à l'adresse de M. Maurice Halbwachs, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, dont il critique le livre paru en 1930 : *Les causes du suicide*.

On sait que, d'après les disciples de Durkheim, le suicide ne relève exclusivement que d'influences sociales, mais M. Achille-Delmas estime que ces conclusions ne méritent aucune créance du fait que les statistiques qui les fondent sont toujours entachées d'erreur, et il nous montre avec complaisance, tout au long de cinq ou six chapitres, les très nombreuses causes d'inexactitude soit dans l'établissement soit dans l'interprétation des statistiques.

Après cette première partie qui emporte la conviction, l'auteur nous livre sa pensée personnelle. Il définit d'abord très exactement le vrai suicide en le distinguant des pseudo-suicides et puis s'efforce d'établir qu'il est purement affaire de cénesthésie et ne s'explique que par « l'anxiété suicidogène » pouvant survenir chez des sujets dotés d'une constitution soit cyclothymique (90 % des cas de suicide), soit hyperémotive (10 % des cas).

Une telle affirmation paraîtra sans doute bien absolue et bien catégorique surtout quand on connaîtra (p. 156 et suiv.) les conclusions différentes d'un éminent psychiâtre contemporain, M. le Professeur Georges Dumas, d'après qui, sur treize suicidés qu'il a personnellement connus, quatre ne se sont pas donné la mort sous l'influence d'une cause pathologique.

Quelques inexactitudes, que l'on hésitera à toujours attribuer au typographe (l'acedia si souvent décrite par les Pères devient l'Accidia p. 171, Loménie de Brienne s'appelle Loméné de Brienne à la page 89 et le peintre Hugo van der Gœs, Hugo van der Gœd, p. 171) n'empêchent pas la lecture de ce livre d'être attachante et instructive ; les moins initiés à la psychologie pathologique n'auront aucune peine à s'en assimiler la doctrine tant le style en est limpide et exempt de tout appareil scientifique, bien que l'auteur soit un psychiâtre de profession bien connu.

M. Achille-Delmas a pris soin dès le début de son livre de nous avertir qu'il s'occupait uniquement du suicide en tant que fait biologique et laissait de côté systématiquement les problèmes d'ordre moral qui pouvaient se poser à son sujet ; on lui reste reconnaissant de cette réserve quand on apprend (p. XI) l'admiration sans borne qu'il professe pour M. Albert Bayet et son livre « tout à fait remarquable par sa documentation et son caractère essentiellement objectif : *Le suicide et la Morale* ».

A. Barbaste.

Victor Basch, *Essais d'Esthétique, de Philosophie et de Littérature*. Un vol. in-8° de 411 Pages (Bibliothèque de Philosophie Contemporaine), Paris, Alcan, 1934. Prix : 50 fr.

Ce volume d'articles parus de 1898 à 1931 en diverses revues témoigne d'une large compétence et d'une haute probité. A des études fermes,

pénétrantes, sur la philosophie allemande (*Du Rôle de l'Imagination dans la Théorie Kantienne de la Connaissance*, *De la Philosophie Politique de Hegel*), succèdent les pages émouvantes consacrées à Soeren Kierkegaard. Un talent de critique et d'artiste, soutenu par l'expérience d'un professeur, pouvait seul nous présenter ces solides Essais avec l'aimable aisance du maître qui sait d'où aborder l'esprit et comment le mener pas à pas par ses voies. Son objectivité vaut à l'auteur, s'il vient à discuter par exemple la valeur de la science (p. 365 et sqq.), des mises au point assez justement nuancées. Le mérite s'apprécie d'autant que l'article sur *Les Idées de M. Brunetière* date de 1899. Relevons toutefois quelques suggestions moins heureuses : l'on semble accorder volontiers que le caractère irrationnel (?) du miracle ne tiendrait qu'aux formes à priori de notre entendement (p. 359), ou que le triomphe de la sociologie catholique « mènerait tout droit vers un socialisme théocratique, c'est-à-dire vers une forme de gouvernement où toute pensée libre, tout esprit d'entreprise, tout déploiement de la personnalité serait impossible » (pp. 374-375).

De ces essais, les plus récents traitent d'esthétique. *Le pouvoir expressif de la Musique* y est soumis à une analyse, à notre sens, très pertinente. L'hétérogénéité des jouissances artistiques du connaisseur et de l'amateur implique dans la complexité de l'œuvre musicale de multiples virtualités d'expression, dont les unes, subtiles mais spécifiques, échappent au grand nombre, tandis que les autres, moins originales, prêtent à une plus large expérience musicale. Seuls les initiés entendent le langage « complet et clos » de la musique. Aux autres, aux profanes il n'est donné que d'interpréter ses gestes, dont le dynamisme mime l'élan subjectif des sentiments, des passions, voire des intuitions intellectuelles.

Puissent ces pages de philosophie esthétique nous ouvrir à un système de pensée accueillant à tout le donné humain, et nous persuader que l'émotion artistique, observée avec une sympathie perspicace, saura contribuer à sa façon au progrès du problème de la connaissance. Croyons-en de grands penseurs : «... l'essence du Beau de la nature et du Beau artistique est d'être une harmonie, une réconciliation de tous les antagonismes au milieu desquels se débat l'esprit humain dès qu'il se penche sur lui-même » (p. 32).

Pierre Ricour.

Earl of Listowel, *A Critical History of Modern Aesthetics*. 288 pages in-8°. George Allen and Unwin, Londres, 1933. Prix 10 s. 6.

La philosophie esthétique est une science relativement récente mais déjà très développée. L'auteur a voulu compléter la célèbre « Histoire de l'esthétique » de B. Bosanquet, vieille déjà de trente ans, en dressant un tableau d'ensemble des théories contemporaines. La première partie de l'ouvrage les expose en une centaine de pages, de façon brève mais

cependant précise. Il convient de féliciter Lord Listowel de son érudition très étendue et, contrairement à celle de bien des esthéticiens anglo-saxons, très largement continentale. On regrettera peut-être que les références ne se rapportent pas toujours aux textes originaux, mais désignent parfois des traductions anglaises.

La seconde partie de l'ouvrage est critique; l'auteur y apprécie les théories déjà exposées et s'efforce de construire à son tour. Les connexions de l'esthétique avec d'autres parties de la philosophie donnent lieu assez souvent à des jugements très affirmatifs et cependant assez discutables sur les plus graves problèmes de la philosophie. Puisqu'il ne pouvait être question de les traiter dans cet ouvrage avec l'amplitude qu'ils exigent, il eût sans doute été mieux de les omettre et de ne s'en pas inspirer dans la critique strictement esthétique. Les conclusions de l'auteur sont en faveur de la théorie de l'Einfühlung de Volkelt et de Lipps. Cette partie positive, et le dernier chapitre sur quelques catégories esthétiques sont certainement parmi les meilleures pages. Cet ouvrage, de lecture aisée et fort bien présenté, mérite certainement l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'effort de la philosophie moderne pour embrasser toutes les richesses de l'expérience humaine.

M. Régnier.

Philosophie Scientifique.

Marcel Lallemand, *Le Transfini. Sa logique et sa métaphysique*. 1 vol. in-8° écu de 304 p. Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1934. Prix : 25 fr.

Les problèmes de philosophie scientifique sont à l'ordre du jour. En rendant compte récemment de la *Philosophie des Nombres*, de M. Le Masson, nous laissions prévoir que les thèses hardies de l'auteur susciteraient la contradiction. C'est cette contradiction qu'apporte le livre de M. Lallemand en prenant position contre la conception cantorienne du transfini.

Dans le livre premier l'auteur expose sans réflexions critiques l'essentiel de la théorie des nombres cardinaux et ordinaux transfinis. Dans le livre second il développe les raisons qui lui font rejeter l'interprétation cantorienne du transfini. Dans le livre III il réfute les arguments des philosophes finitistes. Bref, il prend dans le débat une position infinitiste, mais non-cantorienne.

Ce qui caractérise cette position c'est : d'une part, la distinction entre le *concept synthétique du transfini* et le *concept analytique du transfini* ou *indéfini*, l'un résultant de l'appréhension *simultanée* des éléments d'une multitude transfinie (ensemble n'ayant qu'un élément extrême, un premier mais pas de dernier), l'autre de l'appréhension *successive*, unité par unité, des éléments d'une multitude transfinie; d'autre part l'affirmation que la suite des nombres entiers est, non pas transfinie, mais indéfinie. Ainsi, tout en reconnaissant, à l'encontre des philosophes finitistes, la

possibilité de l'existence d'une multitude transfinie d'êtres, d'étoiles par exemple, l'auteur refuse d'admettre avec les cantoriens l'identité entre le concept d'une telle multitude et celui de l'ensemble des nombres entiers.

Réduite à cette distinction et à cette opposition la thèse de M. Lallemand nous paraît plus conforme à l'esprit de la philosophie thomiste que la thèse opposée de M. Le Masson (dont le lecteur trouvera en appendice un résumé rédigé par son auteur). Le concept synthétique et le concept analytique du transfini correspondraient aux notions thomistes d'infini actuel et d'infini potentiel. Il est vrai que saint Thomas dans la *Somme Théologique* élève des difficultés contre la possibilité d'un infini actuel, mais nous savons par d'autres passages de ses écrits que ces difficultés ne lui apparaissaient pas complètement décisives. A tout le moins la question reste ouverte.

Mais M. Lallemand ne réduit point sa thèse aux deux points que nous venons d'énoncer et ce qu'il y ajoute nous paraît très contestable. Ayant distingué de l'indéfini, le transfini, il divise celui-ci en *transfini actuel* et *transfini successif* et donne comme exemple de ce dernier la multitude des jours passés dans l'hypothèse d'un monde créé « ab aeterno » (pp. 155-156). Il distingue ailleurs l'éternité dans le passé et celle dans l'avenir : seule la première est du transfini, la seconde n'est que de l'indéfini (p. 234).

L'auteur nous paraît victime d'une illusion qui consiste à attribuer aux événements passés plus de réalité qu'aux événements futurs. Il est vrai que nous connaissons les premiers et non les seconds, mais c'est uniquement parce que les premiers laissent dans notre mémoire une trace actuelle. Il n'y sont d'ailleurs jamais qu'en nombre fini, mais ayant éprouvé maintes fois la faculté de remonter plus ou moins haut dans l'échelle de nos souvenirs, nous envisageons une régression sans fin et cette série indéfinie nous paraît donnée au même titre que les éléments dont nous gardons la trace. C'est là qu'est l'illusion, elle n'est pas plus donnée, pas plus synthétisable que la série des événements futurs. De part et d'autre c'est de l'infini potentiel et c'est précisément pourquoi saint Thomas, tout en élevant des difficultés contre le concept synthétique d'une multitude infinie, n'en voyait aucune contre la création ab aeterno.

On doit même aller plus loin, semble-t-il, et refuser à M. Lallemand que nous puissions former un concept *synthétique* du transfini. Nous ne concevons directement que des multitudes finies. En affectant d'indétermination un des éléments extrêmes d'une semblable multitude et en le reculant par un mouvement de pensée que nous avons conscience de pouvoir effectuer sans fin, nous concevons l'infini potentiel. Enfin nous nous élevons à la notion d'infini actuel, non par une nouvelle rectification de notre concept qui reste inéluctablement celui d'une progression indéfinie, mais par l'*affirmation* de la possibilité de l'existence simultanée des éléments que notre pensée n'atteint que successivement. Il n'y a donc pas de milieu entre l'infini actuel et l'infini potentiel, ou comme préfère dire M. Lallemand, entre le transfini actuel et l'indéfini; le transfini

successif enveloppe une contradiction qui se retrouve latente dans plusieurs des arguments opposés par l'auteur aux cantoriens et affaiblit singulièrement la portée de sa critique. Le débat n'est donc pas clos, attendons-nous à d'autres escarmouches.

Jean ABELÉ.

Julien PACOTTE, *La Connaissance*. Un vol. in-16 de VI-194 p. (« Bibliothèque de Philosophie contemporaine »). Paris, Alcan, 1934. Prix :15 fr.

Ce volume renferme une série d'études, dont plusieurs ont paru d'abord en articles de revue, concernant le problème de la connaissance. Des mathématiques l'auteur nous conduit jusqu'à la métaphysique, en passant par la mécanique quantique, la chimie structurale et la technique. A l'opposé de la méthode suivie par M. Meyerson, M. Pacotte néglige de parti pris le point de vue historique pour s'en tenir à une étude purement gnoséologique des diverses disciplines, classées suivant un ordre génétique. Les théories scientifiques récentes sont supposées connues du lecteur et rappelées seulement par voie d'allusions. L'ensemble de l'exposé est hautement abstrait, ce qui n'en diminue certes pas la valeur mais ne lui communique pas non plus, il faut bien le reconnaître, le charme des études meyersoniennes.

Détachons quelques lignes du dernier chapitre : « La tâche de la métaphysique est d'amener à la plus vive clarté le rapport pressenti entre l'esprit de l'homme et le transcendant; en particulier, elle tend à retrouver dans la positivité profonde l'archétype de la polarité humaine esprit-intellect et des étages de la compréhension. A la base de la métaphysique il y a un postulat tacite comme celui-ci : il existe entre certaines régions de l'humain et l'extra-humain un rapport comparable seulement à l'identité, à la présence ou à la fusion » (p.184).

J. A.

Joseph MARTINET, *Précis de Chimie d'apr. les théories modernes*. Un vol. petit in-8° de 940 p. Paris, Doin, 1934, Prix : 52 fr.

Rédigé pour des étudiants des facultés scientifiques, l'ouvrage de M. Martinet intéressera également les philosophes, non seulement par les idées exposées dans la préface *Sur les Tendances de la Chimie pure*, mais aussi par l'introduction systématique de la classification de Mendeleieff et le souci de rattacher autant que possible les propriétés des corps à leur structure électronique.

Lorsqu'on se souvient du strict positivisme qui présidait à l'enseignement de la chimie il y a vingt ans ou de la froideur témoignée, récemment encore, à la théorie électronique par un chimiste éminent comme M. Urbain, on peut mesurer, par la lecture du livre de M. Martinet, le chemin parcouru. La chimie restera encore longtemps, cela va sans dire, une

science descriptive; mais les récentes découvertes faites grâce à la mécanique ondulatoire montrent que les théories les plus modernes de la physique ne peuvent lui rester étrangères.

J. A.

Histoire de la Philosophie.

H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker.* Fünfte Auflage herausgegeben von Walther Kranz. Lieferung 1 et Lieferung 2. In-8° de 320 p. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1934. Prix : 10 et 11 Mks.

Voici enfin une cinquième édition, refondue et améliorée sur de nombreux points, du célèbre ouvrage de Diels concernant les Présocratiques. La quatrième édition, de 1922, était une simple réimpression anastatique et on s'était contenté d'ajouter dans chaque volume quelques appendices contenant les corrections et mises au point de l'auteur. Le travail qui paraîtra en fascicules, et dont les deux premiers viennent d'être publiés, constituera un véritable progrès. Il a été confié à M. Walther Kranz. Le nouvel éditeur a conservé le cadre et les matériaux fournis par Diels, et il a conçu sa tâche dans le même esprit que son prédécesseur. L'ouvrage reste un manuel extrêmement précieux pour quiconque s'occupe de philosophie grecque, et où se trouvent réunis les fragments qui nous restent des auteurs présocratiques, ainsi que la doxographie qui les concerne. L'ordre des volumes a été légèrement remanié, suivant l'intention qu'avait du reste déjà manifestée Diels. C'est ainsi que le volume 1 débute par les documents relatifs à la poésie cosmologique des premiers temps et la poésie astrologique du sixième siècle. La prose cosmologique et gnomique vient en troisième lieu et non en premier, comme dans les éditions précédentes. Naturellement, les corrections ou additions insérées précédemment dans les *Nachträge* ont été rétablies à leur place dans le corps des volumes. Mais bien d'autres améliorations ont été apportées : les travaux parus depuis 1922 ont été utilisés, soit pour l'explication de passages difficiles et controversés, soit pour une meilleure restitution du texte ; un grand nombre de fragments qui n'avaient pas été traduits par Diels (v. g. ceux qui nous restent de la poésie cosmologique ou astrologique), l'ont été par Kranz. De plus, la traduction des autres a été en grande partie transformée, souvent clarifiée et parfois complètement changée. Si ces changements constituent en bien des endroits un réel progrès, je ne sais s'ils sont toujours aussi heureux (v. g. dans Parménide, fr. 2, ancien fr. 4, v. 3 et 5; fr. 6, v. 1 et 2; par contre, la formule du fr. 3, ancien fr. 5, est plus heureusement et plus exactement exprimée par Kranz). L'ordre des fragments de Parménide a été modifié, de façon à faire mieux ressortir la suite logique des pensées. Enfin bien des hypothèses de Diels, jadis exprimées trop exclusivement par leur auteur, tout en étant maintenues à titre d'hypothèses, ont reçu leur correctif par l'indication des objections qui leur ont été opposées.

Toutes ces modifications ne rendent pourtant pas absolument inutilisables les éditions précédentes, et le nouvel éditeur a eu l'excellente idée de maintenir dans chacun de ses chapitres la numérotation ancienne en l'insérant entre crochets, et à la fin du second volume une table de concordance de tous ces numéros sera établie. L'ouvrage comprendra, comme les anciennes éditions, trois volumes : le premier allant jusqu'à l'école pythagoricienne, cette dernière incluse; le second traitera d'Anaxagore et de la sophistique; enfin le troisième renfermera la table détaillée des mots, des passages et des noms. Les deux fascicules parus jusqu'ici vont jusqu'au fragment 20 d'Empédocle. Souhaitons un achèvement rapide d'un aussi indispensable instrument de travail.

J. Souilhé.

J. R. Watmough, *Orphism*. In-16 de vii-80 p. Cambridge, University Press, 1934. Prix : 3 sh. 6

Le dessein de l'auteur dans ce petit essai a été double : démontrer d'abord que la tradition mystique, la réforme religieuse, liée au nom d'Orphée est aussi caractéristique de la pensée grecque que le culte des dieux Olympiens; indiquer ensuite les analogies qui existent entre l'Orphisme ancien et le Protestantisme moderne. Le premier but a été atteint. En quelques pages, M. Watmough a exposé l'essentiel de ce que les travaux récents nous font connaître des sources de l'Orphisme et des renseignements que nous pouvons y puiser avec plus de certitude. Il donne une idée assez exacte de ces mystères en marge de la religion officielle, qui cherchaient à réaliser une relation plus intime entre l'âme individuelle et Dieu. Mais quand l'auteur veut établir un rapprochement entre le Protestantisme et ce culte ancien, quand il veut surtout établir un parallèle entre l'Orphisme et le Protestantisme d'une part, le Catholicisme et la religion homérique de l'autre, les comparaisons sont généralement forcées, ou peu significatives, ou même complètement arbitraires.

J. S.

Platone, *Dialoghi*, vol. III, tradotti da Carlo Diano. In-8° de 381 p. (Filosofi antichi e Medievali. Collana di Testi e di Traduzioni). Bari, Laterza e Figli, 1934. Prix : 30 lire.

Ce volume, qui fait partie de l'excellente collection italienne où a déjà paru la version de nombreux ouvrages de l'antiquité, contient la traduction des dialogues de Platon inscrits soit dans la troisième tétralogie (*Banquet*, *Phèdre*), soit dans la quatrième (*Alcibiade I* et *II*, *Hipparque*, *les Rivaux*) et dans la cinquième (*Théagès*, *Charmide*, *Lachès*, *Lysis*). On voit donc qu'à côté d'œuvres très importantes, le volume comprend également des dialogues dont l'authenticité demeure douteuse. Toutefois le traducteur ne touche nullement au problème de l'attribution respective

de ces œuvres. Sa tâche est uniquement philologique. Quelques rares notes au bas des pages concernent uniquement le texte traduit et fournissent les explications essentielles pour comprendre la traduction adoptée. Cette dernière est du reste généralement précise et claire. Elle suit dans l'ensemble le texte recensé par Burnet, mais tient compte également des autres travaux et commentaires.

J. S.

ARISTOTE. *De la Génération et de la Corruption*, traduction nouvelle et Notes, par J. TRICOT. In-8° de XVIII-169 p. (Bibliothèque des Textes philosophiques). Paris, Vrin, 1934. Prix : 25 fr.

De l'Ame, traduction nouvelle et Notes par J. TRICOT. In-8° de XII-237 p. (Bibl. des Textes philosophiques). Paris, Vrin, 1934. Prix : 30 fr.

Après avoir commencé brillamment par la *Métaphysique* la traduction des œuvres d'Aristote, M. Tricot poursuit sa tâche par certains traités de la physique et de la psychologie aristotéliciennes.

Des premiers, le traducteur a choisi le *De Generatione et Corruptione*, dont une seule version française existait encore, celle de Barthélemy Saint-Hilaire qui ne peut donner aucune satisfaction. Une Introduction situe le traité dans l'œuvre d'Aristote et donne brièvement le plan des deux livres qui le constituent. La traduction possède les mêmes qualités que nous avons déjà signalées à propos de la *Métaphysique* : clarté, exactitude et même une certaine élégance. Ce n'est pas une version littérale que le nouveau traducteur a voulu donner, crainte de rester parfois inintelligible, mais tout en suivant le texte de près, il n'a pas hésité souvent à expliquer et à interpréter ce qui demeure trop elliptique dans l'expression ou la pensée du Stagirite. Le texte suivi est celui de Prantl, mais M. Tricot a très heureusement utilisé celui de Harold H. Joachim et lui a emprunté de nombreuses leçons, comme aussi plusieurs interprétations du même auteur.

Des traités psychologiques, M. Tricot a traduit le principal, celui qui est comme l'introduction de tous les autres, le *De Anima*. Ponr ce travail, il avait de nombreux devanciers et en France, tout particulièrement, G. Rodier, dont le commentaire est classique. Le nouveau traducteur a su profiter des nombreux études parues ces dernières années et les notes qu'il ajoute à sa traduction seront très précieuses pour qui n'a ni les moyens, ni le loisir de se reporter aux travaux originaux.

J. S.

E. KRAKOWSKI, *Plotin et le paganisme religieux*. In-8° de 300 p. (Les Maîtres de la Pensée religieuse). Paris, Denoël et Steele, 1933. Prix : 20 fr.

On trouvera dans ce volume beaucoup de choses, écrites de façon alerte et brillante, sur le milieu où a vécu Plotin, Alexandrie et l'hellénisme

cosmopolite, sur les prédécesseurs et successeurs de Plotin, Orphée et Pythagore, Philon et les Gnostiques... Porphyre, Jamblique et l'hermétisme néoplatonicien, sur Bergson et « Les deux sources... », mais fort peu sur Plotin lui-même : en tout trente-cinq pages lui sont consacrées, et c'est le philosophe de l'intuition, le Bergson de l'antiquité que l'auteur se plaît à célébrer, en voyant dans l'intuition intérieure de la conscience la démarche naturelle de la pensée métaphysique, la véritable méthode et la source de la vraie philosophie.

La bibliographie qui termine l'ouvrage est des plus variées ; elle contient un bon nombre de travaux sur Bergson et les œuvres même du philosophe français. Elle ne néglige pas non plus complètement les études sur Plotin, mais elle paraît ignorer une thèse capitale parue en France dans les années qui ont suivi la guerre, et que nul travail sur Plotin ne peut passer sous silence, celle de R. Arnou, *Le désir de Dieu dans la Philosophie de Plotin.*

J. S.

Die deutsche Thomas-Ausgabe Summa Theologica Deutsch-lateinisch). Verlag Anton Pustet, Salzburg.

Les « néo-païens », les « vieux catholiques », les « chrétiens allemands » occupent l'avant-scène du IIIe Reich par leurs agitations et leurs querelles. Toutefois gardons-nous bien de les identifier avec l'Allemagne tout court, et surtout de perdre de vue que, malgré les circonstances défavorables, les catholiques d'outre-Rhin continuent sans bruit leur travail spirituel.

C'est ainsi que le *Katholischer Akademikervoband*, aidé dans cette entreprise par les RR. PP. dominicains et bénédictins d'Allemagne et d'Autriche, entreprend une édition complète de la *Somme théologique* (texte et traduction allemande en regard), en 36 volumes de plus de 500 pages, sans compter deux volumes de tables, lexique, etc... La collection doit être achevée en 1940. D'ores et déjà deux volumes viennent de paraître, les tomes 1 (I, 1-13) et 25 (III, 1-15).

Cette nouvelle édition de la Somme ne vise pas à l'établissement d'un texte latin original. Les rédacteurs se sont contentés de prendre comme base, le texte établi par les soins du R. P. G. Théry tout en consultant également les éditions de 1570 (Editio Piana) et de 1882 (Editio Leonina). L'originalité de cette édition nous semble résider plutôt dans l'esprit qui anime les abondants commentaires et notes (lesquels constituent près de la moitié du T. 1 et près du tiers du T. 25). Cet esprit tend, en un mot, à confronter saint Thomas avec les préoccupations essentielles et la pensée de notre époque. De sorte que le souci qui a présidé à l'élaboration de cette édition de saint Thomas s'apparente à celui dont s'inspire l'œuvre du R. P. Maréchal.

On ne devrait pas avoir besoin de rappeler que, si saint Thomas était l'un de nos contemporains, il ne se servirait pas de la même terminologie,

ni ne situerait les problèmes dans la même perspective. Hélas! cette quasi-évidence est trop souvent négligée par ceux qui se réclament du thomisme. Par contre, le but que se proposent les rédacteurs de cette nouvelle édition de la *Somme* est de fuir le psittacisme, de sortir « des écoles et des salles de conférences » pour descendre « dans les rues et ruelles, et sur la place publique ». — Pour y parler de saint Thomas? Non, car « après tout, il n'était qu'un homme ». — Pour professer le « thomisme »? Encore moins... Mais pour y prêcher Dieu : car « il n'est aucun domaine de la vie publique ou privée qui, sans la lumière de Dieu, ne retombe dans les ténèbres du chaos et la décadence inévitable » (cf. l'introduction du T. I, rédigée par le R. P. Heinrich M. Christmann).

Tout le travail ayant été entrepris dans cet esprit alerte — et, dirions-nous, « moderne » si ce mot n'avait pris un sens péjoratif » — nous ne serions donc pas étonnés, en feuilletant la table des auteurs cités des 2 volumes déjà publiés, d'y trouver le nom de Gœthe à côté de celui de Cajetan, ceux de Gilson, de Husserl ou de Scheler à côté de ceux de Descartes, de Spinoza ou de Kant, etc...

Tous ceux qui lisent l'allemand auront intérêt à suivre l'effort méritoire des bénédictins et des dominicains allemands — effort qui ne peut laisser indifférents les catholiques soucieux du rayonnement de leur foi.

Alexandre Marc.

J. Maréchal, S. J., *Précis d'Histoire de la Philosophie moderne. Tome Premier. De la Renaissance à Kant.* In-8° de 307 p. (Museum Lessianum, Section Philosophique, n° 15). Louvain, Museum Lessianum, 1933. Prix : 28 fr.

L'auteur définit lui-même ce travail comme « une introduction générale, exacte et objective, à la connaissance historique des systèmes ». Et c'est, en effet, un excellent guide que les étudiants trouveront dans ce précis. Les systèmes sont étudiés d'une façon intelligente et sympathique, critiqués aussi avec fermeté dans leurs points faibles. Les sources d'où ils dérivent sont indiquées sobrement, mais de façon très nette et le lecteur pourra ensuite poursuivre personnellement une étude dont tous les éléments lui auront été fournis.

Après un aperçu rapide, mais suggestif, sur le mouvement de la Renaissance, depuis le cardinal de Cuse, chez qui l'on discerne déjà les principales tendances de la philosophie pré-kantienne, jusqu'à Bruno et Campanella, qui annoncent les grands systèmes du XVIIe siècle, ce premier volume développe la doctrine cartésienne et celles qui s'y rattachent plus ou moins directement, tout en la dépassant. Des philosophies comme celles de Pascal, Spinoza, Malebranche, Leibniz peuvent encore se ranger sous le titre général *L'horizon cartésien.* Mais l'auteur n'ignore pas tout ce qui les sépare de la pensée initiatrice et marque attentivement les points de divergence. Dans une dernière partie, le P. Maréchal nous présente les types principaux de l'Empirisme anglais, les précurseurs

d'abord, Bacon, Hobbes, qui provoquent la réaction spiritualiste des platoniciens de Cambridge, puis les grands précurseurs de la philosophie du XVIIIe siècle, Locke, Berkeley. Naturellement autour de ces noms se groupent des auteurs moins importants, disciples ou adversaires des premiers, mais c'est à ceux-ci que le P. Maréchal s'attache de préférence et dont il développe plus largement le système, cherchant à faire avant tout de son Précis un instrument de formation pour l'intelligence des étudiants, plutôt qu'une œuvre d'érudition.

Une bibliographie bien choisie précède chacune des études. A propos de Spinoza, l'ouvrage de Delbos, *Le Spinozisme*, est cité, mais nous sommes surpris que l'ouvrage antérieur et si important *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du Spinozisme* (1893), ait été omis. Serait-ce un oubli? En tout cas, ce n'est qu'un détail minime, et cela n'empêche pas ce nouveau manuel d'être pour les étudiants d'une très grande utilité. Souhaitons-en le prompt achèvement. Il doit comprendre trois volumes, et le second aura pour centre de perspective la Critique transcendantale de Kant, un sujet qui est particulièrement familier au P. Maréchal.

J. Souilhé.

Paul Mouy, *Le Développement de la Physique Cartésienne, 1646-1712*. 1 vol. in-8° de x-343 p. Paris, Vrin, 1934. Prix : 40 fr.

Cet ouvrage reproduit, avec quelques modifications, un mémoire présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques (section de philosophie) et qui a obtenu le prix du budget de 1932.

Après avoir établi, dans une ample introduction qui ne compte pas moins de 70 pages, un inventaire de l'héritage scientifique des Cartésiens, l'auteur étudie en quatre chapitres : *les professeurs cartésiens, la physique mathématique de Huygens, les physiques anticartésiennes de Leibniz et de Newton, la physique de Malebranche.*

En exposant dans le *Discours de la méthode* le plan et les idées directrices de sa physique Descartes espérait arriver seul en peu d'années à se rendre « maître et possesseur de la nature ». Dix ans plus tard, écrivant la préface des *Principes*, le maître, quelque peu désabusé, souhaite que ses disciples continuent son œuvre et réalisent les expériences que, faute de temps et d'argent, il n'a pu faire lui-même. « Or, observe M. Mouy, aussi bien à Paris qu'en Hollande, il n'y aura pas d'expérimentateur. Le seul vrai physicien, Rohault, mourra trop jeune pour donner sa mesure... nous verrons les disciples toujours à la remorque des recherches expérimentales d'autrui, et très préoccupés de les intégrer, et, si l'on ose dire, de les digérer. Bref, nous verrons beaucoup de professeurs, de compilateurs, point de savants » (p. 71).

En considérant la médiocrité des résultats obtenus par les *professeurs cartésiens* on est tenté de souscrire au jugement de d'Alembert qui comparait Descartes à « un chef de conjurés qui a eu le courage de s'élever

le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi ». Ce gouvernement est, on le devine, celui de Newton. « Newton... parut enfin, et donna à la philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il était temps de bannir de la physique les conjectures et les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, et que cette science devait être uniquement soumise aux expériences et à la géométrie » (p. 320).

Mais ce jugement est trop sommaire. C'est qu'en dehors de l'école cartésienne il y a deux hommes qui sont des cartésiens d'inspiration. Huygens d'abord, savant génial en mécanique, en astronomie, en optique ; Malebranche surtout, inventeur modeste et ignoré de la théorie moderne des couleurs, qui, en modernisant le cartésianisme, y trouve un ferment de découvertes. Ainsi s'explique la place éminente réservée par M. Mouy dans son mémoire à ces deux grands hommmes.

Dans le dernier chapitre intitulé : *Conclusions*, l'auteur s'essaie à retrouver dans la physique contemporaine, spécialement dans la théorie de la relativité, l'essentiel de la doctrine de Descartes, c'est-à-dire la conception d'une physique qui ne soit que géométrie. Il pense pouvoir conclure que le rationalisme cartésien a finalement triomphé de l'empirisme newtonien.

A notre tour nous serions tentés de trouver ce jugement un peu sommaire, mais nous ne nous y arrêterons pas. Le véritable intérêt du livre que nous analysons ne réside pas dans ce dernier chapitre mais dans ceux qui le précèdent. M. Mouy a apporté à l'histoire de la physique une importante contribution en retraçant dans le détail de sa continuité le développement de la physique cartésienne entre Descartes et Malebranche. Physiciens et philosophes lui en seront reconnaissants et applaudiront à la distinction dont ce travail a été honoré par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Jean Abelé.

S. von Dunin Borkowski, S. J., *Spinoza, Bd. II : Aus den Tagen Spinozas. I. Teil : Das Entscheidungsjahr 1657*. Un vol. in-8° de 495 p. Münster, Aschendorff, 1933. Prix : 20 RM.

Dès son premier volume paru en 1910 sur la jeunesse de Spinoza (*Der junge De Spinoza*), le P. von Dunin Borkowski s'était rangé parmi les meilleurs connaisseurs de la vie et de la doctrine du philosophe hollandais. Après vingt-trois ans de recueillement et de recherches patientes, l'auteur pouvait nous donner la suite de ses travaux et le second volume dépasse encore la richesse du premier. Il porte sur une seule année, l'année 1657, qui est décisive pour la formation du philosophe. Quatre parties constituent l'ouvrage. La première nous fait assister aux événements qui suivirent l'excommunication du juif, désormais banni de la

synagogue et renié par ses coreligionnaires, et, puisque nos sources sont muettes sur le séjour de l'excommunié à Ouwerkerk, l'auteur tâche du moins de recueillir les impressions que le milieu, les faits, les personnes qui l'entouraient, pouvaient produire sur l'exilé. La seconde partie, beaucoup plus riche, nous fait connaître l'activité politique de Spinoza, ou du moins l'atmosphère politique qu'il pouvait respirer en cette année 1657, les hommes qui dirigeaient cette politique (Jean de Witt) et les idées qui alors se heurtaient : rigorisme et tolérance, lutte des théories machiavélistes et anti-machiavélistes, discussions sur la liberté religieuse et l'idée de l'Etat... L'écho de tous ces mouvements se fera entendre dans le traité théologico-politique et le traité de la Politique, qui restera inachevé. La troisième partie, fort importante, nous renseigne sur le mouvement intellectuel de l'époque et l'abondance de publications qui parurent en cette année 1657, livres de toute sorte, théologiques, philologiques, juridiques et politiques, scientifiques, religieux, philosophiques. Spinoza dut en connaître et en lire un grand nombre. Plusieurs, en tout cas, permettent de mieux comprendre des éléments essentiels de la philosophie et de la physique spinoziennes. Enfin une dernière partie traite de la composition du premier ouvrage, le *Court Traité* (*Die Korte Verhandeling*). Cet ouvrage, Spinoza ne l'édita jamais lui-même, mais c'est le fruit de ses méditations de jeunesse et il dut y travailler tout spécialement en cette année 1657. On y retrouve comme une première esquisse de l'*Ethique*, une doctrine du bonheur qui s'appuie sur toute une métaphysique et une psychologie. Mais la rigueur démonstrative est ici beaucoup plus négligée et l'on comprend que bientôt Spinoza n'ait plus voulu entendre parler de cet essai Ce premier travail reste toutefois intéressant par ce qu'il nous révèle des influences modernes, et même scolastiques, qui se sont exercées sur l'esprit du philosophe hollandais.

L'érudition du P. von Dunin Borkowski est considérable et les documents qu il apporte et analyse éclairent grandement la pensée de Spinoza. Aussi le volume présent sera un instrument de travail indispensable. Deux autres étaient annoncés pour 1934 et 1935. La mort récente de l'auteur nous fait craindre au moins un retard. Souhaitons que l'œuvre de cet excellent travailleur, qui a si bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des doctrines du XVIIe siècle, soit continuée et menée à bon terme par ceux qui ont pu hériter de sa riche documentation.

J. S.

Rivista Di Filosofia Neo-Scolastica, supplemento speciale al volume XXV. *Spinoza nel terzo centenario della sua nascita*. In-8° de 210 p. Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1934. Prix : 12 lire.

Riches études précédées par une introduction du P. Gemelli sur les caractéristiques de la philosophie spinozienne. Plusieurs des articles contenus dans ce recueil établissent une comparaison entre la doctrine du philosophe hollandais et des courants de pensée antérieurs ou plus

tardifs : théorie de la substance selon Spinoza et la métaphysique thomiste (S. Vanni Rovighi) ; rapports entre Nicolas de Cuse et Spinoza (P. Rotta : l'auteur conclut par la négative au sujet des rapports possibles entre les deux auteurs) ; Spinoza et Kant (M. Campo) ; Spinoza et Hegel, les apories où de part et d'autre aboutit le panlogisme (L. Gancikoff) ; Spinoza et Schopenhauer (U. A. Padovani) ; Spinoza et l'idéalisme contemporain (F. Mazzantini). Les autres articles s'attachent à montrer quelle est la place de certaines connaissances humaines dans l'œuvre du philosophe : Spinoza et la physique (P. Rossi) ; Spinoza et le droit (G. Gonella) ; Spinoza et l'histoire (S. Vismara). Pour conclure, A. Bestetti présente la vie du philosophe dans ses rapports avec sa pensée.

Umberto A. PADOVANI, *Arturo Schopenhauer. L'ambiente, la vita, le opere.* In-8° de x-214 p. (Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore. Serie prima : Scienze Filosofiche, vol. XXI). Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1934. Prix : 15 lire.

Ce volume est le premier d'une œuvre qui sera consacrée à l'examen critique du système de Schopenhauer. Ici, l'auteur expose les questions historiques nécessaires pour comprendre la pensée du philosophe allemand.

Un premier chapitre étudie le milieu dans lequel a grandi le futur écrivain, les réactions provoquées dans son esprit par le courant de rationalisme idéaliste et optimiste dont les successeurs immédiats de Kant furent les promoteurs. Contre cet optimisme qui, déjà avant Kant, avait trouvé sa plus parfaite expression dans le rationalisme de Leibniz, mais qui est pour ainsi dire l'âme de l'immanentisme hégélien, Schopenhauer proteste, surtout au nom des exigences les plus légitimes de l'esprit humain. Les misères individuelles se révoltent contre les raisons dialectiques qui veulent imposer les souffrances comme une nécessité immanente salutaire. A cette fin, il utilisera Kant lui-même, Platon et les penseurs de l'Inde qui contribueront à former sa pensée.

Le second chapitre est une biographie psychologique du philosophe. « Vita meditatio mortis », telle paraît être la formule platonicienne qui la résume le plus fidèlement. Un caractère difficile, malheureux ; un tempérament maladif ; une âme ardente ; les relations que le jeune Schopenhauer rencontrera sur son chemin, entretiendront en lui ce goût de la mort.

Enfin, un dernier chapitre raconte l'histoire des œuvres du philosophe, les analyse et se termine par une brève étude sur les premiers disciples.

Œuvres de Jules Lachelier. Deux in-8° de XLV-221 et 224 pp. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine). Paris, Alcan, 1933. Prix : 80 fr.

Des travaux de Lachelier, on connaissait surtout la thèse sur le fondement de l'Induction, dont l'influence a été considérable au siècle dernier,

l'article *Psychologie et Métaphysique*, paru d'abord dans la *Revue Philosophique,* en 1885, puis, plus tard, réuni à la thèse sur l'Induction, et les *Etudes sur le Syllogisme.* Les cours de Lachelier, qui ont contribué à la formation de nombreuses générations de normaliens, sont inédits et le resteront, sans doute, conformément à la volonté de leur auteur. Mais plusieurs articles restaient enfouis dans les Revues, où souvent l'on n'avait pas l'idée d'aller les chercher. Aussi a-t-on eu l'heureuse pensée de grouper en volumes tous ces travaux. Le volume Ier s'ouvre par la notice consacrée par M. Brunschvicg à Jules Lachelier et lue à l'Académie des Sciences morales et Politiques le 29 janvier 1921. Puis des disciples ou des amis, dont plusieurs ne sont plus aujourd'hui, L. Dauriac, E. Boutroux, O. Bouglé, Alain, apportent leur témoignage sur l'enseignement du maître disparu ou rappellent des souvenirs d'entretiens. Après quoi, viennent cinq études de Lachelier : *Trois articles sur l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, recension détaillée du livre de Caro ; la thèse *Du Fondement de l'Induction*, les articles sur le syllogisme *Les conséquences immédiates et le syllogisme* et *La proposition et le syllogisme;* enfin le mémoire *Psychologie et Métaphysique.* Le volume II contient principalement les travaux historiques : *Note sur les deux derniers arguments de Zénon d'Elée contre l'existence du mouvement; Note sur le Philèbe; Les dieux d'Epicure; Notes sur le Pari de Pascal; L'observation de Platner.* Enfin des appendices reproduisent soit les diverses interventions de Lachelier à la Société française de Philosophie, soit les annotations proposées par lui au Vocabulaire établi par cette Société.

LIVRES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

E. Barthel. — *Die Grosse Erde im Ganzheitsraum.* In-8° de 34 p. (Verlag der Gesellschaft für Lebensphilosophie und neue Naturekenntnis). Köln, Klettenberg, 1934.

E. Borchert. — *Die Lehre von der Bewegung bei Nicolaus Oresme.* In-8° de xvi-112 p. (Beiträge zur Gesch. der Philos. und Theol. des Mittelalters, Band xxxi, Heft 3). Münster, Aschendorff, 1934.

S. Cohn. — *Das Leben als Synusie und seine Folgen für den Zusammenhang von Tuberkulose und Geisteskrankheiten.* Tiré à part de « Fortschritte der Medizin ». 21 p. Berlin, Hans Pusch.

W. Fite. — *The Platonic Legend.* In-8° de vii-331 p. New York-London, Charles Scribner's Sons, 1934.

M. Geschwind. — *Vivre du Christ.* In-16 de 91 p. (Collection « Corde Magno »). Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

P. Guérin. — *Pensée constructive et réalités spirituelles. Essai de psychologie formelle à propos de l'Ascétisme religieux.* In-8° de 451 p. Paris, Alcan, 1934.

Id. — *L'idée de Justice dans la conception de l'Univers chez les premiers philosophes grecs. De Thalès à Héraclite.* In-8° de 117 p. Paris, Alcan, 1934.

R. Jolivet. — *Dieu Soleil des Esprits.* In-8° écu de xviii-220 p. (Bibliothèque augustinienne). Paris. Desclée de Brouwer, 1934.

A. Lemonnyer, O. P., J. Tonneau, O. P. et R. Troude. — *Précis de Sociologie.* In-8° de 503 p. Marseille, Editions Publiroc, 1934.

J. Maritain. — *Distinguer pour unir ou les Degrés du Savoir.* Nouvelle édition revue et augmentée. In-8° de xxi-919 p. (Bibl. fr. de Philos.). Paris, Desclée de Brouwer, 1934.

J. M. T. E. McTaggart. — *Philosophical Studies,* edited by S. V. Keeling. In-8° de 292 p. London, Edward Arnold and C°, 1934.

V. Norström. — *Religion und Gedanke.* Mit Einführung von Elof Akesson. Grand in-8° de xl-324 p. Lund, Borelius, 1932

A. Noyes. — *The unknown God.* In-8° de 384 p. London, Sheed and Ward, 1934.

W. F. Otto. — *Die Götter Griechenlands.* In-8° de 376 p. Frankfurt A. M., Verlag Gerhard Schulte-Bulmke, 1934.

Philosophische Hefte herausgegeben von Maximilian Beck, *Ontologie der Gegenwart. Deutscher Antitraditionalismus. Franzosischer Traditionalismus.* iv Jahrgang, Heft 3/4. Prague, Verlag der Philosophischen Hefte. 1934.

L. de RAEYMAEKER. — *Introductio generalis ad Philosophiam et ad Thomismum.* Editio altera recognita et aucta. In-8° de VII-199 p. Louvain, E. Warny, rue Vésale, 2, 1934.

A. REY, E. GONSETH, etc. — *Science et Loi.* In-8° carré de VI-228 p. (Centre international de Synthèse). Paris, Alcan, 1934.

H. RICKERT. — *Grundprobleme der Philosophie.* In-8° de IX-233 p. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1934.

Rivista di Filosofia Neo-Scolastica. Supplemento speciale al volume XXVI. *Indirizzi e Conquiste della Filosofia Neo-Scolastica italiana.* Pubblicazione a cura della Università cattolica del Sacro Cuore nel Venticinquesimo della Fondazione della « Rivista di Filosofia Neo-Scolastica » (1909-1934). In-8° de 247 p. Milano, Società Editrice « Vita e Pensiero », 1934.

B. SCHWARZ. — *Der Irrtum in der Philosophie.* In-8° de VIII-300 p. Münster, Aschendorff, 1934.

E. SEEBERG. — *Meister Eckhart.* In-8° de 64 p. (Philosophie und Geschichte, 50). Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1934.

Th. WHITTAKER. — *Reason. A philosophical Essay with historical Illustrations.* In-8° de 217 p. Cambridge, University Press, 1934.

Z. van de WŒSTYNE, O. F. M. — *Scholæ franciscanæ aptatus Cursus philosophicus in breve collectus.* Deux vol. in-8°. T. I. *Logica minor, Logica major.* Edit. altera, XXIII-335 p. T. II. *Ontologia.* Edit. altera, XXIII-335 p. Mechliniæ, Typographia S. Francisci, 1932 et 1933.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). — 1935.

SUPPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

N° 4

Philosophie générale.

August BRUNNER s. j. *Die Grundlagen der Philosophie. Ein systematischer Aufbau,* 1933, Freiburg in br. Oktav. s. 293.

Ce petit livre, qui contient les questions fondamentales de la Philosophie chrétienne telles qu'elles se sont cristallisées dans la pensée de l'Église occidentale, est le résultat des conférences données par le R. P. Brunner aux étudiants des Hautes Écoles en Allemagne, étrangers pour la plupart à l'art de la philosophie. Voilà pourquoi, loin de répéter des clichés et de les proposer sous la forme de réponses toute faites négligeant les problèmes qui les ont provoquées ou qu'elles suggèrent le P. Brunner a adopté une méthode plus heureuse et plus efficace. Il expose sous une forme vivante et personnelle la pensée philosophique chrétienne traditionnelle en Occident, tout en tenant compte des acquisitions modernes de l'esprit philosophique.

L'auteur s'est fait une exigence d'être clair, simple dans la présentation du sujet, allant droit au fond des choses et laissant de côté toute discussion stérile ou depuis longtemps résolue. L'ouvrage y a gagné en unité et en force persuasive. Je relève tout spécialement le ton calme, serein, chrétien au vrai sens du mot avec lequel les questions brûlantes sont traitées. Sans polémique, sans condamnation à priori, l'auteur accepte toute vérité qui, à l'épreuve, s'est avérée telle. Au centre de son système le P. Brunner situe l'homme. Le chrétien oriental aurait préféré l'Homme-Dieu. C'est ici peut-être que gît la grande différence dans le mode de sentir des deux tronçons de la même Église. Mais l'homme, chez Brunner, n'est là qu'un intermédiaire dont la fonction est de rapporter toute chose à Celui qui est le principe.

Certes il ne manque pas aujourd'hui de livres servant d'introduction et d'initiation à la philosophie. J'avoue cependant que pour ma part, voulant donner à des lecteurs russes une idée de la pensée philosophique catholique occidentale, je n'ai pas hésité à demander à l'auteur la permission de traduire son ouvrage en russe croyant y trouver l'expression vivante de la pensée dite néo-scolastique ainsi que les égards dus à la pensée tout court.

Iwan DE KOLOGRIWOF S. J.

J. McT. Ellis McTaggart, *Philosophical Studies Edited with an Introduction, by* S. V. Keeling. In-8° de 292 pages. Prix : 12 s. 6. London, Edward Arnold, 1934.

Ceux qui connaissent déjà les ouvrages du regretté Professeur McTaggart et en apprécient la vigueur métaphysique se réjouiront de trouver réunis en un volume des articles dont plusieurs étaient difficilement accessibles. Le seul inédit est une « Introduction to the Study of Philosophy », suite de réflexions brèves et très pleines, qui pourrait aussi, avec l'essai « An Ontological Idealism » réimprimé sous le n° XI, constituer une introduction à la philosophie de McTaggart.

L'éditeur a composé une importante introduction où il critique très pertinemment les nouveaux réalistes, tels que M. Russell, qui, en opposition avec McTaggart, veulent appliquer en philosophie la méthode empirique des sciences physiques et aboutissent ainsi à ruiner la métaphysique.

M. Régnier.

A. Gemelli, A. Masnovo, S. Vanni-Rovighi, etc., *Indirizzi e Conquiste della Filosofia neo-scolastica italiana.* Pubblicazzione a cura della Università del Sacro Cuore nel venticinquesimo della fondazione della « Rivista di Filosofia neo-scolastica » (1909-1934), 1 vol. in-8° de 247 p., Milan, « Vita e Pensiero », 1934, 15 Lire.

C'est avec une juste fierté que la *Rivista di Filosofia neo-scolastica*, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1909), retrace, dans un volume commémoratif, l'œuvre accomplie pendant ce quart de siècle.

Le R. P. Gemelli remarque en excellents termes, au début du volume, que les penseurs néoscolastiques italiens ne se sont pas bornés à répéter ni même à approfondir simplement ce qu'avait écrit leur maître commun, saint Thomas, au XIIIe siècle, mais que leur effort a tendu constamment à rester en contact avec les philosophies modernes pour en comprendre les requêtes et leur proposer, à la lumière des principes thomistes, les neuves solutions qu'elles exigent. Pour se faire une idée de tout ce que cela suppose d'activité, il faut songer à quel point l'Italie était, il y a vingt-cinq ans, envahie par le positivisme et le matérialisme. Que la situation ait été si complètement changée, les scolastiques italiens ne prétendent pas en monopoliser le mérite. Mais qui pourrait leur contester d'avoir joué un rôle de premier plan dans la renaissance philosophique actuelle? Ils ont eu le courage de sortir enfin de la tour d'ivoire où s'enfermaient jadis trop facilement les philosophes scolastiques, et d'engager avec les penseurs contemporains les plus éloignés de leurs idées, un dialogue dont les résultats actuels disent assez la fécondité. Car si l'idéalisme italien, avec son danger de substituer au matérialisme positiviste un nouveau panthéisme — Charybde et Scylla — n'a pas eu

l'avenir qu'il escomptait, les efforts des penseurs catholiques y sont certainement pour beaucoup et ont contribué à donner à l'ensemble de la philosophie italienne une orientation réaliste qui n'est pas loin de prévaloir.

Aussi le R. P. Gemelli peut-il conclure son étude en soulignant que l'avenir ne peut être que pour une philosophie qui soit, comme la Scolastique, humaine, optimiste, capable de développement et de modernité, harmonieuse dans sa structure interne. Mais pourquoi le R. P. Gemelli ajoute-t-il : « Enfin, pour nous Italiens, l'avenir ne peut appartenir qu'à une philosophie *historiquement italienne*, et italienne aussi par sa conformité au génie de notre race, à la vocation et à la tradition de notre peuple » (p. 17)? N'y a-t-il pas là quelque excès et quelque concession à l'ambiance italienne? Car comment oublier que la mission propre de la philosophie, c'est, à son niveau, la catholicité de la raison? Tout particularisme, tout racisme, lui seraient funestes.

Parmi les études qui composent le volume, nous ne ferons que signaler celle de Mgr Amato Masnovo, sur la philosophie chrétienne (qui ne peut être qu'*extrinsèquement* chrétienne, dit Mgr Masnovo), — de M. Padovani, sur la position de la néo-scolastique italienne par rapport à l'histoire de la philosophie moderne, — de M. Casotti, sur la Néo-scolastique et la Pédagogie, — et surtout le travail, étendu et approfondi, que Mgr Olgiati a consacré au problème de la connaissance dans la néo-scolastique italienne. C'est, à un point de vue particulier, mais d'une importance capitale, une histoire extrêmement suggestive de tout le mouvement spéculatif italien depuis le début du siècle et dont l'intérêt est beaucoup plus qu'historique, car c'est une leçon qui se dégage très nettement de ce long et ardent débat. Contre l'idéalisme, le positivisme et le scepticisme qui prévalaient dans les précédentes années, de plus en plus s'affirme la nécessité de reconnaître qu'il n'y a aucun moyen de se passer d'objectivité et de transcendance, si l'on veut accorder une valeur quelconque à l'activité connaissante. Mais, faire un tel aveu, c'est en même temps, comme le remarque très justement Mgr Olgiati, s'orienter au moins vers la philosophie thomiste, dont le propre est de sauver le réalisme de la connaissance sans renoncer à ce qu'il y a de juste et de vrai dans l'idéalisme. Voilà ce que les philosophes catholiques italiens se sont appliqués à mettre en lumière depuis vingt-cinq ans, et l'œuvre qu'ils poursuivent à l'Université du Sacré-Cœur de Milan, avec un succès dont nous les félicitons et dont nous nous réjouissons avec eux.

Régis JOLIVET.

Bertrand RUSSELL, *Essais sceptiques*. Traduits par André BERNARD. Un volume in-16 de 354 pages. Les Editions Rieder, 1933. Prix : 18 frs.

L'unité de ces divers essais est dans l'esprit qui les a inspirés : celui d'un « non-conformisme » résolu et militant. Tous les principes, avoués ou secrets, sur lesquels repose l'ordre — ou le désordre — « établi » sont

vigoureusement critiqués. Même en faisant leur part à un humour très britannique et aux entraînements de l'indignation, on trouvera justement que l'ironie de l'auteur est plusieurs fois partiale et que certaines condamnations sont exagérées. Malgré cela, la sincérité et la générosité de M. Russell lui vaudront certainement de la sympathie. « Seule, dit-il, une grande dose de scepticisme peut arracher les voiles qui nous masquent la vérité ». Ce scepticisme n'est ainsi qu'une étape vers la vérité qui doit rendre la société meilleure en la faisant plus rationnelle; il aidera le lecteur à acquérir l'esprit critique qui est le fondement nécessaire d'une contruction solide, dût-elle dépasser largement les résultats assez peu positifs de l'auteur.

La traduction assez coulante, renferme cependant quelques inexactitudes. L'étymologie de *behaviourism* donnée page 121 est erronée.

M. Régnier.

Raffaelo Piccoli, *Poesia e Vita spirituale,* 1 vol. de VIII-235 p., Bari. Laterza e Figli, 1934, 15 Lire.

Les études posthumes de M. R. Piccoli sur les littératures et les civilisations anglaise et américaine et sur leurs rapports avec l'Italie intéresseront non seulement les lettrés, mais aussi tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées. Car M. Piccoli est surtout un philosophe, qui cherche à découvrir dans les œuvres littéraires les courants philosophiques qu'elles traduisent ou commandent. Il le fait avec une grande finesse et son érudition, qui est grande, est de celles qui savent se rendre aimables. Nous avons particulièrement goûté les chapitres consacrés à Schelley, où M. Piccoli, avec une pénétration remarquable, montre tout ce qu'il y a de religieux dans la poésie de Schelley (dont l'athéisme était pourtant militant) et insiste aussi, conformément aux vues d'Henri Bremond, sur ce fait que toute vraie poésie est nécessairement une expression de vie spirituelle, et même, si l'on veut, une prière.

L'étude consacrée à Hamlet mérite aussi une mention spéciale. M. Piccoli a vraiment réussi, à pénétrer dans ce qu'Hamlet appelait *the heart of my mystery* et par là à dénouer ingénieusement les contradictions où s'embarrasse une critique moins subtile. Peut-être cette explication n'est-elle pas la seule possible (Hamlet, comme Faust, supportent des exégèses assez variées). Du moins a-t-elle, comme hypothèse, une valeur explicative certaine. En bref, elle consiste à rapprocher le thème d'ensemble d'Hamlet de celui d'Œdipe-Roi (nous sommes assez surpris que M. Piccoli n'ait pas souligné ce rapprochement), en montrant que, dans la pensée de Shakespeare, l'ordre moral doit être rétabli par la propre ruine et le propre châtiment d'Hamlet, bien que celui-ci n'ait pas causé volontairement les malheurs qui s'accumulent par son fait.

Régis Jolivet.

Der Grosse Herder, Nachschlagewerk für Wissen und Leben. Tome IV. OSMAN-REUCHLIN. Un vol. de VI pp. et 1756 col. de texte, 124 col. annexes et 1774 illustrations. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1934. Prix : reliure toile 34,50 mks; demi-veau, 38 mks.

Du point de vue philosophique il faut signaler tout d'abord l'article *Philosophie* (nature, sens, division, histoire), puis certains autres comme : *Panthéisme*, *Personnalité*, *Pédagogie*, *Pessimisme*, *Religion*, *Devoir* (Pflicht) et *Droit* (Recht). Dans ce dernier article on trouvera un paragraphe intitulé : *Nationalsozialismus und Recht*. « L'Etat allemand national-socialiste reprend la conception des anciens temps d'un droit allemand fondé sur l'association et rejette le droit romain, tel qu'il fut introduit en Allemagne à la fin du XVe siècle, comme étranger à notre nature, unilatéral, individualiste, formel à l'excès et anticommunautaire. Tout le droit doit servir à la préservation du patrimoine national et au développement du peuple. En voici les principes directeurs : protection du caractère spécifique de la race, étroite liaison du sang et du sol, protection de l'honneur des particuliers et de la communauté, protection de la famille et de l'éducation de la jeunesse selon un esprit de solidarité et de puissance défensive, protection de la religion. Le droit est centré sur la communauté en qui toute vraie humanité trouve son accomplissement. Droit et liberté des particuliers doivent s'insérer dans la communauté; à chaque droit est rattaché un grand devoir; la propriété est une fonction, le bien général passe avant celui des particuliers ».

Je comprends trés bien que Poincaré soit détesté en Allemagne; je ne crois pourtant pas qu'on ait le droit d'écrire qu'il a « prêché sans relâche une politique de haine et de vengeance ».

P. M.

Der Grosse Herder, Nachschlagewerk für Wissen und Leben. Tome X. REUE-SIPO. Un vol. de VI pp. et 1728 col. de texte, 122 col. annexes et 1892 illustrations. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1935. Prix : reliure toile ou demi-cuir : 34,50 ou 38 mks.

Encore deux autres volumes et l'œuvre sera terminée; accomplissement qui mérite les meilleurs éloges.

On retrouvera dans le tome X des noms bien connus : *J.-J. Rousseau*, *Max Scheler*, les frères *Schlegel*, *Schelling*, *Schopenhauer*, *Herman Schell* *H. Rickert* et *J. Schulze*...

Les articles sur la *Scolastique*, la *Création* (Schöpfung) la *Destinée* (Schicksal), l'*école* (Schule)...

P. M.

Métaphysique.

F. OLGIATI e A. CARLINI, *Neo-Scolastica, Idealismo e Spiritualismo*. In-8° de VIII-179 p. Milano, Società Editrice « Vita e Pensiero », 1933. Prix : 6 lire.

Ces pages reproduisent une controverse qui s'est poursuivie durant plusieurs mois dans la *Rivista di Filosofia neo-scolastica* (Octobre 1931-Janvier 1933), entre Mgr. Olgiati, professeur à l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan et M. Carlini, recteur de l'Université de Pise. C'est le modèle des controverses où les deux adversaires avec la plus parfaite courtoisie et un amour sincère de la vérité cherchent à rapprocher leur point de vue. M. Carlini veut s'évader d'un idéalisme qu'il juge insoutenable sans renoncer toutefois à des principes qu'il considère comme une conquête fondamentale du monde moderne. Tout en maintenant l'autoconscience idéaliste, il croit possible de surpasser l'immanentisme et d'affirmer le transcendant et les droits de la religion. Le spiritualisme qu'il prône prend les mouvements de l'esprit comme acte absolu de l'autoconscience et veut montrer qu'un tel acte, pour être expliqué, réclame une Autoconscience absolue qui le transcende, tout en lui étant immanent.

A quoi, Mgr. Olgiati répond justement : ou l'acte de l'autoconscience ne crée pas le transcendant, mais le présuppose, et alors nous sommes dans l'ancienne métaphysique. Alors, c'est un Etre qui est essentiellement Autoconscience et s'identifie avec sa Pensée qui n'est point ma pensée, mais existerait même si je ne pensais pas, même si aucune autre pensée n'existait; ou l'acte de l'autoconscience crée le Moi absolu et mon moi, de manière qu'ils se conditionnent mutuellement, et alors il n'est plus ossible de transcender cet acte.

A la fin de la discussion, les deux adversaires ont fait certainement bien du chemin l'un vers l'autre; ils se sont mieux compris et s'ils ne sont point arrivés à se rejoindre, du moins bien des préjugés ont été dissipés et les positions du problème agité se sont trouvé clarifiées.

J. S.

Enrico CASTELLI, *Idealismo e Solipsismo e Saggi critici*. 1 vol. de 108 p., Roma, Signorelli, 1934, 6 Lire.

Ce petit livre comprend trois études, dont la principale concerne les relations de l'idéalisme et du solipsisme. M. Enrico Castelli montre d'abord d'une manière fort claire comment le concept d'altérité est essentiel à la connaissance, et comment l'idéalisme a accumulé sur ce point les difficultés, faute de réussir à concilier les deux termes, antithétiques et pourtant également nécessaires, de transcendance et d'immanence. En particulier, dans l'actualisme de Giovanni Gentile, l'immanence de l'univers au sujet connaissant devient si radicale que tout se ramène au sujet

« actuel » (*Io transcendentale*), autoconscience qui, pour l'idéalisme gentilien, est le principe positif de toute expérience, sujet transcendantal (mais non transcendant, car il n'y a pas là de vraie transcendance), qui fonde, à ce titre, le solipsisme absolu.

Des autres études du même ouvrage, signalons encore celle qui est consacrée aux rapports du scepticisme et de l'ontologisme, et celle qui concerne la notion de philosophie chrétienne, au sujet de laquelle M. Enrico Castelli a soutenu une intéressante discussion avec M. Maurice Blondel.

Régis Jolivet.

E. Grassi, *Dell'Apparire e dell'Essere seguito da Linee della Filosofia tedesca contemporanea.* In-16 de 97 p. Firenze, « La Nuova Italia », 1933. Prix : 6 lire.

Nous connaissons déjà les tendances philosophiques de l'auteur par l'ouvrage qu'il a publié sur le problème de la Métaphysique platonicienne (Cf. *Archives de phil.*, *Suppl. bibl.* Vol. IX, p. 79). Ces tendances sont en somme celles qui inspirent la philosophie de Gentile.

Dans le petit volume présent, M. Grassi cherche à montrer que la source de toute réalité, le principe et l'origine de l'être, principe irréfutable et auquel on ne peut se soustraire, n'est autre que l'acte du sujet qui pense. Il s'appuie dans ce but sur Aristote pour qui il ne peut y avoir de démonstration apodictique si elle n'est basée sur une affirmation de caractère universel et nécessaire à laquelle on ne puisse échapper sans l'affirmer encore : cette affirmation n'est autre que l'impossibilité de suspendre le jugement sur la réalité, c'est-à-dire la nécessité de parler, d'unifier, de rendre raison. A cette tendance, M. Grassi veut rattacher le « cogito » de Descartes en qui s'exprime le concept originaire de l'être Le philosophe français trouve, en effet, l'être dans un sujet compris comme acte de pensée, capacité autonome et première de toutes les modifications, sous leurs formes variées de sensations, imaginations, etc. La réalité des apparences diverses qu'éprouve le sujet ne peut donc être assurée qu'en fonction de ce qui est nécessaire et universel, c'est-à-dire de ce qui *est* véritablement, en d'autres termes, en fonction de l'acte. Telle est, d'après l'auteur, la doctrine qui inspire manifestement toute la philosophie de Descartes, mais à laquelle le philosophe n'a malheureusement pas été fidèle, en revenant, contrairement à la logique du système, au concept traditionnel de l'être.

Enfin M. Grassi trouve pour sa thèse des appuis dans les philosophes allemands contemporains. La dernière partie de son travail, conçu suivant les plus pures exigences idéalistes, décrit le développement des théories allemandes, en partant des positions positivistes et scientistes de la fin du XIXe siècle pour aboutir aux affirmations métaphysiques de ces dernières années. Ce résumé des doctrines phénoménologiques est la partie la plus intéressante du volume.

J. S.

J. Chevalier, *Une cause spirituelle du déséquilibre moderne : l'Absolutisme humain* (*Le Van*, n° de sept.-oct. 1934). Communication au Congrès de Prague, le 3 sept. 1934.

Avec une force de conviction vraiment supérieure et dans une langue distinguée, l'éminent conférencier qu'est M. Jacques Chevalier souligna le mal essentiel de mainte philosophie contemporaine : l'*absolutisme humain*, « la divinisation de l'homme ». « Là, proclama-t-il, est la source de tout le déséquilibre humain, dans l'ordre de la spéculation comme dans l'ordre de l'action. La sagesse ne peut se trouver que dans un certain équilibre entre le relatif et l'absolu, entre l'homme et Dieu » (p. 6). Or, il « *suffit de se connaître comme relatif pour affirmer l'Absolu* ». Dieu lui-même. L'homme « n'est ce qu'il est que lorsqu'il est ce qu'il doit être. Et il n'est ce qu'il doit être que lorsqu'il se subordonne à Dieu » (p. 13). En s'exprimant ainsi, M. Chevalier a bien mérité de la cause philosophique.

B. R.

Vitalis Norström, *Religion und Gedanke.* Grand in-8 de 364 pages. Verlag Borelius, Lund (Suède) 1932. Prix 12 couronnes suédoises.

Cette traduction d'un ouvrage paru en 1912 révèlera au grand public un remarquable philosophe suédois mort en 1916. Au long de ces pages très denses, témoignant d'une information très large et profondément assimilée, la pensée s'élève lentement mais sûrement, presque laborieusement, à travers les catégories qui expriment notre expérience, jusqu'à la sphère suprême de la religion. Si quelques conceptions sur la nature de la science ont peut-être vieilli, bien des pages restent très actuelles, telle la critique du rationalisme et des développements assez phénoménologistes.

La pieuse introduction de Mr. Elof Åkesson fera connaître la noble figure d'un penseur pour qui la philosophie fut chose profondément sérieuse et humaine, et en compagnie duquel il est bienfaisant de méditer sur les problèmes les plus graves de notre destinée.

M. Régnier.

Psychologie et Pédagogie.

Joannes Lindworsky, *Das Seelenleben des Menschen. Eine Einführung in die Psychologie* (Die Philosophie, ihre Geschichte und ihre Systematik, abtlg. IX), vi-68 Seiten. Peter Hanstein Verlagsbuchhandlung. Bonn, 1934. brosch. RM. 2,60; kart. RM. 2,40.

Consacré à l'étude de l'âme humaine, ce neuvième cahier des publications dirigées par le Prof. Steinbüchel, est un essai où l'auteur s'est efforcé

de concilier les exigences d'une psychologie métaphysique avec les apports récents de la psychologie expérimentale.

Ces analyses des activités générales de la vie psychique, comme du problème fondamental des relations de l'âme et du corps, sont plutôt des esquisses, des schémas, où l'auteur indique l'orientation que doit prendre, à son avis, une psychologie en même temps métaphysique et scientifique. Le souci constant de cet essai est de faire œuvre humaine : que le psycho logue étudie les fonctions de connaissance, qu'il analyse la notion de personnalité, ou qu'il essaie une interprétation des tendances de la vie sociale, toujours il lui faudra reconnaître a la fois la dignité unique conférée à l'homme par son âme immortelle, le sérieux que revêt la vie du fait de la liberté et de la responsabilité, et la petitesse enfin qui lui vient de ses limites partout constatées.

J. MINÉRY.

Emerich FRANZIS, *Bernard Bolzano. Der pädagogische Gehalt seiner Lehre* (Deutschtum und Ausland, Studien zum Auslanddeutschtum und zur Auslandkunde, herausgegeben von Georg SCHREIBER. Heft 54) 1933. Münster, Aschendorff. xx, 249 S. Geheftet RM. 8,50; gebunden RM. 9,75.

Bernard Bolzano (1782-1848) fut prêtre, philosophe et homme de science; professeur et directeur d'âmes, il devait encore s'intéresser aux problèmes essentiels de l'éducation. Au point de départ de ses théories pédagogiques on trouve un utilitarisme foncier qui bannit toute éducation spéculative, pour ne laisser de place qu'à une formation de l'homme complet dans et pour la société. L'enseignement doit tendre à développer la « sagesse », et non pas à transmettre du « savoir »; et l'influence directe, d'âme à âme, qui est préférable aux beaux discours, ne peut s'exercer dans l'atmosphère factice de la classe ou de la faculté : voilà pourquoi il est indispensable à une bonne éducation que maîtres et élèves vivent ensemble; l'enseignement de la vertu même doit être une leçon de choses. « Mon plus grand souci doit être de gagner l'amour de mes élèves ».

Cette pédagogie saine et franchement religieuse, est empreinte cependant des tendances rationalistes qui avaient fait condamner Bolzano comme théologien; dans ses développements, sur l'enseignement moral en particulier, on regrette de voir exclu ou réduit à peu de chose, le rôle de la grâce.

L'ouvrage de M. Franzis est d'une érudition consciencieuse, trop consciencieuse parfois; de nombreuses études critiques des manuscrits de Bolzano retardent la progression des idées. L'intérêt de ce livre est avant tout historique.

J. MINÉRY.

Morale et Sociologie.

Siegfried BEHN, *Das Ethos der Gegenwart.* (Sammlung : Die Philosophie, Ihre Geschichte und ihre Systematik. Herausg. Von Theodor STEINBUECHEL.) Abteilung XII. Bonn 1934. Peter Hanstein Verl. S.77.

La collection dirigée par Theodor Steinbuechel se propose de présenter un aperçu d'ensemble sur toute la pensée philosophique du passé, en se plaçant au point de vue de la culture moderne. L'œuvre ainsi projetée contiendra deux parties, l'une historique, l'autre systématique, toutes les deux confiées à la plume des meilleurs spécialistes.

Siegfried Behn, chrétien convaincu et moraliste de grand talent nous donne aujourd'hui en 77 pages une étude sur *le caractère intelligible* (au sens kantien) *qui sert de fondement décisif à l'activité morale des temps présents.* C'est ainsi que je croirais pouvoir le mieux traduire son titre original *Das Ethos der Gegenwart.* En un style brillant, riche en images et en expressions suggestives, l'auteur trace un tableau magistral des différents motifs moraux qui militent en faveur de l'annoblissement de la vie actuelle et lui conférent son vrai prix.

Iwan KOLOGRIWOF.

Marcel LENGLART, *Essai sur les conditions du progrès moral.* Un vol. in-16 de 169 p. Paris, Alcan, 1934.

Le sujet de cette étude présente sans contredit un intérêt considérable. C'est en somme tout le problème moral. Sans épuiser une aussi vaste matière, l'auteur apporte une contribution qui n'est pas dénuée de valeur. Son information est aussi variée qu'étendue. Peut-être, en revanche, certains lecteurs regrettent-ils que la pensée ait parfois quelque peine à se dégager.

J. de B.

Cahiers Laënnec. Revue médicale de technique et de doctrine, paraissant 4 fois par an. Rédaction-Administration : 12, rue d'Assas, Paris. Prix : 4 fr. le numéro.

Les Cahiers Laënnec dont nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les deux premiers numéros, se proposent de traiter des problèmes qui intéressent le médecin, moins du point de vue spécial et technique de sa profession, que du point de vue de sa formation humaine, morale chrétienne. Ils visent, suivant les expressions du programme qui ouvre le premier cahier, à prolonger l'action éducative de la Conférence Laënnec, à « bien préparer, éduquer, former une élite médicale chrétienne, informée de tous ses devoirs, de tous les problèmes et de tous les cas de conscience qui s'imposent à elle aujourd'hui ». Les deux premiers Cahiers inaugurent brillamment la série.

Le premier traite de questions dont on ne peut nier la gravité : *Mariage et Tuberculose; Stérilité périodique de la femme et continence temporaire.*

Avec un sens parfait des nuances les plus délicates, en moraliste sûr et en clinicien expérimenté, M. le Docteur Courcoux, médecin-chef de l'Hôpital Boucicaut, résout les graves cas de conscience que pose le mariage des tuberculeux, et ses solutions corroborent les réponses concordantes de spécialistes éminents, tels que MM. Bordet, Chirié, Générier, Grenet, Pruvost.

M. le Professeur Vignes traite avec beaucoup d'ordre et de clarté le problème si complexe des *Périodes de stérilité physiologique de la femme*, problème renouvelé par les travaux d'Ogino, de Smulders, connus en France grâce aux traductions parues ces dernières années. L'exposé de M. Vignes est accompagné d'une discussion où l'aspect moral de la question est étudié par un docteur en théologie qu'un intime et long contact avec le monde médical autorisait particulièrement à prendre la parole. Pourquoi ne pas le nommer, puisqu'il est d'ailleurs un collaborateur de nos *Archives :* le R. P. Riquet.

Le second Cahier s'occupe du *Secret médical.* Tandis que M. Jacques Sudre, avocat à la Cour de Paris, étudie l'état actuel de notre législation à ce sujet, le Docteur Henri Grenet, médecin de l'Hôpital Bretonneau, explique au moyen de faits et d'exemples, ce qu'il doit être dans la pratique médicale, et M. Robert Rabut, assistant à l'Hôpital Saint-Louis, répond à quelques cas de conscience concernant une application particulièrement délicate du problème : la Syphilis et le secret professionnel.

Tous ces travaux sont développés avec une netteté et une précision remarquables et le texte écrit a su conserver la vie et la spontanéité de la discussion orale.

A. Lemonnyer, J. Tonneau, R. Troude, *Précis de sociologie.* Un vol. de 504 p. Marseille, éd. Publiroc, 1934.

Voici un manuel de sociologie qui s'inspire du plus pur esprit scientifique. Les trois auteurs qui ont participé à son élaboration sont restés fidèles dans l'ensemble — c'est méritoire — à la déclaration de principes que le R. P. Delos fait dans l'introduction : la sociologie, rappelle-t-il avec raison, n'a pas à être normative, mais simplement descriptive ; elle se borne à classer les faits sociaux et à les expliquer par leur finalité au groupement. Le plan de l'ouvrage est classique : la famille, l'économie, l'état, la religion et l'art sont étudiés successivement avec une érudition qui réfute sans peine les erreurs d'une sociologie trop hâtive ou trop systématique. Ce précis est un bon guide pour qui veut entreprendre l'étude de cette science si difficile.

J. Desombre.

A. Muller, S. J., *Notes d'Economie Politique. Première série.* In-8° de 477 p. Editions Spes et Institut supérieur de commerce, St. Ignace Anvers, 1933. Prix : 18 fr.

Une première édition de cet ouvrage important a paru en 1928 et l'on en trouvera un compte-rendu détaillé dans les Notes bibliographiques des *Archives*, au volume VI (p. 713). L'édition présente ne modifie pas dans son ensemble le texte de 1928, mais elle confirme et appuie certains passages, concernant notamment les limites naturelles de la propriété, le régime actuel de la propriété, les rapports du capital et du travail, la doctrine syndicale, par les enseignements de la plus haute autorité qui existe dans l'Eglise. En somme, les points de vue adoptés par le R. P. Muller sur ces questions, sont un véritable commentaire de l'Encyclique *Quadragesimo anno.* Ainsi tomberont, espérons-le, certaines critiques qui flairaient dans l'édition précédente des tendances socialistes, voire marxistes.

On trouvera ici un chapitre entièrement nouveau sur l'*Economie dirigée*, question très à l'ordre du jour. On sait qu'il faut entendre par là une direction donnée à l'activité économique de la nation. Cette direction peut émaner soit des pouvoirs publics, soit d'organismes semi-publics, soit d'institutions de caractère purement privé. De ces trois formules, l'auteur manifeste sa préférence pour la dernière. C'est aux intéressés eux-mêmes de s'entendre et de s'organiser, à la faveur d'institutions juridiques appropriées, pour exploiter leurs entreprises dans des vues, lucratives sans doute, mais toujours subordonnées aux légitimes exigences du bien commun. Il va sans dire que, même ainsi, le rôle des pouvoirs publics est de première importance. A eux revient la tâche de sanctionner efficacement les dispositions librement arrêtées par les divers groupements économiques, de les imposer au besoin à une minorité récalcitrante dont l'abstention ferait injustement obstacle à la bonne volonté de la majorité, de veiller à leur observation, d'empêcher aussi que ces organismes n'abusent, au détriment de l'intérêt général, de la puissance qu'ils puisent dans une plus étroite collaboration.

Enfin le dernier chapitre, *L'organisation corporative de la vie sociale*, correspond à celui qui était intitulé dans la première édition *Le Néo-corporatisme.* Aux renseignements que l'auteur fournissait précédemment sur le néo-corporatisme hollandais, l'organisation corporative fasciste et l'organisation corporative nationale en Espagne, il ajoute ici quelques indications concernant l'économie nationale corporative portugaise, américaine (l'expérience Roosevelt) hitlérienne et autrichienne, cette dernière surtout si manifestement et ouvertement inspirée des principes pontificaux.

J. S.

Histoire de la Philosophie.

H. Eibl, *Die Grundlegung der Abendländischen Philosophie. Griechische und Christlich-Griechische Philosophie.* In-8° de VI-202 p. « Die Philosophie ») Bonn, Peter Hanstein, 1934. Prix : R. M. 6,50.

Ce volume fait partie de la collection dirigée par M. Th. Steinbüchel. « Die Philosophie », qui doit constituer une sorte d'Encyclopédie philosophique. Les *Archives* ont eu déjà l'occasion de signaler plusieurs des travaux parus, qui font bien augurer de la collection entière.

L'ouvrage présent inaugure la section historique, qui comprendra quatre parties. Il retrace les grandes étapes de la philosophie grecque et gréco-chrétienne. La matière est vaste et naturellement l'auteur est obligé de négliger les mouvements de pensée secondaires pour s'attacher à l'essentiel. Mais l'exposé qu'il fait des doctrines principales est généralement net et très suffisamment développé. Quatre thèmes sont successivement traités : 1. La philosophie présocratique (600-450), qui s'occupe surtout de l'origine et de la constitution de l'Univers ; 2. La philosophie attique (450-300), avec les grands noms, Socrate, Platon, Aristote. L'idée du spirituel, de l'immatériel, devient prédominante et dérive de la conception que se font les grands penseurs de la place de l'homme dans l'Univers ; 3 La philosophie post-aristotélicienne, qui cherche avant tout à protéger l'homme contre les coups de la destinée ; 4. Le mouvement religieux, qui place au centre de ses spéculations le problème de Dieu et le salut de l'âme. Ce mouvement se subdivise en diverses ramifications dont les plus importantes sont : a) la philosophie judéo-hellénique ; b) le milieu où s'est répandu le Nouveau-Testament ; c) la Gnose hérétique ; d) la systématisation chrétienne ou la Gnose chrétienne ; e) le néoplatonisme ; f) le dogme chrétien avec les grandes controverses qui contribuent tout autant au développement d'une philosophie chrétienne qu'à la précision de la théologie ; g) l'Augustinisme et la formation des Encyclopédistes chrétiens qui préparent la philosophie du Moyen Age.

On trouvera dans ce volume tout spécialement des développements suggestifs sur les divers mouvements de la philosophie chrétienne, développements que l'on rencontre trop rarement dans les manuels d'Histoire de la Philosophie.

Une bibliographie de travaux surtout allemands, mais bien choisie, termine les différentes sections de l'ouvrage.

J. S.

W. F. Otto, *Die Götter Griechenlands. Das Bild des Göttlichen im Spiege des Griechischen Geistes.* In-8° de 376 p. Frankfurt A. M., Verlag Gerhard Schulte-Bulmke, 1934.

Les mythes religieux ont dès l'origine alimenté la science grecque, au point qu'il est difficile de saisir avec certitude le moment où l'aspect

scientifique s'est dégagé de l'aspect religieux. La formule que l'on prête à Thalès, et que tant d'autres ont répété après lui : tout est plein de dieux, est-elle déjà l'expression symbolique de la vie qui éclate partout dans la nature, ou traduit-elle encore une croyance mystique? On n'en saurait décider. Aussi tout travail sur la pensée religieuse des Grecs doit-il contribuer à faire un peu de lumière sur l'origine de la science et de la philosophie helléniques.

A ce titre, l'ouvrage de M. Walter F. Otto, dont une seconde édition vient de paraître, est-il le bienvenu. On y trouve une multitude d'analyses et de notations très fines sur les dieux du panthéon grec, sur leur nature et sur leurs formes, sur leurs rapports avec les hommes...

C'est la religion homérique que l'auteur entend décrire, car en elle se manifestent déjà tous les caractères essentiels de la religion classique, mais en elle, on peut encore reconnaître également, idéalisés et transformés, les traits de la religion primitive, crétoise ou pélasgique. M. Otto, avec raison, fait ressortir le « naturisme » de cette dernière et sa forme concrète, individuelle. Dieu, c'est cet arbre, ce fleuve; son domaine, c'est ce lieu, cette grotte ou cette forêt... La terre entière est le royaume de la divinité : tout est plein de dieux... La religion des Olympiens reste, sans doute, une religion toute imprégnée de « naturisme », mais d'un naturisme spiritualisé, intellectualisé. L'esprit s'est emparé de la matière et désormais la domine. Les dieux sont devenus les Immortels, dont le royaume n'est plus la terre, mais le ciel. Leurs attributs sont la beauté, la puissance, le savoir... Supérieurs aux hommes, ils leur sont néanmoins apparentés... La mort ne joue plus le même rôle que dans les temps anciens, et la Moira perd son caractère de destin aveugle pour s'identifier peu à peu à la volonté divine. Aussi décline le rôle de la magie et du merveilleux à mesure que la pensée pénètre la réalité. Naturalisme humaniste, pourrait-on dire, si l'on voulait définir l'essence de la religion homérique, à condition de comprendre par là la prédominance de l'esprit. Car, selon M. Otto, l'esprit qui caractérise l'homme, est en lui l'élément divin, en sorte que, suivant la pensée de Goethe, les Grecs ont moins humanisé la divinité que divinisé les hommes.

Le reproche que l'on pourrait faire à l'auteur serait sans doute d'avoir exagéré l'idéalisation du panthéon hellénique et d'avoir trop laissé dans l'ombre les critiques que depuis Xénophane, les penseurs Grecs eux-mêmes ont adressées aux divinités d'Homère : celles précisément de reproduire avec trop de fidélité les petitesses et les passions des hommes, — et à Homère, celles d'avoir rabaissé la divinité au niveau de l'humanité.

J. S.

H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker.* Fünfte Auflage herausgegeben von Walther Kranz. Lieferung 3. In 8°, p. 321-482. Berlin, Weidmann, 1935. Prix : 10 RM.

Notre dernier compte-rendu sur les deux premiers fascicules de cet important ouvrage était à l'impression quand a paru ce troisième fascicule.

Il termine le premier volume de cette réédition des *Vorsokratiker* de Diels. Il comprend la plus grande partie des fragments d'Empédocle commencés dans le dernier fascicule, la doxographie qui se rapporte à un certain nombre de « physiciens » plus ou moins apparentés à Empédocle, et tout ce qui concerne l'école pythagoricienne. L'ordre est ici le même que dans les éditions précédentes et aucun texte nouveau n'a été apporté. Mais comme nous l'avons dit à propos des fascicules antérieurs, la traduction allemande des fragments a été retravaillée et en certains points profondément modifiée et améliorée. L'éditeur a eu soin également de compléter soit l'apparât critique des textes, soit l'information bibliographique, en signalant ou en utilisant les travaux de ces dernières années, et il n'a même pas craint ici ou là de substituer aux conjectures choisies par Diels d'autres conjectures qui lui semblaient meilleures.

J. S.

P. M. SCHUHL, *Platon et l'Art de son temps* (*arts plastiques*), 124 p. in-8°. Paris, Alcan. 1933. 20 fr.

Pour exprimer sa pensée, Platon recourt souvent à des allusions aux arts plastiques. M. Schuhl, avec une érudition très avertie, s'est attaché à grouper ces textes et à leur donner un sens. Les replaçant dans l'histoire artistique de la fin du VIe siècle, période de crise caractérisée par un double courant archaïsant et novateur, il nous présente un tableau très nuancé des « opinions » de Platon en matière d'art.

Défiant du changement, amateur de l'art hiératique, il réprouve avec sévérité l'art nouveau. Comment l'aimerait-il du reste cet art où le sensible, le concret, le singulier, l'apparence prennent une place croissante ? Autant que les sophistes, les peintres modernes sont de malfaisants magiciens, aux sortilèges desquels il faut opposer la mesure, le nombre, et la pesée.

Ses préférences vont aux beautés géométriques, après elles aux bons sons et aux couleurs pures. Arts d'imitation, les beaux-arts viennent très au-dessous. Toutefois, ils ne sont pas seulement « le plus subtil et le plus charmant des jeux », dans la mesure où on retrouve en eux mesure et proportion, ils participent à la Beauté et leur contemplation est bienfaisante.

Quoique très au fait de la technique et des tendances des divers ateliers, en aucun moment, le philosophe ne trahit les Idées pour s'abandonner à la beauté de la forme. Il agit pourtant dès son époque sur l'art « momentané » d'un Lysippe, avant de libérer les artistes en les autorisant, à défaut de l'idée, à se réclamer de l'idéal. Il y aurait là un épilogue intéressant à ajouter au livre si suggestif de M. Schuhl.

F. de DAINVILLE.

Aus der Geisteswelt des Mittelalters. Studien und Texte Martin GRABMANN zur Vollendung des 60 Lebensjahres von Freunden und Schülern gewidmet. Herausgegeben von Albert LANG, Joseph LECHNER, Michaël SCHMAUS (*Beiträge zur Geschichte der Phil. und Theol. des Mittelalters, Supplementband* III). Deux vol., xxxv-1.475 pages. Münster (W.) Aschendorff, 1935. Brochés : 58 RM; reliés : 65 RM.

Digne successeur, aux *Beiträge*, de Clément Baeumker, Mgr Martin Grabmann bénéficie à son tour d'un magnifique ensemble d'études destinées à fêter sa soixantaine. Hommage reconnaissant de disciples et d'amis. Soixante-dix-sept érudits de presque tous les pays d'Europe ont voulu contribuer à ce don de l'esprit offert au médiéviste hors ligne qu'est le munichois Martin Grabmann. Il y a là, sinon un banquet à la manière de Platon, du moins une mine de renseignements utiles aux chercheurs.

Nous réservant d'examiner de près, dans le prochain cahier d'*Études critiques* des « Archives de Philosophie », ceux de ces travaux qui intéressent davantage notre périodique, nous devons ici nous contenter d'une présentation très générale. La matière surabonde.

Une *Introduction* de trente-cinq pages contient, avec un portrait où nous avons aimé à reconnaître le conférencier de la Semaine Augustinienne de Rome (1930) et une adresse fervente des éditeurs, la table des matières et celle des sigles, la liste alphabétique des collaborateurs, celle des souscripteurs, et enfin le relevé impressionnant des 215 titres d'articles ou d'ouvrages de Mgr Grabmann ainsi que celui de ses nombreux titres académiques.

Suit le volume de 734 pages très pleines. Il comprend les parties I, II, III et IV. La *première* intéresse les écrits manuscrits et la pratique des bibliothèques; l'on y trouve sept signatures : K. Balič, O. F. M., J. Destrez, P. Lehmann, G. Mercati, A. de Poorter, P. Ruf et A. Walzel. Contributions spéciales. Celle de P. Lehmann, sur la manière de classer et de dater par siècles les manuscrits, nous a vivement intéressé. La *deuxième* partie concerne l'histoire générale de la pensée et renferme deux articles suggestifs : l'un de J. Hirschberger sur la portée critique de l'histoire de la philosophie (p. 131-148), l'autre de J. P. Steffes sur quelques types fondamentaux de vie métaphysico-religieuse et d'interprétation du monde. Ce travail, dû à l'auteur de *Das Wesen des Gnostizismus und sein Verhältnis zum katholischen Dogma* (1922), intéressera l'historien de la philosophie chrétienne (p. 149-165). A la *troisième* partie, sur *Patristique et Moyen Age* primitif ont contribué J. Geyser, Et. Gilson, G. Leindinger, Ed. Eichmann, B. Bischoff, G. Morin, O. S. B., H. Ostlender, M. de Wulff, J. M. Parent, O. P., A. Teetaert, O. M. C., A. Landgraf, H. Weisweiller, S. J. S. Augustin, Scot Erigène, le panthéisme chartrain, l'École de Hugues de Saint-Victor, Abélard... De quoi examiner et utiliser dans le prochain cahier d'*Études critiques* des « Archives de Philosophie ». Soit dit également pour les principaux articles de la *quatrième* partie consacrés à la grande scolastique. En voici les auteurs : J. de Ghellinck,

S. J., G. Théry, O. P., P. Wilpert, G. Lacombe (†), Al. Birkenmajer, P. Glorieux, A. Masnovo, P. Mandonnet, O. P., F. Imle, P. H. Dausend, O. F. M , B. Geyer, H. Kühle, O. Lottin, O. S. B., A. Stohr, I. Backes, K. Feckes, H Meyer, L. Baur, L. Noël, A. Mitterer, Th. Ohm, O. S. B.; vingt-un en tout.

Le volume II s'étend, de la page 735 à la page 1434. Treize articles y intéressent encore la quatrième partie de l'ouvrage : ceux de M. Wittmann F. Häfele, O. P., Ed. Hocedez, S. J., N. Englhardt, F. Delorme, O. F. M. F. Van Steenberghen, J. Koch, B. Jansen, S. J., M. Schmaus, J. Kürzinger, E. Longpré, O. F. M., J. Kaup, O. F. M. Consacrée à la scolastique postérieure et aux temps modernes, la *cinquième* partie absorbe dix-sept études : celles de C. Boeckl, R. Egenter, F. Doelle, Mgr A. Pelzer, J. Stufler, S. J., D. Michalski, F. Peister, J. Lechner, B. Xiberta, O. C. C. J. Jellouschek, O. S. B., A. Lang, E. Van Steenberghe, L. Meier O. F. M., G. Heidingsfelder, F. Stegmüller, Ag. Gemelli, O. F. M., M. Buchner. Enfin la *sixième* partie et l'*appendice* contiennent les cinq derniers travaux : de F. Dölger, M. Rackl, L. L. Mohler, L. Wenger, H. Finke.

Comme il se doit, le monumental ouvrage s'achève par des tables soignées : celles des manuscrits, des noms propres et des matières (p. 1435-1475).

En même temps qu'il célèbre et atteste (XXIII-XXXV et 1451) le prodigieux travail scientifique de Mgr Martin Grabmann, le *Supplement-Band* III des *Beiträge* souligne excellemment la vitalité des *recherches* intéressant la pensée patristique et médiévale.

B. ROMEYER.

P. G. THERY O. P., *Etudes dionysiennes. I. Hilduin, traducteur de Denys* (« Études de phil. médiév. », t. XVI). In-8° de IV-183 p. Paris, Vrin. 1932. Prix : 30 fr.

« Le volume I, écrit le R. P. Théry, est consacré à l'étude de la traduction d'Hilduin. En étudiant dans le détail le mécanisme de cette version, c'est surtout une méthode pour l'étude des traductions gréco-latines au moyen âge que nous aurions voulu mettre en relief, et au delà de cette méthode, nous avons cherché à laisser au moins soupçonner tous les services qu'une interprétation minutieuse des textes peut rendre à la théologie...

« Le vol. II contiendra le texte même de la traduction d'Hilduin...

« Le IIIe et dernier volume sur Hilduin traitera uniquement de l'Aréopagitisme, du *Post beatam ac salutiferam* et des productions littéraires grecques et latines suscitées par cette vie de Denys... (p. III).

L'auteur conclut ainsi son vol. I : « Hilduin se trouve dans Scot

Erigène... Hilduin a *dégrossi* le travail; il a frayé le chemin de la pénétration des doctrines dionysiennes au moyen âge. Cette constatation a sa valeur pour apprécier les mérites et l'originalité de Scot Erigène. On ne peut plus désormais oublier qu'Hilduin y a sa part » (p. 166).

B. R.

Fr. ROGERI MARSTON, O. F. M., *Quaestiones disputatae de emanatione æterna, De statu naturae lapsae et de anima,* editae a PP. Collegii S. Bonaventurae (Bibl. fr. schol. medii aevi, t. VII). In-8° de LXXX-497 p. Quaracchi, 1932. Lire : 30.

Cette édition critique couronne une série de travaux d'approche : publication, en 1883, d'une question sur la connaissance (Quaracchi); recherches biographiques et critiques de Little, Daniels, Keicher, Pelster; études doctrinales (*Prolégomènes,* VI-VII.) Elle est digne des travailleurs de Quaracchi.

Après une esquisse très fouillée sur la vie et les écrits du franciscain Roger Marston, les éditeurs exposent sa doctrine. Quoiqu'anglais d'origine, c'est à Paris, où il fut l'élève de Jean Pecham, qu'il en puisa les principaux éléments. Il la mûrit en Angleterre : à Oxford où il fut régent, dès la fin de 1270, à Cambridge où il enseigna semble-t-il entre 1276 et 1284. Cette période de professorat est aussi, avant ses années de provincial, celle de son activité littéraire. Antérieures à ses quatre *Quodlibeta* (vers 1282-1284), ses *Quaestiones disp. de emanatione aeterna* paraissent dater de 1280-1281; ses *Quaestiones de anima* précèdent sans doute de peu le *Quodlibetum* IV (1282-1284). Les *Quaestiones de statu naturae lapsae* seraient un peu antérieures à ces dernières.

Du point de vue doctrinal, R. Marston tient de saint Bonaveture et surtout de Pecham. De dessein formé et vaillamment, il défend la pure doctrine de saint Augustin (LVI-LVII). Comme Olivi et après S. Bonaventure ou Roger Bacon, il proclame l'insuffisance des philosophies païennes, souligne leurs erreurs en métaphysique et en morale, singulièrement leur ignorance de la charité. Il estime d'ailleurs avec Augustin que les philosophes anciens ont su utilement user de la raison humaine pour découvrir un certain nombre de vérités sur Dieu, sur le monde et sur l'homme. Il blâme avec énergie ces tentatives funestes d'asservir à la Physique d'Aristote l'interprétation de l'Écriture, non sans tenir qu'il est légitime et bon d'utiliser les expressions et les conquêtes éprouvées des penseurs grecs. On reconnait là, en somme, non seulement l'esprit d'Anselme et d'Augustin, mais celui de la philosophie patristique ou chrétienne au sens précis et actuel du mot (LXVII et sqq.). Marston affirme que l'on fausse la pensée du maître en interprétant l'illumination augustinienne en termes aristotélico-thomistes d'intellect agent (LXVIII). Ainsi que Bonaventure, Pecham ou Robert de Kilwardby, R. Marston ne se fait pas faute d'invoquer contre l'aristotélisme les condamnations de Paris et d'Oxford, il s'oppose sans façon aux opinions nouvelles de Thomas

d'Aquin : unicité de forme, possibilité d'une création *ab aeterno*. Ne va-t-il pas jusqu'à tenir pour erronée la thèse d'après laquelle Dieu ne pourrait créer une matière première séparée de toute forme (LXIX)? Mais qu'entend-il alors par matière première? L'hylémorphisme métaphysique subsisterait-il encore dans un esprit admettant que Dieu puisse transformer en êtres ces principes essentiels de l'être corporel que sont la *matière* et la *forme*[1]? Les éditeurs achèvent leur introduction en soulignant les affinités doctrinales qui existent entre Roger Marston et le Bx Duns Scot. Quand le Dr Subtil aura, lui aussi, son édition critique, l'on pourra en juger plus sûrement.

Etudes d'histoire littéraire et doctrinale du XIIIe siècle, Séries I et II, 1932. 2 vol. in-8° de 200 et 207 pp. (Inst. Et. méd. d'Ottawa). Paris, Vrin. Prix : 25 fr. le vol.

On a voulu « donner, dans un premier volume, avant de plus amples travaux, un spécimen des diverses recherches qui se doivent engager par qui étudie la littérature ou la pensée du moyen âge : description de manuscrit, publication de texte, notice biographique, histoire littéraire, étude de vocabulaire, genèse des doctrines, recherche de leurs sources, histoire des cultes populaires et des institutions publiques, etc...

« Naturellement les études publiées ici sont l'œuvre exclusive de Canadiens, ou d'adoptés comme tels, du moins à titre affectueux, autour du centre médiéval d'Ottawa » (Série I, Présentation par M.-D. Chenu).

Voici les travaux de la Ire Série (vol. I) :

M.-D. CHENU, *Maîtres et bacheliers de l'Université de Paris vers 1240*. Description du manuscrit Paris, Bibl. Nat. lat. 15652 (p. 11-39);

1. Nous répondons sans hésiter par la négative. Car il est impossible en soi, et donc à Dieu, de faire que des principes d'être soit des êtres. S'ensuit-il que le principe matériel, dépourvu de l'intelligibilité *spécifique* fournie par la forme au composé, ne contribue en rien à l'intelligibilité *totale* de ce dernier? Evidemment non. « Principe ultime, moyennant union avec la forme, de tout l'ordre quantitatif, la matière première est par là même fondement du vrai qu'explorent la Mathématique et une partie de la Cosmologie; principe ultime, moyennant union avec la matière, de tout l'ordre qualitatif, la forme spécifique est par là même source incomparablement plus riche de toute l'intelligibilité qui ressortit aux sciences des propriétés actives et à l'autre partie de la Cosmologie. Ainsi compris, l'hylémorphisme est en soi assimilable à la pensée et en harmonie avec le théisme spiritualiste. Il comporte d'ailleurs des variétés... qui contribuent à caractériser Thomisme, Bonaventurisme et Scotisme » (*S. Thomas et notre connaissance de l'esprit humain*, 2e éd., p. 112. Paris, Beauchesne, 1932). Notre doctrine est celle que tient S. Thomas là où le *Dualisme* non *créationniste* d'Aristote a été complètement éliminé par l'idée à la fois philosophique et chrétienne de création (*De Veritate*, art. 5 in c. et ad 1, 3, et ad 2 in *contrarium :* « Ad primum ergo dicendum, quod quamvis materia prima sit informis, tamen inest ei imitatio primae formae, quantumcumque enim debile esse habeat, illud tamen est imitatio primi entis; et secundum hoc potest habere similitudinem in Deo »; « Ad tertium dicendum quod quamvis materia secundum se esse non possit, tamen potest secundum se considerari; et sic potest habere per se similitudinem »).

Th. CHARLAND, *Les auteurs d' « Artes praedicandi » au XIII[e] siècle d'après les manuscrits* (p. 41-60);

L. LACHANGE, *Saint Thomas dans l'histoire de la logique* (p. 61-103);

G.-Ed. DEMERS, *Les divers sens du mot « ratio » au moyen âge. Autour d'un texte de Maître Ferrier de Catalogne (1275)*, p. 105-139 (S. Augustin, Boèce, Gundissalinus, Alcher de Clairvaux, S. Thomas, sont interrogés);

J.-M. PARENT, *La notion de dogme au XIII[e] siècle* (141-163);

G. ALBERT, J.-M. PARENT, A. GUILLEMETTE, *La légende des trois mariages de sainte Anne.* Un texte nouveau (165-184);

G. et J. DE JOCAS, *Le livre d'heures de la famille de Jocas* (p. 185-191).

La deuxième série (vol. II) comprend les études suivantes :

E. LONGPRÉ, *Le commentaire sur les Sentences du B. Gauthier de Bruges (1225-1307)*, p. 5-24;

R.-M. MARTINEAU, *La « Summa de officiis ecclesiasticis » de Guillaume d'Auxerre* (p. 25-58);

J. PEGHAIRE, *La causalité du Bien selon Albert le Grand* (p. 59-89);

F.-M. DROUIN, *Le libre arbitre dans l'organisme psychologique selon Albert le Grand* (p. 92-120);

M. BERGERON, *La stucture du concept latin de personne.* Comment, chez les Latins, « persona » en est venu à signifier « relatio ». Commentaire historique de la *I[a] Pars, q. 29, a. 4* (p. 120-161);

M.-D. CHENU, *La psychologie de la foi dans la théologie du XIII[e] siècle.* Genèse de la doctrine de saint Thomas. *S. th.*, II[a] II[ae], *q. 2, a.* I (p. 163-191);

L. TACHE, *Chorévêques et Abbés. A propos du pouvoir d'ordre* (p. 193-202);

M.-D. CHENU, *A. de Pouzzoles* (p. 203).

L'ensemble de ces contributions, canadiennes au sens indiqué par le R. P. Chenu, est somme toute imposant et prometteur. Science d'abord : les directives données ont été respectées. Peu ou pas de polémique, sérénité du ton. Ce sont là mérites à maintenir. Peu à peu, nous l'espérons, la documentation s'enrichira, la bibliographie deviendra plus hospitalière même aux productions d'auteurs non thomistes, ou dont le thomisme est librement critique, la pensée moderne en ce qu'elle a de meilleur sera utilisée et saint Thomas n'aura pas nécessairement découvert en tout le dernier mot.

La deuxième série nous a paru, en effet, intéressante, et, sans vouloir porter ici un jugement de valeur comparée, nous trouverions beaucoup à prendre dans l'article du R. P. Péghaire[1]; davantage encore, du point de vue de la philosophie chrétienne, dans celui du R. P. Bergeron sur le concept de personne et celui du R. P. Chenu sur la psychologie de la foi dans la théologie du XIII[e] siècle.

B. ROMEYER.

1. Signalons ici son étude de l'axiome « Bonum est sui diffusivum » dans le néoplatonisme et le thomisme (Rev. de l'Univ. d'Ottawa, 1932) et *Le couple augustinien Ratio superior et ratio inferior* (*Rev. Sc. phil. et théol.*, 1934).

H. Schwamm, *Magistri Joannis de Ripa O. F. M., doctrina de praescientia divina* (Analecta Gregoriana), Roma, Univ. Gregor., 1930, in-8°, XII-223 pp. Lire : 15.

Dans ce livre sur le franciscain Jean de la Rive ainsi que dans son opuscule concernant Robert de Cowton, un autre franciscain, le Dr H. Schwamm s'attache à la doctrine de la prescience divine.

Maître, vers le milieu du XIVe siècle, à l'Université de Paris, Jean y commenta les *Sentences* après 1344 et avant 1357, le livre I au moins. Schwamm n'a pas cru devoir en éditer tout le texte mais, ayant exposé le contenu des *distinctions* 38 et 39 et utilisé quelques articles intéressant la prescience, il recherche les sources de la thèse prédéterministe du franciscain. Sa conclusion rejoint celle du P. Pelster sur Thomas de Sutton d'origine scotiste (p. 155). L'auteur montre enfin l'importance de Jean de Ripa et son influence sur Richard Barba, Pierre de Candie et François de Pérouse.

Quelle est au juste sa théorie? Celle de Bañez deux siècles avant Bañez. Les futurs contingents sont de deux sortes : libres ou nécessités. Dieu les connaît d'une connaissance infaillible. Prescience qui ne saurait être, ni préconnaissance conditionnée en quelque façon par les déterminations créées (occamistes), ni, par contre, savoir fondé sur des vouloirs divins nécessitants (Thomas Bradwardine), mais savoir puisé dans de libres vouloirs de Dieu prédéterminant, sans les nécessiter pour autant, les causes secondes. En somme, prédétermination volontaire et antécédente, mais qui ne nécessite les vouloirs humains que d'une nécessité de conséquence.

La contribution du Dr Schwamm est des plus utiles; seulement elle appelle comme suite nécessaire une autre étude, celle de la motion ou prémotion divine selon Jean de Ripa. Les textes en contiennent-ils les données? Si oui, cette motion laisse-t-elle aux volontés créées pouvoir effectif *ad opposita?* L'on désirerait aussi un exposé sur la prescience des « futurs conditionnels libres » ou « futuribles ». Mais là-dessus le Dr Schwamm a répondu : « *De liberis conditionate futuris* Joannes de Ripa non loquitur » (p. 12). En bornant son *Index* des auteurs cités à ceux du XIVe siècle, il indique assez aussi, du point de vue des sources, les limites précises de son travail.

B. Romeyer.

G. E. Barié, *La Spiritualità dell' Essere e Leibniz*. In-8° de 553 p. Padova, Casa Editrice dott. Antonio Milani, 1933. Prix : 57 lire.

Le titre de cet ouvrage serait plutôt comme le fait remarquer l'auteur dans sa Préface : *La spiritualità dell' Essere con particulare riguardo alla filosofia leibniziana.* La première partie, en effet, est entièrement consacrée à l'étude des philosophes qui, suivant M. Barié, peuvent être considérés comme les précurseurs de l'idéalisme kantien et post-kantien, Giordano Bruno, en première ligne, Descartes, Spinoza, chez qui on peut noter des

tendances, des principes, dont Leibniz développera toute la signification. L'ouvrage est une thèse. Il s'agit de montrer que la vraie philosophie, entendez l'idéalisme gentilien, a de profondes attaches dans l'histoire de la pensée humaine. Mais c'est principalement chez Leibniz que l' « actualisme » trouve ses germes les plus profonds. Aussi toute la seconde partie du volume s'efforce de montrer l'unité systématique de la doctrine leibnizienne et d'indiquer comment la spiritualité de l'être affirmée par le philosophe du XVIIe siècle a trouvé soit confirmation, soit perfectionnement dans la logique post-kantienne. La troisième partie est un essai de construction personnelle et d'approfondissement idéaliste de ces théories.

C'est grâce à Leibniz, prétend l'auteur, grâce surtout à la *Monadologie,* que le problème des rapports entre le *moi* et le *non moi* a pu s'acheminer vers sa solution. Evidemment Leibniz n'a point dit le dernier mot, car il n'avait pas encore découvert les possibilités formatrices de l'intelligence, parce que toute sa philosophie était encore appesantie par le vieux bagage de la métaphysique traditionnelle, mais sa pensée, complétée par l'idéalisme kantien et post-kantien, peut rendre de grands services, même d'un point de vue purement théorique, à l'idéalisme contemporain. Par l'aperception, que Leibniz a le grand mérite d'avoir découverte et Kant d'avoir développée, l'âme pourra, en prenant comscience d'elle-même, exprimer en concepts clairs et distincts, ces prédispositions logiques vagues et indéfinies des intelligences supérieures... Leibniz a aussi une claire conscience des exigences du concret et il ne nie pas l'expérience. Mais cette expérience, ou vie de l'âme, est autoconscience : la perception est réalisation de ce que l'âme a déjà en elle, mais dans un moment psychologique successif, l'âme acquiert la conscience de ces perceptions (elle les aperçoit). Par là, elle prend conscience d'elle-même. Donc le développement de l'activité de l'âme, c'est-à-dire de l'être de l'âme (en tant que l'âme est principe actif, pensée pensante), c'est-à-dire encore de l'*être* (puisque tout est activité, depuis les monades les plus humbles jusqu'aux esprits), ce développement est autoconscience.

Toutefois, cette conscience est encore limitée étroitement à un être fini, qui vit dans le temps et se meut dans l'espace, parce qu'elle ne pourra jamais embrasser dans son unité la réalité universelle, pour autant qu'elle-même ne l'est pas. La pensée ne peut qu'y tendre, avec, de par ailleurs, la certitude de n'y arriver jamais, car l'être intelligent, dans son activité gnoséologique, par le seul fait de l'observation, qui est en lui le présupposé indispensable du connaître, s'oppose un objet, et ainsi se limite : le distinct et l'identique sont encore séparés l'un de l'autre, parce que, dans la gnoséologie leibnizienne, le connaître est encore séparé de l'être. Mais le criticisme, avec l'activité de l'intelligence, rendra possible la thèse hégélienne de l'identification de l'être et du connaître et l'élimination de tout résidu dualistique.

On voit par ces quelques indications dans quel esprit est conçu l'ouvrage de M. Barié et comment l'histoire n'a ici d'autre perspective que de démontrer une thèse.

J. S.

Fr. E. CHIOCHETTI O. F M., *La Filosofia di Giambattista Vico*. In-8° de 198 p. Milano, Società editrice « Vita e Pensiero ». 1935. Prix : 10 lire.

C'est un exposé clair et précis des idées principales du grand philosophe. En tout cinq chapitres qui développent les opinions critériologiques et métaphysiques, esthétiques, religieuses, morales et politiques de Vico, et enfin sa fameuse théorie des retours cycliques de l'histoire humaine.

L'auteur dans la publication de ses essais, se propose deux buts : il veut d'abord présenter fidèlement la vraie pensée de Vico, puis la rattacher à la tradition platonico-chrétienne contre les fausses interprétations des idéalistes. Pour cela, il a eu soin de laisser la parole au philosophe lui-même, en citant des textes nombreux et bien choisis, se réservant d'intervenir çà et là quand l'utilité d'un résumé, d'une explication et le danger d'interprétations erronées le lui imposaient. Le livre est vivant et se lit avec intérêt; on admire chez l'auteur une connaissance parfaite de la philosophie vichienne, qui lui permet d'apporter sur les points douteux des réponses toujours pertinentes.

S. CIMÒ.

A. CORSANO, *Umanesimo e Religione in G. B. Vico*, In-8° de 185 p. (Bibl. di Cultura moderna). Bari, Laterza e figli, 1935. Prix : 13 lire.

L'auteur essaie dans cet ouvrage une reconstruction critique de l'activité littéraire de Vico. On suit pas à pas dans ces pages les étapes de sa formation intellectuelle et les brusques revirements de sa pensée, dont les tableaux d'histoire contemporaine et l'analyse de ses nombreux ouvrages nous donnent l'explication. Le plan du livre est simple, quoique les digressions historiques un peu longues risquent de faire perdre parfois de vue le personnage principal. L'auteur distingue quatre périodes, auxquelles correspondent les différentes manifestations littéraires. L'analyse de cette pensée si variée et souvent originale, la recherche des influences étrangères et des causes qui ont pu déterminer son évolution constituent, à proprement parler, la partie centrale de ce livre. C'est vraiment une étude critique et consciencieuse, éloignée de toute polémique et de tout parti-pris; Vico nous apparaît ici dans sa vraie physionomie, dégagé de l'ombre et du mystère qui l'enveloppaient.

S. CIMÒ.

Hermann GLOCKNER, *Hegel-Lexicon*. Lieferung 1, Aa-Au; Leiferung 2, Au-Ch ;Lieferung 3, Ch-El. Fr. Frommanns Verlag, Stuttgart 1934 et 1935. Chacune de ces livraisons comprend 160 pages in-8° et coûte 9 RM. (8 RM pour les souscripteurs de la Jubiläumsausgabe des œuvres de Hegel). Le lexique complet comprendra environ 12 livraisons.

Dans une communication au troisième Hegelkongress Mr le Professeur Glockner a exposé les principes suivis dans la rédaction du Hegel-Lexicon :

présenter à la fois un lexique du vocabulaire de Hegel, avec ses particularités, une table encyclopédique de tout ce que Hegel savait — ce qui suppose déjà un travail très étendu — et enfin, principalement, un lexique des notions hégéliennes et de leur organisation systématique. Ce dernier but fait aussi la grande difficulté de l'œuvre. Aucun système philosophique n'est aussi organique que celui de Hegel; une notion ne s'y comprend que vue dans le tout dont elle est un moment. La difficulté est accrue de ce que la systématisation hégélienne n'est pas achevée et présente des lacunes qu'il convient de respecter et non de combler par ce qui serait une interprétation. Malgré ces obstacles l'ouvrage valait la peine d'être entrepris, car ainsi conçu, il promettait d'être singulièrement utile à ceux qui veulent simplement connaître le véritable Hegel ou qui désirent scruter les difficiles problèmes d'interprétation qu'il soulève, comme celui des rapports entre les différents ouvrages.

Les fascicules déjà parus témoignent que l'auteur tient ses promesses. Page à page, sous ce mode de « Lexification » le système de Hegel se révèle dans sa ferme structure et dans sa riche variété, comme aussi dans ses hésitations et ses tâtonnements. L'heureuse disposition typographique permet d'apercevoir immédiatement l'évolution chronologique des notions, leurs relations logiques, la variété de leurs applications. Parmi les articles les plus considérables citons : Absolutes, absolute Religion, Antinomie, Aristoteles (14 pages), Aesthetik, Begriff (21 pages), bestimmte Religion, Bewusstsein, Böses, Chemismus, Christentum, christliche Religion, Christus, Dasein, Denken (14 pages), Descartes, Dialektik, Ding, Drama, Eigentum, Einbildingskraft, Einheit, Eins. De courtes références permettent de retrouver tout ce que Hegel a dit sur les sujets les plus divers, par exemple sur tel auteur ou sur tel monument.

Le lexique se réfère — et se restreint — à la Jubiläumsausgabe. Qu'il soit permis d'exprimer le souhait que cet ouvrage si important soit ensuite complété par un travail similaire sur les inédits de Hegel en cours de publication, qui serait aussi d'un grand secours pour la difficile étude de la genèse du système hégélien.

M. RÉGNIER.

Verhandlungen des dritten Hegelkongresses vom 19. bis 23 April 1933 in Rom. Im Auftrag des internationalen Hegelbundes herausgegeben von B. WIGERSMA. Grand in-8° de 278 pages, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) et Haarlem, N VH. D Tjeenk. Willink, 1934. Prix : fl. 8, 50.

Les travaux réunis dans ce volume constituent pour la plupart, comme ceux des volumes précédents, une importante contribution à la philosophie hégélienne. M. Giovanni GENTILE, dans le discours inaugural, dépeint en une large fresque, le « hégélianisme » de l'Italie. Il voit avant tout dans la philosophie hégélienne un esprit qui se renouvelle en vivant, en sorte que, dans l'héritage hégélien, à la fois tout est mort et tout est vivant. Il montre comment la pensée italienne actuelle, très hégélienne et

cependant très nationale, a ses racines dans le passé italien, et évoque avec plus de détails les doctrines de Bruno, Vico, Spaventa et F. de Sanctis.

Parmi les vingt communications qui suivent certaines sont des réquisitoires contre la philosophie hégélienne. Ainsi M. Pantaleo CARABELLESE accuse Hegel d'avoir escamoté, au lieu de les résoudre, les problèmes qui intéressent la conscience contemporaine, comme ceux de l'état et de Dieu. Au « rationalisme » de Hegel, M. M. B. FOSTER oppose l'empirisme en lequel il voit la seule philosophie compatible avec le christianisme. Plusieurs collaborateurs considèrent les relations de Hegel avec d'autres penseurs. Ainsi M. Jean WAHL *Hegel et Kierkegaard*, M. Antonio S. de BUSTAMENTE y MONTORO *L'influence des idées de Hegel dans l'histoire et dans la pensée de Cuba*, M. Carl FRIES *Hegel und der Neo-Vitalismus*. Nous parlons ailleurs de la communication de M. Hermann GLOCKNER sur son *Hegel-Lexicon*. M. Theodor HAERING traite *Die Entstehungsgeschichte der Phänomenologie des Geistes*. La plupart des articles étudient pour elle-même la pensée hégélienne, en s'efforcant parfois de la développer. Dans le cadre de l'épistémologie nous trouvons *Der Uebergang vom rationellen Denken zum dialektischen Denken im Sinne Hegels* de M. A. J. BERGSMA, *Il conoscere e i suoi diversi Momenti della Concezione gnoseologica di Hegel* de M. Ugo REDANO, *La Teoria della Conoscenza di Hegel* de M. Adamo ZOLTOWSKI. Le point de vue historique et sociologique est traité dans l'*Identita della Filosofia colla sua Storia e l'Idealismo assoluto* de M. Arturo MONI, *Il Problema Politico nella Filosofia di Hegel* de M. Michele BARILLARI, *Der obligatorische Vertrag im System der Hegelschen Rechtphilosophie* de M. Julius BINDER, *Die Geschichte als der frei für sich werdende Geist*, de M. J. HESSING, *Economica ed etica nel Pensiero di Hegel* de M. Ugo SPIRITO, *Die Geschichte als Gottes Gericht* de M. B. M. TELDERS; enfin le problème pédagogique est touché par *Der Bildungsbegriff Hegels* de M. Willy MOOG et *Hegels Stellung zu Erziehung und Bildung* de M. Werner PREISER. Une mention spéciale est due aux *Bemerkungen zur Dialektik der Zeit* de M. Richard KRONER, pour son application très intéressante de la dialectique hégélienne à la doctrine de M. Bergson sur la durée et le temps.

M. RÉGNIER.

I. CASANOVAS, S. J., *Balmes, la seva Vida, el seu Temps, les seves obres*. Trois vol. grand in-8° de LVI-568, 826 et 839 pages. Barcelona, Biblioteca Balmes, 1932.

Né à Vich, en Catalogne, Jacques Balmès (1810-1848) a trouvé moyen de se faire en trente-huit ans le plus grand philosophe spiritualiste et chrétien de l'Espagne moderne. Aussi, bien grande est la joie de posséder enfin la splendide et très riche biographie où le R. P. Ignace Casanovas, après nous avoir présenté l'étudiant et sa vie cachée (vol. I), l'écrivain apologiste, social, politique et philosophique (vol. II), nous met « sous

les yeux un volume entier de pièces justificatives, complétant ainsi jusqu'à la surabondance les notes déjà copieuses de chacun des chapitres[1] » (vol. III). Par là se trouve en quelque sorte couronnée la monumentale édition critique, commencée en 1925, des *Œuvres complètes* de l'illustre Catalan[2].

Remarquablement intéressante et instructive, la biographie publiée en 1932 laisse loin derrère elle toutes les précédentes. « Il est vrai, écrit l'ardent et compétent spécialiste Paul Dudon, les premiers biographes ont eu l'avantage singulier de connaître Balmès dans une intimité amicale. Nul d'entre eux, pourtant, n'a analysé avec la pénétration du P. Casanovas l'intelligence, l'œuvre et le milieu balmésiens. En deux volumes nous suivons pas à pas toute l'histoire de l'homme; et il n'est pas un coin qui ne nous apparaisse lumineux, tant l'auteur a multiplié les recherches pour tout voir et tout expliquer. La famille de Balmès, l'Université de Cervera où il étudia, Barcelone et Madrid d'où il essaya d'agir sur les destinées de son pays, nous sont, grâce à ce livre, aussi présents que s'il était question d'un écrivain d'aujourd'hui. De 1910 à 1925, l'historien a beaucoup peiné pour recueillir la correspondance de son héros et replacer dans son cadre historique chacune de ses œuvres. En écrivant la biographie, il a retrouvé le bénéfice de son rude labeur. Chaque page de cette histoire est baignée de lumière...

« Dans ce troisième volume des *Preuves*, il y a, intégrée, toute la correspondance active et passive de Balmès que le P. Casanovas a pu réunir : soit 333 lettres écrites par le grand homme, 214 à lui adressées, 37 provenant du portefeuille de son frère Michel » (*ibid.*, 566).

Quelques textes significatifs de Balmès ou sur lui : La *Somme théologique* de S. Thomas, plus encore que le *Génie du Christianisme*, était son livre de chevet : « Tout s'y trouve, disait-il, philosophie, religion, droit, politique » (I, p. 272).

La philosophie le charmait : « Il ne savait regarder les choses que du dedans, tenant la philosophie pour l'introductrice aux intimités les plus secrètes de l'être » (*ibid.*).

Comme éducateur, il vise à rendre l'homme complet : « En lui, dit-il, la raison illumine, l'imagination peint, le cœur vivifie, la religion divinise » (*ibid.* 361).

« Il n'estima rien tant, écrit Casanovas, que la dignité et l'indépendance de son intelligence en face de toute norme qui ne lui fût pas supérieure, comme l'est la foi » (*ibid.*, 363).

Contre le principe mennaisien : « La sécurité de l'individu ne tient pas

1. Paul Dudon *in* « Etudes » de 1933, t. 214, p. 566 : *Jaimes Balmes* (1810-1848), p. 565-577. Article lancé et très plein.

2. Aux ouvrages plus philosophiques de cette édition de 33 volumes les « Archives de Philosophie » réservent une étude critique. Voici les principaux : 10. Cartas a un Escéptico; 11. Estudios Sociales; 14. Miscelanea; 15. El Criterio; 16-19. Filosofia Fundamental; 20-22. Filosofia Elemental; 33. Efemerides e Indices.

Il y a là une richesse, encore féconde, de points de vue très divers.

à l'assentiment général; mais l'assentiment est général parce que chaque individu est forcé de le donner. Dans ce vote universel de l'espèce humaine chacun obéit à une impulsion de la nature; et comme tous reçoivent la même impulsion, tous votent de la même manière » (*Philo. Fondam.*, I, chap. XXIII).

Aujourd'hui encore, Balmès peut servir la cause de la philosophie chrétienne. Grâce au R. P. Casanovas, il n'est que de vouloir pour lui demander des suggestions bienfaisantes.

B. ROMEYER.

J. CHEVALIER, *Bergson*, Nouv. éd. revue et augmentée (Coll. : Les Maîtres de la Pensée française); Paris, Plon, XIV-356 p.

En novembre 1934, M. Jacques Chevalier rééditait son livre pénétrant et si attachant sur H. Bergson. L'heure était singulièrement favorable car, depuis 1926 date de la 1re édition[1], il y avait eu du nouveau en fait de bergsonisme : en 1928, le prix Nobel de Littérature et les riches contributions qu'il suscita (*Les Nouvelles Littéraires* du 15 déc. 1928)[2]; dès 1932, le grand ouvrage si longuement mûri, *Les deux sources de la morale et de la religion* avec l'ensemble impressionnant d'études qu'il déclencha non seulement sur Morale et Religion mais encore sur le reste de la philosophie bergsonienne[3]; enfin l'été dernier (1934), le livre important lui aussi et dont le titre même est plein de signification : *La Pensée et le Mouvant* (voir « Archives de Philosophie », XI, II. *Suppl.* n° 2, p. 36-38).

Après avoir caractérisé d'un mot les *Deux Sources* et *La Pensée et le Mouvant*, M. J. Chevalier poursuit : « Nous avons pressenti l'un, nous appelions l'autre de nos vœux. Nous nous sommes contenté de les signaler en appendice, afin de préciser et de compléter ce que nous avions écrit naguère, sans vouloir modifier, par une sorte de vue rétrospective, une étude qui était le fruit d'une méditation attentive de l'œuvre du philosophe, à une certaine date de son développement et de notre réflexion propre. Nous laissons au lecteur le soin de juger si le portrait que nous en avions tracé était exact, et s'il demeure fidèle à l'inspiration profonde de cette œuvre, telle que le temps l'a dégagée » (*Avertissement pour la nouv. éd.*, p. XIII).

1. M. J. Souilhé en a fait une étude critique dans les « Archives de Philosophie », V, III, p. 245-255.

2. Sur tout ce numéro et notamment sur la part de M. Chevalier. (*L'intellectualisme d'Henri Bergson*), voir in *Dict. prat. des connais. religieuses*, tome 7, *Suppléments*, col. 25-27.

3. La méthode des *Deux Sources* nous a mieux révélé la signification hautement spiritualiste de l'œuvre intégrale. De là nos articles : 1° *Morale et Religion chez H. Bergson* in « Archives de Philosophie », IX, 3, 1932, p. 283-317; 2° *Spiritualité et Survie d'après M. Bergson* in « Revue de Philosophie », 1933, p. 116-156; 3° *La liberté humaine d'après Henri Bergson* in « Revue néosc. de Philosophie », 1933, p. 190-219; 4° *Autour du problème de la philosophie chrétienne* in « Arch. de Philos. », X, 4, 1934, p. 45-64.

A prendre en son ensemble le portrait tracé dès 1926, on est frappé de son exactitude : M. Chevalier avait su en dégager et en rassembler les traits ; comme celle de M. Ed. Le Roy, son interprétation de l'œuvre se trouve confirmée aujourd'hui. Et son chapitre, si personnel, sur « Les prolongements et la portée de la pensée bergsonienne » reste intéressant. Avouons-le, néanmoins, puisque ce chapitre subsistait grâce à la 1re édition, M. J. Chevalier eût pu faire infiniment mieux que de le reproduire. Quelle adaptation suggestive, prenante et salutaire ne devait-il pas aux données nouvelles des *Deux Sources* et à celles partiellement inédites de *La Pensée et le Mouvant!* Et qui pouvait réussir mieux que lui pareille adaptation ?

Du moins peut-on deviner le sens dans lequel elle se fût développée, grâce aux *Appendices* de la nouvelle édition (p. 301-336). L'*Appendice* I reproduit l'article des *Nouvelles Littéraires*. J. Chevalier y ajoute vingt-deux lignes inspirées par quelques dix pages de *La Pensée et le Mouvant* (33-42) afin de préciser encore une fois le sens de l'intuition bergsonienne, qui n'est pas « recherche immédiate de l'éternel », mais est « vision directe de l'esprit par l'esprit » et « fonde la métaphysique ». Ici, en effet, est le fort du spiritualisme bergsonien : au lieu de se développer à partir de la connaissance intellectuelle de la matière, il se forme à partir de l'expérience spécifiquement humaine de notre durée spirituelle. Par là, Bergson retrouve le vrai point de départ de l'idée d'être, et donc de la métaphysique ; par là, il se donne de quoi dépasser toute forme d'agnosticisme *sensiste*, de quoi triompher entièrement du « scientisme ». Reste à progresser dans cette métaphysique reconquise, à en suivre le dynamisme jusqu'à l'enrichir de ce qui lui est essentiel : une psychologie, une éthique et une théodicée *rationnelles*, au sens métaphysique du terme.

Dans l'*Appendice* II sur *La morale de Bergson*, M. Chevalier réédite un article paru dans *Le Van*, à Lyon, en mai 1932 (p. 308-315). Il y montre comment cette morale « ne procède pas des formes où s'enclot la vie ni de la vie elle-même, mais du Principe de la vie et de la nature » (p. 314). Enfin, l'Appendice III (A propos des *Deux Sources*. Critiques et Interprétation) a mérité ce franc éloge de Bergson : « Il était impossible de dénoncer avec plus de vigueur les erreurs (pas toujours involontaires) qui sont au fond de la plupart des argumentations dirigées contre mon livre » (*Le Van*, janv. 1935, p. 29).

B. Romeyer.

LIVRES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age. Tomes VIII et IX. Deux in-8° de 445 et 377 p. Paris, Vrin, 1933 et 1934.

ASSOCIATION DU MARIAGE CHRÉTIEN. — *L'adolescent autour de l'âge ingrat.* In-8° de 167 p. Paris, Editions Mariage et Famille, 1934.

R. BACON. — *Quaestiones supra librum de Causis*, éd. R. STEELE, collab. F. DELORME O. F. M. In-8° de XXIV-195 p. Oxford, Clarendon Press, 1935.

J. BANNES. — *Platon. Die Philosophie des heroischen Vorbildes.* In-8° de 145 p. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1935.

M. BLONDEL. — *La Pensée. t. II. Les responsabilités de la Pensée et la possibilité de son achèvement.* In-8° de 558 p. Paris, Alcan, 1934.

J. E. BOODIN. — *God. A cosmic philosophy of Religion.* In-8° de 240 p. New-York, The Macmillan Company. 1934.

S. BOTTARI. — *La Critica figurativa e l'Estetica moderna.* In-8° de 175 p. (Bibl. di Cultura moderna). Bari, Laterza e Figli, 1935.

A. BOULANGER. — *Histoire genérale de l'Église. Tome II. Le Moyen Age Volume V. De Grégoire VII à Clément V.* Petit in-4° de 552 p. Lyon et Paris, E. Vitte, 1935.

G. BOULIGAND. — *La causalité des théories mathématiques.* In-8° de 41 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1934.

A. BOUYSSONIE. — *Le Regard de l'homme. Essais sur l'Expérience, la Raison et leurs rapports.* In-8° de 80 p. Aux Bureaux du Bulletin des Anciens élèves de Saint Sulpice, 3, place de l'Ancienne Comédie, Limoges.

Baron CAY V. BROCKDORFF. — *Des Sir Charles Cavendish Bericht für Joachim Jungius über die Grundzüge der Hobbes' schen Naturphilosophie.* In-8° de 15 p. (Veröffentlichungen der Hobbes-Gesellschaft). Kiel, 1935.

J. CARLES. — *Chimisme et classification chez les Iris.* In-8° de 92 p. Paris, Librairie générale de l'Enseignement, 1934.

R. CARNAP. — *La Science et la Métaphysique devant l'analyse logique du langage.* In-8° de 45 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1934.

A. CHAPPUIS. — *Der theoretische Weg Bradley's.* In-8° de 139 p. Paris. Firmin-Didot, 1934.

A. COVOTTI. — *I Presocratici.* In-8° de 325 p. (Collezione di Studi Filosofici). Napoli, Casa editrice Rondinella Alfredo, 1934.

Criterion. Collana di Studi filosofici. Fascicolo III. In-8° de 63 p. Bologna, Stabilimento tipografico Felsineo, 1934.

Dictionnaire de Spiritualité. Fasc. IV. Ascèse, Ascétisme. — Basile (saint). Col. 961-1280. Paris, Beauchesne, 1935.

D. DRAGHICESCO. — *Vérité et révélation II. Vers une nouvelle idée de Dieu.* In-8°. Pages 495-1050. (Bibl. de Philos. contemp.). Paris, Alcan, 1934.

G. DWELSHAUVERS. — *L'étude de la Pensée. Méthode et résultats.* In-8° de 230 p. (Cours et Documents de Philosophie). Paris, Téqui.

S. ENRIQUES. — *Signification de la pensée scientifique.* In-8° de 63 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1934.

A. ETCHEVERRY. — *L'Idéalisme français contemporain.* In-8° de 376 p. (Bibl. de Philos. contemp.). Paris, Alcan, 1934.

R. FARNEY. — *La religion de l'empereur Julien et le mysticisme de son temps.* In-16 de 151 p. Paris, Alcan, 1934.

Ph. FAURÉ-FREMIET. — *Pensée et re-création.* In-16 de XII-131 p. (Bibl. de Philos. contemp.). Paris, Alcan.

A. FÉRON. — *Liturgie familiale.* In-16 de 128 p. (Association du Mariage chrétien). Paris, Edit. Mariage et Famille, 1934.

N. FOSTA. — *I Frammenti degli Stoici antichi. Vol. II.* In-8° de 197 p. (Filosofi antichi e medievali). Bari, Laterza e figli, 1935.

A. M. FRENKIAN. — *Le monde homérique. Essai de protophilosophie grecque.* In-8° de 153 p. Paris, Vrin, 1934.

A. GEMELLI et G. PASTORI. — *L'Analisi elettroacustica del Linguaggio.* I. *Testo;* II. *Atlante delle tavole.* Deux volumes de XXVIII-250 p. et 88 tableaux (Pubblicazioni della Univ. Cattol. del Sacro Cuore. Scienze biologiche. Vol. VII). Milano. Soc. ed. « Vita e Pensiero », 1934.

O. GIGON. — *Untersuchungen zu Heraklit.* In-8° de IV-163 p. Leipzig, Dieterich, 1935.

E. GILSON. — *La Théologie mystique de saint Bernard.* In-8° de 253 p. (Etudes de Philos. médiévale). Paris, Vrin, 1934.

E. GILSON. — *Pour un ordre Catholique.* In-12 de V-246 p. Paris. Desclée de Brouwer, 1934.

D. GORCE. — *Le laïc théologien.* In-12 de XVI-431 p. Paris, Picard, 1934.

H. HAHN. — *Logique, Mathématiques et Connaissance de la réalité.* In-8° de 53 p. (Actualités Scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1935.

JOANNES A SANCTO THOMA. — *Cursus Theologicus T. II.* In-4° de 646 p. Paris, Desclée, 1934.

R. von JHERING. — *La lotta pel Diritto.* Trad. ital. di R. MARIANO. In-8° de VIII-126 p. (Bibl. di Cultura Moderna). Bari, Laterza e figli, 1935.

J. KLATZKIN. — *Der Erkenntnistrieb als Lebens- und Todesprinzip.* In-8° de 330 p. Zürich, Rascher et C[ie], 1934.

L. LABERTHONNIÈRE. — *Œuvres*, publiées par les soins de L. CANET. Deux vol. in-8° de VIII-467 et 379 p. Paris, Vrin, 1935.

R. S. LACAPE. — *La notion de Liberté et la crise du déterminisme.* In-8° de 41 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1935.

M. Lenglart. — *La théorie de la Contemplation mystique dans l'œuvre de Richard de Saint-Victor.* In-16 de XXXI-91 p. Paris, Alcan, 1935.

A. Masnovo. — *Da Guglielmo d'Auvergne a san Tomaso d'Aquino.* Vol. II. In-8° de VII-203 p. Milano, Soc. Ed. « Vita e Pensiero ». 1934.

M. Mazzucchelli. — *La Rivoluzione francese vista dagli ambasciatori Veneti.* In-8° de VIII-303 p. (Bibl. di Cultura moderna). Bari, Laterza e Figli, 1935.

G. H. Mead. — *Mind-Self and Society.* In-8° de XXXVIII-401 p. Chicago, The University Press, 1934.

H. Metzger. — *La philosophie de la matière chez Lavoisier.* In-8° de 43 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1935.

W. Monod. — *Le problème du Bien. Essai de Théodicée et Journal d'un Pasteur.* Trois in-8° de XXII-1140, 739, 984 p. Paris, Alcan, 1934.

S. Moser. — *Zur Lehre von der Definition bei Aristoteles. I Teil : Organon und Metaphysik.* In-8° de 39 p. (Philosophie und Grenzwissenschaften. Bd. VI. Heft 2). Innsbruck, F. Rauch, 1935.

Ch. Nicolle. — *La Nature. Conception et morale biologiques.* In-16 de 134 p. (Bibl. de Philos. contemp.). Paris, Alcan, 1934.

F. Orestano. — *Verità dimostrate. Saggi di Filosofia critica.* In-8° de 223 p. (Collez. di Studi Filosofici) Napoli, Casa editrice Rondinella Alfredo, 1934.

C. Ottaviano. — *Un brano inedito della « Philosophia » di Guglielmo di Conches.* In-8° de 59 p. (Collez. di Testi filosofici inediti e rari). Napoli, Alberto Morano, 1935.

R. P. Phillips, D. D. — *Modern thomistic Philosophy. Vol. I.* In-8° de XIV-346 p. London, Burns Oates and Washbourne, 1934.

R. P. Pinard de la Boullaye, S. J. — *Conférences de N. D. de Paris.* Carême de 1935; Retraite pascale 1935, *Aimez-vous.* Paris, Edit. Spes, 1935.

P. Renaud. — *Structure de la pensée et définitions expérimentales.* In-8° de 24 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1934.

A. Rey. — *Les Mathématiques en Grèce au milieu du V*e *Siècle.* In-8° de 92 p. (Actualités scientifiques et industrielles). Paris, Hermann, 1935.

J, Rivière. — *Le Dogme de la Rédemption au début du Moyen Age.* In-8° de XI-515 p. (Bibl. thomiste, XIX). Paris, Vrin, 1934.

Rivista di Filosofia neo-scolastica. — *Il Cardinale Tomaso de Vio Gaetano nel quarto centenario della sua morte.* In-8° de 166 p. Milano Soc. ed. « Vita e Pensiero », 1935.

P. Servien. — *Principes d'Esthétique. Problèmes d'art et Langage des sciences.* In-16 Jésus de VIII-228 p. (Bibl. de la Rev. des Cours et Conférences). Paris, Boivin, 1935.

P. Siwek. S. J. — *La Conscience de la Liberté.* Extrait du « Gregorianum », vol. XVI, p. 53-73. Roma, Pont. Univ. Gregoriana, 1935.

W. J. Sparrow Simpson. — *Religious Thought in France in the XIXth Century.* In-8° 192 p. London, G. Allen and Unwin LTD, 1935.

E. E. Spicer. — *Aristotle' s Conception of the Soul.* In-8° de xi-236 p. London. University of London Press, 1934.

J. Stelzenberger. — *Die Beziehungen Frühchristlichen Sittenlehre zur Ethik der Stoa.* In-8° de xx-525 p. München, Max Hueber, 1933.

Die Tatwelt. Zeitschrift für Erneuerung des Geisteslebens. 11 Jahrgang, Heft 1. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1935.

S. Teran. — *Approximaciones a la doctrina tradicional.* In-8° de 402 p. Buenos-Ayres, Roldán y Cia, 1935.

R. de Vaux, O. P. — *Notes et textes sur l'Avicennisme latin aux confins des XII-XIIIe S.* In-8° de 184 p. (Bibl. thomiste, XX). Paris, Vrin, 1934.

R. Verrier. — *Roberty. Le positivisme russe et la fondation de la Sociologie.* In-8° de 233 p. Paris, Alcan, 1934.

P. Vignaux. — *Luther commentateur des Sentences (Livre I, Distinction XVII).* In-8° de 112 p. (Etudes de Philos. médiévale). Paris, Vrin, 1935.

H. J. de Vleeschauwer. — *La Déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant. T. I. La déduction Transcendantale avant la Critique de la Raison pure.* In-8° de 332 p. Anvers, de Sikkel; Paris, Champion; 'S Gravenhage, M. Nijhoff, 1934.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1935.